



Accessions
153,688
Shelf No.
G. 4051.1
Barton Library. Vol. 13
FIDE ET FORTITUDINE
Thomas Pennant Barton.
Boston Public Library.
Received, May, 1873.
Not to be taken from the Library.



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE.

TOME TREIZIÈME.

SOUS PRESSE

Pour paraître chez le même libraire.

CHEFS-D'ŒUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS

(ALLEMAND, ANGLAIS, DANOIS, ESCLAVON, ESPAGNOL, HOLLANDAIS, ITALIEN, RUSSE, SUÉDOIS, etc.)

Vingt volumes in-8°.

Traduits par MM. AIGNAN, ANDRIEUX, membres de l'académie française; le baron de BARANTE, Benjamin CONSTANT, CHATELAIN, COHEN, DENIS, ESMÉNARD, GUIZARD, GUIZOT, LABAUMELLE, MALTE-BRUN, MERVILLE, Charles NODIER, PICHOT, REMUSAT, le comte de SAINTE-AULAIRE, le baron de STAEL, TROGNON, et VILLEMAIN, membre de l'académie française.

La troisième livraison paraîtra le 5 mars 1822.

Prix : 6 fr. le volume, papier satiné.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE,

TRADUITES DE L'ANGLAIS PAR LETOURNEUR.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE

PAR F. GUIZOT ET A. P. TRADUCTEUR DE LORD BYRON;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR SHAKSPEARE;

PAR F. GUIZOT.

TOME XIII.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXI.

LE ROI HENRI VIII,

TRAGÉDIE.

NOTICE

SUR

LE ROI HENRI VIII.

Quoique Johnson mette Henri VIII au second rang des pièces historiques, avec Richard III, Richard II et le roi Jean, cet ouvrage est fort loin d'approcher même du moindre de ceux auxquels l'assimile le critique. Le désir de plaire à Élisabeth, ou peut-être même l'ordre donné par cette princesse de composer une pièce dont sa naissance fût en quelque sorte le sujet, ne pouvait suppléer à cette liberté qui est l'âme du génie. L'entreprise de mettre Henri VIII sur la scène en présence de sa fille, et de sa fille dont il avait fait périr la mère, offrait une complication de difficultés que le poëte n'a pas cherché à surmonter. Le caractère de Henri est complétement insignifiant; ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est l'intérêt que le poëte d'Élisabeth a répandu sur Catherine d'A-

ragon; dans le rôle de Wolsey, surtout au moment de sa chute, se retrouve la touche du grand maître : mais il paraît que, pour les Anglais, le mérite de l'ouvrage est dans la pompe du spectacle qui l'a déjà fait reparaître plusieurs fois sur le théâtre dans quelques occasions solennelles. Henri VIII peut avoir pour nous un intérêt littéraire, celui du style que le poëte a certainement eu soin de rendre conforme au langage de la cour, tel qu'il était de son temps ou un petit nombre d'années auparavant. Dans aucun autre de ses ouvrages le style n'est aussi elliptique; les habitudes de la conversation semblent y porter, dans la construction de la phrase, cette habitude d'économie, ce besoin d'abréviation qui, dans la prononciation anglaise, retranchent des mots près de la moitié des syllabes. On n'y trouve d'ailleurs presque point de jeux de mots, et, sauf dans un petit nombre de passages, assez peu de poésie.

Henri VIII fut représenté, à ce qu'on croit, en 1601, à la fin du règne d'Élisabeth, et repris, à ce qu'il paraît, après sa mort, en 1613. Il y a lieu de croire que l'éloge de Jacques Ier.,

encadré à la fin dans la prédiction qui concerne Élisabeth, fut ajouté à cette époque, soit par Shakspeare lui-même, soit par Ben Johnson à qui l'on attribue assez généralement le prologue et l'épilogue; c'est, à ce que l'on croit, à cette reprise, en 1613, que les canons que l'on tire à l'arrivée du roi chez Wolsey, mirent le feu au théâtre du *Globe* qui fut consumé en entier.

La pièce comprend un espace de douze ans, depuis 1521 jusqu'en 1533. On n'en connaît, avant celle de Shakspeare, aucune autre sur le même sujet.

F. G.

PERSONNAGES.

LE ROI HENRI VIII.
LE CARDINAL WOLSEY.
LE CARDINAL CAMPEGGIO.
CAPUCIUS, ambassadeur de l'empereur Charles V.
CRANMER, archevêque de Cantorbéry.
LE DUC DE NORFOLK.
LE DUC DE BUCKINGHAM.
LE DUC DE SUFFOLK.
LE COMTE DE SURREY.
LE LORD CHAMBELLAN.
LE LORD CHANCELIER.
GARDINER, évêque de Winchester.
L'ÉVÊQUE DE LINCOLN.
LORD ABERGAVENNY.
LE LORD SANDS.
SIR HENRI GUILFORD.
SIR THOMAS LOVEL.
SIR ANTOINE DENNY.
SIR NICOLAS DE VAUX.
CROMWEL, au service de Wolsey.
GRIFFITH, gentilhomme, écuyer de la reine Catherine.
TROIS AUTRES GENTILSHOMMES.
LE DOCTEUR BUTTS, médecin du roi.
L'INTENDANT DU DUC DE BUCKINGHAM.
LE GARTER ou roi d'armes.
BRANDON ET UN SERGENT D'ARMES.
UN HUISSIER de la chambre du conseil.
UN PORTIER ET SON VALET.
UN PAGE DE GARDINER.
UN CRIEUR.
LA REINE CATHERINE, d'abord femme de Henri, ensuite répudiée.

ANNE BOULEN, sa fille d'honneur, et ensuite reine.
UNE VIEILLE DAME, amie d'Anne Boulen.
PATIENCE, une des femmes de la reine Catherine.
PLUSIEURS LORDS ET DAMES, personnages muets; des femmes de la reine. UN ESPRIT qui apparaît à la reine, OFFICIERS, GARDES et autres personnes de suite.

La scène est tantôt à Londres, tantôt à Westminster, et une seule fois à Kimbolton.

LE ROI HENRI VIII.

PROLOGUE.

Je ne viens plus pour vous faire rire. Nous vous présentons aujourd'hui des choses importantes, d'un aspect sérieux, grave, dur, pathétique, rempli de pompe et de tristesse, des scènes nobles et touchantes, bien propres à faire couler vos pleurs. Ceux qui sont capables de pitié peuvent ici, s'ils le veulent, laisser tomber une larme; le sujet en est digne. Ceux qui donnent leur argent dans l'espérance de voir des choses qu'ils puissent croire, trouveront ici la vérité. Quant à ceux qui viennent seulement pour voir une scène de spectacle ou deux, et convenir ensuite que la pièce peut passer, s'ils veulent être tranquilles et bien intentionnés, je ferai en sorte que, dans l'espace de deux courtes heures, ils en aient abondamment pour leur schelling. Ceux-là seulement qui viennent pour entendre une pièce gaie et licencieuse, et un bruit de boucliers, ou pour voir un bouffon en robe bigarrée, bordée de jaune, seront trompés dans leur attente; car sachez, indulgens auditeurs, qu'associer ainsi, aux vérités choisies que nous allons vous offrir, le spectacle d'un

fou, ou d'un combat, outre que ce serait sacrifier notre propre jugement, et l'intention où nous sommes de ne rien représenter ici que ce que nous jugeons véritable, nous risquerions de ne pas avoir pour nous un seul homme de sens : ainsi, au nom de la bonté de votre âme, et puisque vous êtes connus pour former le premier auditoire de la ville, et le plus heureusement composé, soyez aussi sérieux que nous désirons que vous le soyez; imaginez que vous avez sous vos yeux les personnages mêmes de notre noble histoire, comme s'ils étaient en vie ; imaginez que vous les voyez grands et suivis de la foule des peuples et des empressemens de mille courtisans ; et voyez ensuite comme en un instant cette puissance se trouve atteinte par le malheur : et si alors vous avez le courage de rire encore, je dirai qu'un homme peut pleurer le jour de ses noces.

LE ROI HENRI VIII.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Londres. — Une antichambre du palais.

LE DUC DE NORFOLK entre par une porte, LE DUC DE BUCKINGHAM et LE LORD ABERGAVENNY entrent par une autre porte.

BUCKINGHAM.

Bonjour; je suis enchanté de vous rencontrer. Comment vous êtes-vous porté depuis que nous nous sommes vus en France?

NORFOLK.

Je remercie votre grâce; très-bien, et toujours dans une admiration toute nouvelle de ce que j'y ai vu.

BUCKINGHAM.

Une fièvre survenue bien à contre-temps m'a détenu prisonnier dans ma chambre le jour que ces deux soleils de gloire, ces deux lumières se sont rencontrés dans la vallée d'Ardres.

NORFOLK.

Entre Guines et Ardres ; j'étais présent. Je les vis se saluer à cheval. Je les vis, lorsqu'ils mirent ensuite pied à terre, se tenir si étroitement embrassés qu'ils semblaient ne plus faire qu'un. S'il en eût été ainsi, quelles seraient les quatre têtes couronnées capables entr'elles de contre-balancer un roi ainsi composé ?

BUCKINGHAM.

Tout ce temps-là je restai emprisonné dans ma chambre.

NORFOLK.

Hé bien, vous avez donc perdu le spectacle des gloires de ce monde. On peut dire que jusqu'alors les pompes avaient été simples, mais qu'alors chacune d'elles s'unit à une autre qui la surpassait. Chaque jour enchérissait sur le jour précédent, jusqu'au dernier, qui rassembla seul les merveilles de tous les autres ensemble. Aujourd'hui les Français tout brillans, tout or comme les dieux païens, éclipsaient les Anglais ; le lendemain ceux-ci donnaient à l'Angleterre l'aspect de l'Inde. Chaque homme debout semblait une mine ; leurs petits pages étaient comme des chérubins tout dorés ; et les dames aussi, peu faites à la fatigue, suaient presque sous le poids des richesses qu'elles portaient, et l'effort qu'elles avaient à faire leur servait de fard. La mascarade d'aujourd'hui était proclamée incomparable, la nuit suivante vous la faisait regarder comme une pauvreté et une niaiserie. Les deux rois égaux en splendeur paraissaient chacun à son tour, ou le premier ou le second, selon qu'ils se faisaient remar-

quer par leur présence. Celui qu'on voyait était toujours le plus loué, et lorsqu'ils étaient tous deux présens, on croyait n'en voir qu'un ; et nul connaisseur n'eût hasardé sa langue à prononcer un jugement entre eux. Dès que ces deux soleils (car c'est ainsi qu'on les nomme) eurent par leurs hérauts invité les nobles courages à venir éprouver leurs armes, il se fit des choses tellement au delà de l'effort de la pensée, que les histoires fabuleuses furent reconnues possibles, et que l'on en vint à croire aux prouesses de Bevis [1].

BUCKINGHAM.

Oh! c'est aller bien loin.

NORFOLK.

Non, comme je suis soumis à l'honnêteté et tiens à la pureté de mon honneur, la représentation de tout ce qui s'est passé perdrait, dans le récit du meilleur narrateur, quelque chose de cette vie qui ne peut être exprimée que par l'action elle-même. Tout y était royal : nulle confusion, nulle disparate ne troublait l'harmonie de l'ensemble ; l'ordre faisait voir chaque objet dans son vrai jour ; chacun dans son emploi remplissait distinctement toute l'étendue de ses fonctions.

BUCKINGHAM.

Savez-vous qui a dirigé cette belle fête, je veux dire qui en a ordonné l'ensemble et les détails?

NORFOLK.

Un homme, certes, qui n'en est pas à son apprentissage de telles affaires.

BUCKINGHAM.

Qui, je vous prie, milord?

NORFOLK.

Tout a été réglé par l'intelligence du très-vénérable cardinal d'York.

BUCKINGHAM.

Le diable puisse l'emporter ! Personne ne saurait avoir son écuelle à l'abri de ses doigts ambitieux. Qu'avait-il affaire dans toutes ces vanités guerrières? Je ne conçois pas que ce pâté de graisse soit parvenu à intercepter de sa masse les rayons du soleil bienfaisant, et à en priver la terre.

NORFOLK.

Certainement il faut qu'il ait eu dans son propre fonds de quoi parvenir à ce point; car n'étant pas soutenu par ces aïeux dont la gloire aplanit le chemin à leurs descendans, n'étant pas distingué par de grands services rendus, ni aidé par des alliés puissans, mais comme l'araignée, tirant de lui-même les fils de sa toile, il nous fait voir qu'il n'avance que par la force de son propre mérite; présent dont le ciel a fait les frais, et qui lui a valu la première place auprès du roi.

ABERGAVENNY.

Je ne saurais dire quels présens il a reçus du ciel; des yeux plus savans que les miens pourraient le découvrir : mais ce que je suis en état de voir, c'est l'orgueil qui lui sort de partout; et d'où l'a-t-il eu si ce n'est de l'enfer? Il faut que le diable soit

un avare, ou bien qu'il ait déjà tout donné, et que celui-ci refasse en lui-même un nouvel enfer.

BUCKINGHAM.

Hé! pourquoi diable dans ce voyage de France a-t-il pris sur lui de désigner, sans en parler au roi, ceux qui devaient accompagner sa majesté? Il y a fait passer toute la noblesse, et cela fort peu dans l'intention, du moins pour la plupart, de les honorer, mais pour leur imposer une charge ruineuse; et sur sa simple lettre, sans qu'il vous eût fait l'honneur de prendre l'avis du conseil, ceux à qui il avait écrit étaient obligés d'arriver.

ABERGAVENNY.

J'ai trois de mes parens, pour le moins, dont ceci a tellement dérangé les affaires que jamais ils ne se reverront dans leur première aisance.

BUCKINGHAM.

Oh! il y en a beaucoup dans ce grand voyage qui se sont cassé les reins à porter sur eux leurs domaines. Et que nous a servi toute cette parade? à nous ménager des négociations dont le résultat est bien pitoyable.

NORFOLK.

Malheureusement, la paix conclue entre la France et nous ne vaut pas ce qu'il nous en a coûté pour la conclure.

BUCKINGHAM.

Aussi, après l'effroyable orage qui suivit la conclusion, chacun se trouva prophète; et tous, sans s'être consultés, prédirent à la fois que cette tem-

pête, en déchirant la parure de la paix, donnait lieu de présager qu'elle serait bientôt rompue.

NORFOLK.

L'événement vient d'éclore ; car la France a rompu le traité : elle a saisi nos marchandises à Bordeaux.

ABERGAVENNY.

Est-ce donc pour cela qu'on a refusé de recevoir l'ambassadeur ?

NORFOLK.

Oui, sans doute.

ABERGAVENNY.

Vraiment une belle paix de nom ! Et à quel prix ruineux l'avons-nous achetée !

BUCKINGHAM.

Voilà pourtant l'ouvrage de notre vénérable cardinal !

NORFOLK.

N'en déplaise à votre grâce, on remarque à la cour le différent particulier qui s'est élevé entre vous et le cardinal. Je vous donne un conseil, et prenez-le comme venant d'un cœur à qui votre honneur et votre sûreté sont infiniment chers ; c'est de considérer tout ensemble la méchanceté et le pouvoir du cardinal, et de bien songer ensuite que ce que sa profonde haine voudra exécuter aura pour instrument tout son pouvoir. Vous connaissez son caractère, combien il est vindicatif ; et je sais, moi, que son épée est tranchante : elle est longue, et on peut dire qu'elle atteint de loin ; et où elle ne peut atteindre, il la lance. Enfermez mon conseil dans

votre cœur ; vous le trouverez salutaire. — Tenez, vous voyez approcher l'écueil que je vous avertis d'éviter.

(Entrent le cardinal Wolsey, la bourse portée devant lui, quelques gardes et deux secrétaires tenant des papiers. Le cardinal et Buckingham fixent en passant leurs regards l'un sur l'autre d'un air plein de mépris.)

WOLSEY.

L'intendant du duc de Buckingham ? Ah ! où est sa déposition ?

LE SECRÉTAIRE.

La voici, avec votre permission.

WOLSEY.

Est-il prêt à la soutenir en personne ?

LE SECRÉTAIRE.

Oui, dès qu'il plaira à votre grâce.

WOLSEY.

Hé bien ! nous en saurons donc davantage, et Buckingham abaissera ce regard altier.

(Wolsey sort avec sa suite)

BUCKINGHAM.

Ce chien de boucher [2] a la dent venimeuse, et je ne suis pas en état de le museler : il vaut donc mieux ne point l'éveiller de son sommeil. Le livre d'un gueux vaux mieux aujourd'hui que le sang d'un noble !

NORFOLK.

Quoi ! vous vous emportez ? Priez le ciel qu'il vous donne la modération ; elle est le seul remède à votre mal.

BUCKINGHAM.

J'ai lu dans ses yeux quelque projet contre moi ;

son regard est tombé sur moi comme sur l'objet de ses mépris : en ce moment même, il me joue quelque tour perfide. Il est allé chez le roi ; je veux le suivre et l'effrayer par ma présence.

NORFOLK.

Demeurez, milord ; attendez que votre raison ait interrogé votre colère sur ce que vous allez faire. Pour gravir une pente escarpée, il faut monter doucement d'abord. La colère ressemble à un cheval fougueux qui, si on l'abandonne à lui-même, est bientôt fatigué par sa propre ardeur. Personne, en Angleterre, ne pourrait me conseiller aussi bien que vous : soyez pour vous-même ce que vous seriez pour votre ami.

BUCKINGHAM.

Je vais aller trouver le roi ; et je veux que, de toute la hauteur d'un homme de mon rang, ma voix écrase ce roturier d'Ipswich, ou publie qu'il n'y a plus aucune distinction entre les hommes.

NORFOLK.

De la prudence. N'allez point attiser pour votre ennemi une fournaise si ardente que vous vous y brûliez vous-même. Un excès de vitesse peut nous emporter au delà du but, et nous faire manquer le prix de la course. Ne savez-vous pas que le feu qui élève la liqueur d'un vase jusque par-dessus les bords la perd en paraissant l'augmenter? De la prudence, je vous le répète ; il n'y a point d'homme en Angleterre plus capable de vous guider que vous-même, si vous vouliez vous servir des sucs de la rai-

son pour éteindre ou seulement calmer le feu de la passion.

BUCKINGHAM.

Je vous rends grâce et je suivrai votre conseil ; mais je sais par des informations, et des preuves aussi claires que les fontaines en juillet, quand nous y apercevons chaque grain de sable, que cet archi-insolent (et ce n'est point l'impétuosité de la bile qui me le fait nommer ainsi, mais une honnête indignation) est un traître vendu.

NORFOLK.

Ne l'appelez point traître.

BUCKINGHAM.

Je l'appellerai ainsi en présence du roi même, et je soutiendrai mon allégation ferme comme un banc de roche. Écoutez-moi bien : ce renard sacré, ou, si vous voulez, ce loup, ou tous les deux ensemble (car il est aussi féroce qu'il est subtil, aussi enclin au mal qu'habile à le faire, son cœur et son pouvoir se corrompant l'un par l'autre), n'a voulu qu'étaler son faste aux yeux de la France, comme il l'étale ici dans ce royaume, en suggérant au roi notre maître l'idée de cette entrevue qui a englouti tant de trésors, pour parvenir à un traité coûteux, et qui, comme le verre, casse dès qu'on le rince !

NORFOLK.

J'en conviens, c'est ce qui est arrivé.

BUCKINGHAM.

Je vous prie, veuillez-bien m'écouter. Cet artificieux cardinal a dressé les articles du traité comme

il lui a plu, et ils ont été ratifiés dès qu'il a dit, Que cela soit; et cela pour servir tout autant que des béquilles à un mort. Mais c'est notre comte cardinal qui l'a fait, et tout est au mieux; c'est l'ouvrage du digne Wolsey, qui ne put jamais errer! — Et voici maintenant les conséquences, que je regarde en quelque sorte comme les enfans de la vieille mère: c'est que l'empereur Charles, sous couleur de rendre visite à la reine sa tante (car voilà son prétexte, mais il est venu en effet pour s'aboucher avec Wolsey), nous arrive ici dans la crainte où il était que cette entrevue de la France et de l'Angleterre ne vînt à établir entre ces deux puissances une amitié contraire à ses intérêts; car il a pu entrevoir dans ce traité des dangers qui le menaçaient. Il négocie secrètement avec notre cardinal, pour l'engager à changer les projets du roi, et lui faire rompre la paix; et c'est, je n'en doute pas, après avoir fait et pavé un pont d'or que l'empereur a exprimé son désir, et j'ai d'autant plus de raisons de le croire que je sais certainement qu'il a payé avant de promettre, en sorte que sa demande a été accordée avant qu'il la formât. Il faut que le roi sache, comme il le saura bientôt par moi, que c'est ainsi que le cardinal achète et vend comme il lui plaît, et à son profit, l'honneur de sa majesté.

NORFOLK.

Je suis fâché d'entendre ce que vous dites du cardinal, et je désirerais qu'il y eût là quelque erreur sur son compte.

BUCKINGHAM.

Il n'y a pas l'erreur d'une syllabe; je le dé-

clare tel que je vous le peins; la preuve vous le montrera tel.

(Entre Brandon avec un sergent d'armes, et devant lui deux ou trois gardes.)

BRANDON.

Sergent, faites votre devoir.

LE SERGENT.

Au nom du roi, notre souverain, je vous arrête, milord duc de Buckingham, comte d'Hereford, de Stafford, et de Northampton, pour crime de haute trahison.

BUCKINGHAM.

Tenez, milord, me voilà pris dans ses filets; je périrai victime de ses intrigues et de ses odieuses menées.

BRANDON.

Je suis fâché de vous voir ôter la liberté d'agir dans cette affaire; mais la volonté de sa majesté est que vous vous rendiez à la Tour.

BUCKINGHAM.

Il ne me servira de rien de vouloir défendre mon innocence; on a jeté sur moi une couleur qui me noircira dans ce que j'ai de plus pur. Que la volonté du ciel soit faite en cela et en toutes choses! J'obéis : — O mon cher lord Abergavenny.... Adieu.

BRANDON.

Hé mais, il faut qu'il vous tienne compagnie. (*Au lord Abergavenny.*) C'est la volonté du roi que vous soyez mis à la Tour, jusqu'à ce qu'il ait pris une détermination ultérieure.

ABERGAVENNY.

Comme a dit le duc, que la volonté du ciel soit faite, et les ordres du roi accomplis.

BRANDON.

Voici un ordre du roi pour s'assurer de lord Montaigu, et de la personne du confesseur du duc, Jean de la Cour; d'un Gilbert Peck, son chancelier...

BUCKINGHAM.

Allons, allons, ce seront les membres du complot! Il n'y en a point d'autres, j'espère?

BRANDON.

Il y a un chartreux!

BUCKINGHAM.

Ah! Nicolas Hopkins?

BRANDON.

Lui-même.

BUCKINGHAM.

Mon intendant est un traître! Le souverain cardinal lui aura fait voir de l'or. Mes jours sont déjà comptés; je ne suis que l'ombre du pauvre Buckingham effacé dès cet instant par le nuage qui vient d'obscurcir l'éclat de mon soleil. Adieu, milord.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

La chambre du conseil. — Fanfares de cors.

Entrent LE ROI HENRI, LE CARDINAL WOLSEY, LES LORDS du conseil et SIR THOMAS LOVEL, officiers, suite. Le roi entre appuyé sur l'épaule du cardinal.

LE ROI HENRI.

Oui, ma vie et tout ce qu'elle a de plus précieux vous sont redevables de ce grand service; j'étais déjà ajusté sous le coup d'une conspiration prête à éclater, et vous remercie de l'avoir étouffée. Qu'on fasse venir devant nous ce gentilhomme du duc de Buckingham ; je veux l'entendre lui-même soutenir ses aveux, et me répéter de point en point la trahison de son maître.

(Le roi monte sur son trône; les lords du conseil prennent leurs places. Le cardinal s'assied aux pieds du roi et à sa droite.)

(On entend du bruit derrière le théâtre, et l'on crie : *Place à la reine!* La reine entre précédée des ducs de Norfolk et Suffolk, et se jette aux pieds du roi, qui se lève de son trône, la relève, l'embrasse et la place auprès de lui.)

CATHERINE.

Non, il faut que je reste à vos pieds; je suis une suppliante.

LE ROI HENRI.

Levez-vous, et prenez place auprès de nous. Il y a toujours une moitié de vos demandes que vous n'avez pas besoin d'exprimer; vous avez la moitié de notre pouvoir, et l'autre vous est accordée avant que

vous la demandiez. Déclarez votre volonté, et elle sera exécutée.

CATHERINE.

Je rends grâce à votre majesté. L'objet de ma pétition est que vous daigniez vous aimer vous-même, et que, d'après ce sentiment, vous ne perdiez pas de vue votre honneur et la dignité de votre rang.

LE ROI HENRI.

Continuez, madame.

CATHERINE.

Je suis sollicitée, et non par un petit nombre de gens, mais par beaucoup de personnes d'une condition relevée, de vous apprendre que vos sujets sont excessivement foulés; qu'on a fait circuler dans le royaume des ordres qui ont porté un coup fatal à leurs sentimens de fidélité; et quoique dans leurs ressentimens, mon bon lord cardinal, ce soit contre vous qu'ils s'élèvent avec le plus d'amertume, comme le promoteur de ces exactions, cependant le roi notre auguste maître (dont le ciel veuille préserver le nom de toute tache!), le roi lui-même n'échappe pas à des propos irrévérens, et tels que, brisant toutes les retenues qu'impose la loyauté, ils se tournent presque en révolte déclarée.

NORFOLK.

Et l'on peut dire presque que la révolte est positive; car, opprimés par ces taxes, tous les fabricans se trouvant hors d'état d'entretenir les ouvriers de leurs ateliers, ont renvoyé les fileurs, cardeurs, fouleurs et tisserands, qui, incapables de tout autre travail, poussés par la faim et par le défaut de ressources, se

sont soulevés, affrontant l'événement en désespérés; et le danger s'est enrôlé parmi eux.

LE ROI HENRI.

Des taxes! où donc? et quelle taxe enfin?—Milord cardinal, vous qui êtes avec nous l'objet de leurs reproches, avez-vous connaissance de cette taxe?

WOLSEY.

Je répondrai à votre majesté que je ne les connais que pour ma part personnelle dans ce qui concerne les affaires de l'état: je ne suis que le premier dans la ligne où mes collègues marchent avec moi.

CATHERINE.

Non, milord, vous n'en savez pas plus que les autres; mais c'est vous qui dressez les plans dont ils ont comme vous connaissance, et qui ne sont pas salutaires à ceux qui voudraient bien ne les connaître jamais, et cependant sont forcément obligés de faire connaissance avec eux. Ces exactions, dont mon souverain désire être instruit, sont odieuses à entendre raconter, et on ne les saurait porter sans que les reins succombent au fardeau. On dit qu'elles sont imaginées par vous; si cela n'est pas, vous êtes malheureux d'exciter de telles clameurs.

LE ROI HENRI.

Et toujours des exactions? Et dans quel genre? De quelle nature est enfin cette taxe? Expliquez-le nous.

CATHERINE.

Je m'expose peut-être trop à irriter votre patience; mais enfin je m'enhardis sur la promesse

de votre pardon. Le mécontentement du peuple vient des ordres qui ont été expédiés pour lever sur chacun la sixième partie du revenu, exigible sans délai; on donne pour prétexte une guerre contre la France. Par-là les bouches s'enhardissent, les langues rejettent tout respect, et la fidélité se glace dans des cœurs refroidis. Où s'entendaient les prières sont aujourd'hui les malédictions; et il est vrai que la docile obéissance ne se soumet plus qu'aux volontés irritées de chacun. Je voudrais que votre majesté prît ceci promptement en considération; il n'y a point d'affaire plus urgente.

LE ROI HENRI.

Sur ma vie, cela est contre notre volonté.

VOLSEY.

Quant à moi, je n'y ai d'autre part que d'avoir donné ma voix comme les autres, et cela n'a passé que d'après l'approbation éclairée des membres du conseil. Si je suis maltraité par des voix qui, sans connaître ni l'étendue de mes pouvoirs, ni ma personne, se font les historiens de mes actions, permettez-moi de vous dire que c'est le sort des gens en place, et que ce sont là les rudes épines à travers lesquelles est obligée de marcher la vertu. Nous ne devons pas rester en arrière de notre devoir, par la crainte d'avoir à lutter contre des censeurs malveillans, qui toujours, comme les poissons dévorans, s'attachent à la trace du vaisseau récemment équipé, et n'en remportent d'autre avantage qu'une inutile attente. Souvent ce que nous faisons de mieux sera interprété par des esprits malades, quelquefois de la

plus pauvre espèce, qui nous en refuseront la louange ou la possession, et aussi souvent ce que nous avons fait de moins bien étant de nature à frapper des intelligences plus grossières, sera proclamé comme notre chef-d'œuvre. Si nous restions tranquilles à la même place, dans la crainte que nos démarches ne fussent ou raillées ou censurées, nous pourrions prendre racine dans nos places, ou demeurer de vraies statues d'état.

LE ROI HENRI.

Tout ce qui est bien et fait avec prudence, est à l'abri de la crainte; mais il y a toujours quelque chose à craindre du résultat des choses jusque-là sans exemple. Avez-vous quelque précédent pour une pareille ordonnance? Je crois que vous n'en avez aucun. Nous ne devons pas arracher violemment nos peuples à nos lois, pour les assujettir à notre volonté. La sixième partie de leur revenu! c'est une taxe qui fait trembler! Quoi! nous prenons de chaque arbre, les branches, l'écorce et une partie du tronc! Nous avons beau lui laisser sa racine; lorsqu'elle est si horriblement mutilée, l'air en boira la séve. Envoyez dans tous ceux des comtés où l'on s'est élevé contre cette taxe des lettres de pardon pour tous ceux qui auront refusé de s'y soumettre. Je vous prie, ayez soin que cela soit fait; je vous en charge.

WOLSEY, à son secrétaire.

Approchez, j'ai à vous parler. — Écrivez au nom du roi, dans tous les comtés, des lettres de grâce et de pardon. Les communes grevées ont mauvaise

idée de moi ; faites courir le bruit que c'est à notre intercession qu'elles doivent la révocation de l'impôt et leur pardon. Je vous donnerai, dans un moment, des instructions ultérieures sur toute cette affaire.

(Le secrétaire sort.)

(Entre l'intendant du duc de Buckingham.)

CATHERINE.

Je suis affligée que le duc de Buckingham ait encouru votre disgrâce.

LE ROI HENRI.

Cela afflige beaucoup de gens. Le gentilhomme est instruit, doué d'un rare talent pour la parole; personne ne doit plus que lui à la nature; ses connaissances sont si grandes qu'il peut éclairer et instruire les doctes, sans avoir jamais besoin pour lui-même du secours des autres. Et voyez, cependant, quand ces nobles avantages sont mal employés, l'âme venant à se corrompre, ils ne se montrent plus que sous une forme vicieuse, plus hideuse dix fois qu'ils ne furent jamais beaux. Cet homme si accompli, qu'on avait compté au rang des prodiges, et qui, lorsque nous l'écoutions avec une sorte de ravissement, nous faisait passer les heures comme les minutes; cet homme, madame, a changé en de monstrueuses habitudes les mérites qu'il possédait jadis, et il est devenu aussi noir que s'il avait été trempé dans l'enfer. — Prenez place à côté de nous (cet homme avait sa confiance), et on vous apprendra, sur son compte, des choses à frapper de tristesse tout homme d'honneur. — Ordonnez-lui de redire les pratiques dont il a déjà fait le récit, et que nous ne

saurions vouloir repousser trop loin et éclairer de trop près.

WOLSEY.

Avancez, et racontez hardiment tout ce qu'en sujet vigilant, vous avez recueilli sur le duc de Buckingham.

LE ROI HENRI.

Parle librement.

L'INTENDANT.

D'abord, il lui était ordinaire de ne pas passer un jour sans mêler, à ses discours ce propos criminel, que, si le roi venait à mourir sans postérité, il ferait si bien qu'il s'approprierait le sceptre : je lui ai entendu prononcer ces propres paroles à son gendre, le lord Abergavenny, à qui il jurait avec menaces qu'il se vengerait du cardinal.

WOLSEY.

Votre majesté voudra bien remarquer en ceci ses dangereux sentimens : parce qu'il n'est pas en faveur autant qu'il le désire, c'est à votre personne que sa haine en veut le plus, et elle s'étend même jusque sur vos amis.

CATHERINE.

Docte lord cardinal, apportez de la charité dans toutes les affaires.

LE ROI HENRI.

Poursuis ; et sur quoi fondait-il son titre à la couronne, à notre défaut ? Lui as-tu jamais ouï dire quelque chose sur ce point?

L'INTENDANT.

Il a été amené à cette idée par une vaine prophétie de Nicolas Hopkins.

LE ROI HENRI.

Quel est cet Hopkins?

L'INTENDANT.

Sire, c'est un moine chartreux, son confesseur, qui l'entretenait sans cesse d'idées de souveraineté.

LE ROI HENRI.

Comment le sais-tu?

L'INTENDANT.

Quelque temps avant que votre majesté ne partît pour la France, le duc étant à la Rose (3), dans la paroisse de Saint-Laurent-Poultney, me demanda ce que disaient les habitans de Londres sur ce voyage de France. Je lui répondis qu'on craignait que les Français n'usassent de quelque perfidie sur la personne du roi. Aussitôt le duc répliqua que c'était en effet ce qu'on craignait, et qu'il appréhendait que l'événement ne justifiât certain discours prononcé par un saint religieux, « qui souvent, me dit-il, a » envoyé chez moi me prier de permettre à Jean de » la Cour, mon chapelain, de prendre une heure » pour aller apprendre de lui des choses assez importantes; et lorsque celui-ci eut solennellement » juré, sous le sceau de la confession, de ne révéler » ce qu'il venait de lui dire à personne au monde » qu'à moi seul, il prononça ces paroles d'un ton » grave et mystérieux : *Dites au duc que ni le roi* » *ni ses héritiers ne prospéreront : exhortez-le à s'ef-*

*» forcer de gagner l'amour du peuple : le duc gou-
» vernera l'Angleterre. »*

CATHERINE.

Si je vous connais bien, vous étiez l'intendant du duc ; et vous avez perdu votre emploi sur les plaintes de ses vassaux. Prenez bien garde de ne pas accuser, dans un mouvement de haine, un noble personnage, et de ne pas perdre votre âme, plus noble encore : je vous le répète, prenez-y bien garde ; oui, je vous en conjure avec instance.

LE ROI HENRI.

Laissez-le parler. — Allons, continue.

L'INTENDANT.

Sur mon âme, je ne dirai que la vérité. Je fis observer alors à milord duc que le moine pouvait être déçu par les illusions du diable, et qu'il était dangereux pour lui de s'arrêter à ruminer sur ces idées avec assez d'application pour qu'il en sortît quelque projet qu'il finirait par croire possible, et qu'alors vraisemblablement il voudrait exécuter. « Bon ! me » répondit-il, il n'en peut résulter aucun mal pour » moi ; » ajoutant encore que, si le roi eût succombé dans sa dernière maladie, les têtes du cardinal et de sir Thomas Lovel auraient sauté.

LE ROI HENRI.

Eh quoi ! si haineux ? Oh, oh ! cet homme est dangereux. — Sais-tu quelque chose de plus ?

L'INTENDANT.

Oui, mon souverain.

LE ROI HENRI.

Poursuis.

L'INTENDANT.

Étant à Greenwich, lorsque votre majesté eut réprimandé le duc à l'occasion de sir William Bloomer....

LE ROI HENRI.

Je me souviens de cela. — C'était un homme qui s'était engagé à mon service, et le duc le retint pour lui. — Mais voyons : hé bien ! après ?

L'INTENDANT.

« Si, dit-il, on m'avait arrêté pour cela, et qu'on » m'eût envoyé, par exemple, à la Tour, je crois » que j'aurais exécuté le rôle que mon père méditait » de jouer sur l'usurpateur Richard. Mon père, étant » à Salisbury, tâcha d'obtenir qu'il lui fût permis de » paraître en sa présence : si Richard y eût consenti, » mon père, au moment où il aurait feint de lui » rendre hommage, lui aurait enfoncé son poignard » dans le cœur. »

LE ROI HENRI.

Traître démesuré !

WOLSEY.

Eh bien ! madame, qu'en pensez-vous à présent ? Sa majesté peut-elle vivre tranquille tant que cet homme sera libre ?

CATHERINE.

Dieu puisse porter remède à tout ceci !

LE ROI HENRI.

Ce n'est pas tout. Qu'as-tu à dire de plus ?

L'INTENDANT.

Après avoir parlé du duc son père et du poignard, il s'est mis en posture; et, une main sur son poignard et l'autre à plat sur son sein, élevant les yeux, il a vomi un horrible serment, dont la teneur était que, si on le maltraitait, il surpasserait son père, autant que l'exécution surpasse un projet indécis.

LE ROI HENRI.

Il a vu mettre un terme à son projet d'enfoncer son poignard dans notre sein. — Il est arrêté; qu'on le fasse comparaître pour lui faire son procès sans délai. S'il peut trouver grâce dans la loi, elle est à lui; sinon, qu'il n'en attende aucune de nous. C'est, des pieds à la tête (4) un traître dans toute la force du terme.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Un appartement du palais.

Entrent LE LORD CHAMBELLAN, et LE LORD SANDS.

LE CHAMBELLAN.

Est-il possible que la France ait une magie capable de faire tomber les hommes dans de si étranges mystifications?

SANDS.

Les modes nouvelles, fussent-elles le comble du

ridicule, et même indignes de l'homme, sont toujours suivies.

LE CHAMBELLAN.

Autant que je puis voir, tout le profit que nos Anglais ont retiré de leur dernier voyage se réduit à une ou deux grimaces, mais aussi des plus ridicules. Quand ils les étalent, vous jureriez sans hésiter que leur nez a été du conseil de Pepin ou de Clotaire, tant ils le portent haut.

SANDS.

Ils se sont tous fait de nouvelles jambes, et tout estropiées; quelqu'un qui ne les aurait jamais vus marcher auparavant leur croirait les éparvins ou des convulsions dans les jarrets.

LE CHAMBELLAN.

Par la mort! milord, leurs habits aussi sont taillés sur un patron tellement païen qu'il faut qu'ils aient mis leur chrétienté au rebut. (*Entre sir Thomas Lovel.*) Hé bien, quelles nouvelles, sir Thomas Lovel?

LOVEL.

En vérité, milord, je n'en sais aucune que le nouvel édit qui vient d'être affiché aux portes du palais.

LE CHAMBELLAN.

Quel en est l'objet?

LOVEL.

La réforme de nos voyageurs du bel air, qui remplissaient la cour de querelles, de jargon, et de tailleurs.

LE CHAMBELLAN.

J'en suis bien aise; et je voudrais prier aussi nos messieurs, de croire qu'un courtisan anglais peut avoir du sens, sans avoir jamais vu le Louvre.

LOVEL.

Il faut qu'ils se décident (car telles sont les dispositions de l'ordonnance) ou à abandonner ces restes d'accoutrement de fou, ces plumes qu'ils ont rapportées de France, et toutes ces brillantes billevesées qu'ils y ajoutent, comme leurs combats et leurs feux d'artifices, et toute cette science étrangère dont ils viennent insulter des gens qui valent mieux qu'eux; qu'ils abjurent net leur culte religieux pour la paume, les bas qui montent au-dessus du genou, leurs courts hauts-de-chausses bouffis, et toute cette enseigne de voyageurs, et qu'ils en reviennent à se comporter en honnêtes gens; ou bien qu'ils plient bagage pour aller rejoindre leurs anciens compagnons de mascarade; là, je crois, ils pourront *cum privilegio* achever d'user jusqu'au bout leur sottise et se faire moquer d'eux.

SANDS.

Il est grand temps de leur administrer le remède, tant leur maladie est devenue contagieuse!

LE CHAMBELLAN.

Quelle perte vont faire nos dames en bagatelles de mode!

LOVEL.

Oui, vraiment; ce seront de grandes douleurs, milords; ces rusés drôles ont imaginé un moyen tout-à-fait prompt pour venir à bout de nos dames;

une chanson française, et un violon; il n'est rien d'égal à cela.

SANDS.

Le diable leur donne du violon! je suis bien aise qu'ils délogent; car, certes, il n'y a plus aucun espoir de les convertir. Enfin un honnête lord de campagne, tel que moi, chassé long-temps de la scène, pourra hasarder tout bonnement son air de chanson, se faire écouter une heure, et par Notre-Dame, soutenir le ton à l'unisson.

LE CHAMBELLAN.

Bien dit, lord Sands, vous n'avez pas encore mis à bas votre dent de poulain.

SANDS.

Non, milord, et n'en ferai rien, tant qu'il en restera un chicot.

LE CHAMBELLAN.

Sir Thomas, où allez-vous de ce pas?

LOVEL.

Chez le cardinal: votre seigneurie est aussi invitée.

LE CHAMBELLAN.

Et vraiment oui! il donne ce soir à souper; un grand souper à quantité de lords et de dames: vous y verrez les beautés de l'Angleterre, je puis vous en répondre.

LOVEL.

C'est, il faut l'avouer, un homme d'église qui a de la grandeur dans l'âme; sa main est aussi libérale que la terre qui nous nourrit: la rosée de ses grâces se répand partout.

LE CHAMBELLAN.

Cela est sûr, il est très-noble ; ceux qui ont dit le contraire, ont proféré une noire calomnie.

SANDS.

Il le peut, milord; il a tout ce qu'il lui faut pour cela : l'avarice serait en lui un pire péché que la mauvaise doctrine : les hommes de sa sorte doivent être des plus généreux : ils sont faits pour donner l'exemple.

LE CHAMBELLAN.

Sans doute, ils sont faits pour cela ; mais peu en donnent aujourd'hui de si grands. — Ma barge m'attend : vous allez nous accompagner, milord. — Venez, mon bon sir Thomas : autrement nous arriverions trop tard ; ce que je ne veux pas, car c'est sir Henri Guilford et moi qu'on a chargés d'être les ordonnateurs de la fête.

SANDS.

Je suis aux ordres de votre seigneurie.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

La salle d'assemblée du palais d'York.

Hautbois. On voit une petite table à part, sous un dais pour le cardinal : une autre plus longue, dressée pour les convives. Entrent par une porte, **ANNE BOULEN**, et plusieurs autres ladys et dames invitées à la fête. Entre par l'autre porte **SIR HENRI GUILFORD**.

GUILFORD.

Mesdames, je vous donne à toutes la bienvenue, au nom de sa grandeur : il consacre cette soirée aux doux plaisirs et à vous ; il se flatte qu'il n'en est aucune dans cette noble assemblée, qui ait apporté avec elle le moindre souci, et désire voir à tout le moins, la gaieté que doivent inspirer à des gens de bonne volonté, une très-bonne compagnie, de bon vin et un bon accueil. (*Entrent le lord Chambellan, le lord Sands, et sir Thomas Lovel.*) Ah ! milord, vous vous faites attendre : l'idée seule d'une si belle assemblée m'a donné des ailes.

LE CHAMBELLAN.

Vous êtes jeune, sir Henri Guilford.

SANDS.

Sir Thomas Lovel, si le cardinal avait seulement la moitié de mon humeur laïque, quelques-unes de ces dames pourraient recevoir avant de s'aller reposer, un petit impromptu, qui, je crois, serait plus

à leur gré que tout le reste. Sur ma vie, c'est une charmante réunion de belles personnes.

LOVEL.

Que n'êtes-vous seulement pour cet instant le confesseur d'une ou deux !

SANDS.

Je le voudrais de tout mon cœur : elles auraient de moi une pénitence commode.

LOVEL.

Commode ! Eh! vraiment donc, comment?

SANDS.

Aussi commode que pourrait la leur procurer un lit de plumes.

LE CHAMBELLAN.

Aimables dames, vous plaît-il de vous asseoir ? Sir Henry, placez-vous de ce côté. — Moi, j'aurai soin de celui-ci. — Sa grâce va entrer. — Allons donc, il ne faut pas vous geler ; deux femmes l'une près de l'autre, il n'en peut sortir que du froid. — Milord Sands, vous êtes bon pour les tenir éveillées. Je vous prie, asseyez-vous entre ces deux dames.

SANDS.

Oui, par ma foi, et j'en rends grâces à votre seigneurie. — Permettez, belles dames (*il s'assied*) : s'il m'arrive de battre un peu la campagne, pardonnez-le moi ; je tiens cela de mon père.

ANNE.

Est-ce qu'il était fou, milord ?

SANDS.

Oh ! très-fou, excessivement fou, et surtout en amour ; mais il ne mordait personne : tenez, précisément comme je fais à présent, il vous aurait embrassée vingt fois en un clin d'œil.

(Il embrasse Anne Boulen.)

LE CHAMBELLAN.

A merveille, milord. — Allons, vous voilà tous bien placés. — Cavaliers, ce sera votre faute si ces belles dames s'en vont de mauvaise humeur.

SANDS.

Quant à ma petite affaire, soyez en repos.

(Hautbois. Le cardinal Wolsey entre avec une suite et prend sa place.)

WOLSEY.

Vous êtes les bienvenus, mes aimables convives. Toute noble dame ou tout cavalier, qui ne se réjouira pas de tout son cœur, n'est pas de mes amis. Et pour gage de mon accueil, à votre santé à tous.

(Il boit.)

SANDS.

Votre grâce en use noblement. — Si l'on veut me donner un gobelet de taille à contenir tous mes remercîmens, ce sera toujours autant de paroles épargnées.

WOLSEY.

Milord Sands, je vous suis redevable. Allons, égayez vos voisines. — Hé bien, mesdames, vous n'êtes pas gaies ? — Cavaliers, à qui donc la faute ?

SANDS.

Il faut auparavant, milord, que le vin rouge soit

monté dans leurs jolies joues ; et alors vous les entendrez parler jusqu'à nous en faire taire.

ANNE.

Vous êtes un joyeux partner, milord Sands.

SANDS.

Oui, quand je trouve à faire ma partie. — A vos appas, madame, et faites-moi raison, s'il vous plaît : car je bois à une chose....

ANNE.

Dont vous ne pouvez me montrer la pareille (5).

SANDS.

J'ai dit à votre grâce qu'elles parleraient bientôt.

(On entend derrière le théâtre les tambours et les trompettes, et une décharge de canons.)

WOLSEY.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

LE CHAMBELLAN.

Allez, quelqu'un, voir ce que c'est.

(Un serviteur sort.)

WOLSEY.

Quels accens guerriers ? que peuvent-ils signifier ? Mais n'ayez pas peur, mesdames : par toutes les lois de la guerre vous êtes privilégiées.

(Rentre le serviteur.)

LE CHAMBELLAN.

Hé bien ? qu'est-ce que c'est ?

LE SERVITEUR.

Une compagnie de nobles étrangers ; car ils en ont l'air. Ils ont quitté leur barge et sont descendus

à terre ; et ils s'avancent avec l'appareil de magnifiques ambassadeurs envoyés par des princes étrangers.

WOLSEY.

Cher lord chambellan, allez les recevoir : vous savez parler français ; je vous prie, traitez-les avec honneur, et introduisez-les dans cette salle, où ce ciel de beautés brillera sur eux de tout son éclat... Allez quelques-uns l'accompagner. (*Le chambellan sort accompagné, tous se lèvent et l'on ôte les tables.*) Voilà le banquet interrompu ; mais nous vous en dédommagerons. Je vous souhaite à tous une bonne digestion ; et encore une fois, je répands sur vous une pluie de saluts. Soyez tous les bienvenus ! (*Hautbois. Entrent le roi et douze autres masques sous l'habit de bergers, accompagnés de seize porteurs de flambeaux. Ils sont introduits par le lord chambellan, et défilent tous devant le cardinal qu'ils saluent gracieusement.*) Une noble compagnie!... Que désirent-ils?

LE CHAMBELLAN.

Comme ils ne parlent pas anglais, ils m'ont prié de dire à votre grâce qu'instruits par la renommée que cette assemblée si noble et si belle devait se réunir ici ce soir, ils n'ont pu moins faire, d'après la grande admiration qu'ils portent à la beauté, que de quitter leurs troupeaux, et de demander, sous vos favorables auspices, la permission de voir ces dames, et de passer une heure de divertissement avec elles.

WOLSEY.

Dites-leur, lord chambellan, qu'ils ont fait beau-

coup d'honneur à mon humble logis; que je leur en rends mille actions de grâces, et les prie d'en user à leur plaisir.

(On choisit les dames pour danser; le roi choisit Anne Boulen.)

LE ROI HENRI.

C'est la plus belle main que j'aie touchée de ma vie! O beauté, je ne t'avais pas connue jusqu'à ce jour.

(La musique joue : la danse commence.)

WOLSEY, au chambellan.

Milord!

LE CHAMBELLAN.

Votre grâce?

WOLSEY.

Je vous prie, dites-leur de ma part qu'il pourrait y avoir quelqu'un dans leur compagnie, dont la personne serait plus digne que moi de la place que j'occupe, et à qui, si je le connaissais, je la remettrais, et lui offrirais en même temps l'hommage de mon attachement et de mon respect.

LE CHAMBELLAN.

J'y vais, milord.

(Le chambellan aborde les masques, et revient un moment après.)

WOLSEY.

Que vous ont-ils dit?

LE CHAMBELLAN.

Ils conviennent tous qu'il y a en effet parmi eux une telle personne; mais ils voudraient que votre grâce la devinât, elle le permet.

WOLSEY.

Voyons donc. (*Il quitte son siége d'honneur.*) Avec votre permission à tous, cavaliers. — C'est ici que je fixe mon choix, et je le crois royal.

LE ROI HENRI.

Vous avez deviné, cardinal. — Vous avez là vraiment un cercle brillant! c'est à merveille, cardinal. Vous êtes homme d'église; sans cela, je vous le dirai, cardinal, j'aurais eu sur vous de mauvaises pensées.

WOLSEY.

Je suis bien ravi que votre grâce soit de si bonne humeur.

LE ROI HENRI.

Milord chambellan, écoute, je te prie, approche; quelle est cette belle dame?

LE CHAMBELLAN.

Sous le bon plaisir de votre grâce, c'est la fille de sir Thomas Boulen, vicomte de Rocheford, une des femmes de sa majesté.

LE ROI HENRI.

Par le ciel c'est une délicate beauté! (*A Anne de Boulen.*) Mon cher cœur, je serais bien peu galant de vous prendre pour danser, sans vous donner un baiser. — Allons, cavaliers, une santé à la ronde.

WOLSEY.

Sir Thomas Lovel, le banquet est-il prêt dans ma chambre?

LOVEL.

Oui, milord.

WOLSEY.

Je crains que la danse n'ait un peu échauffé votre grâce.

LE ROI HENRI.

Beaucoup trop, j'en ai peur.

WOLSEY.

Vous trouverez un air plus frais, sire, dans la chambre voisine.

LE ROI HENRI.

Allons, conduisez chacun vos dames. (*A Anne Boulen.*) Ma belle compagne, je ne dois pas vous quitter encore. — Allons, égayons-nous. — Mon cher lord cardinal, j'ai une demi-douzaine de santés à boire à ces belles dames, et une danse encore à danser avec elles ; après quoi nous irons rêver à qui de nous est le plus favorisé. Allons, que la musique donne le signal.

(Ils sortent au son des fanfares.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue de Londres.

Entrent deux gros BOURGEOIS, venant de deux côtés différens.

PREMIER BOURGEOIS.

Ou courez-vous si vite?

SECOND BOURGEOIS.

Ha! — Dieu vous garde! — J'allais jusqu'à la salle du parlement, pour apprendre quel sera le sort de l'illustre duc de Buckingham.

PREMIER BOURGEOIS.

Je puis vous épargner cette peine : tout est fini; il ne reste que la cérémonie de reconduire le prisonnier.

SECOND BOURGEOIS.

Y étiez-vous?

PREMIER BOURGEOIS.

Oui, j'y étais.

SECOND BOURGEOIS.

Je vous prie, dites-moi quel a été l'événement?

PREMIER BOURGEOIS.

Vous pouvez aisément le deviner.

SECOND BOURGEOIS.

A-t-il été déclaré coupable?

PREMIER BOURGEOIS.

Oui, vraiment, il l'a été; et condamné.

SECOND BOURGEOIS.

J'en suis affligé.

PREMIER BOURGEOIS,

Il y en a bien d'autres que vous.

SECOND BOURGEOIS.

Mais, de grâce, comment cela s'est-il passé?

PREMIER BOURGEOIS.

Je vais vous le dire en peu de mots. Le noble duc est venu à la barre; là, contre toutes les accusations, il a constamment plaidé, non coupable (6), et il a allégué plusieurs raisons, des plus fortes, pour échapper à la loi. L'avocat du roi a mis en avant les interrogatoires, les preuves et les dépositions de plusieurs témoins; le duc a demandé d'être confronté à ces témoins, *vivâ voce*, sur quoi on a produit contre lui son intendant, sir Gilbert Peck, son chancelier, John de la Court, son confesseur, avec cet infernal moine Hopkins, qui a fait tout le mal.

SECOND CITOYEN.

Était-ce le moine qui nourrissait son imagination de ses prophéties?

PREMIER BOURGEOIS.

Lui-même. Tous ces témoins l'ont fortement chargé ; il a fait ses efforts pour récuser leur témoignage ; mais cela ne lui a pas été possible ; en sorte que les pairs, sur ces preuves, l'ont déclaré convaincu de haute trahison ; il a parlé long-temps et savamment pour défendre sa vie ; mais tout cela n'a produit que de la pitié pour lui, ou n'a pas été écouté.

SECOND BOURGEOIS.

Et ensuite, comment s'est-il comporté ?

PREMIER BOURGEOIS.

Lorsqu'on l'a reconduit une seconde fois à la barre pour entendre le son de la cloche de mort, son jugement, il a été saisi d'une telle angoisse qu'on l'a vu couvert de sueur, et il a prononcé, d'un ton de colère et avec précipitation, quelques paroles assez peu intelligibles. — Mais bientôt il s'est remis et a montré, le reste du temps, de la douceur et la plus noble patience.

SECOND BOURGEOIS.

Je ne crois pas qu'il ait peur de la mort.

PREMIER BOURGEOIS.

Sûrement, non. Jamais il n'a eu cette faiblesse ; mais ce qui peut l'affecter, c'est la cause de sa mort.

SECOND BOURGEOIS.

Certainement le cardinal est au fait de tout ceci.

PREMIER BOURGEOIS.

Cela est vraisemblable d'après toutes les conjectures. D'abord on a disgracié Kildare, vice-roi

d'Irlande, et quand il a été destitué, le comte de Surrey a été envoyé à sa place, et engrande hâte, de peur qu'il ne fût à portée de secourir son père.

SECOND BOURGEOIS.

C'est un tour de politique odieusement habile.

PREMIER BOURGEOIS.

A son retour, n'en doutez pas, le comte de Surrey l'en fera repentir. On remarque, et cela généralement, que quiconque gagne la faveur du roi, le cardinal lui trouve aussitôt de l'emploi, et toujours fort loin de la cour.

SECOND BOURGEOIS.

Tout le peuple le hait à mort, et, sur ma conscience, tous voudraient le voir à dix brasses sous terre, et ils aiment et idolâtrent le duc en proportion; ils l'appellent le généreux Buckingham, le miroir de toute courtoisie.

PREMIER BOURGEOIS.

Restez à cette place et vous allez voir le noble infortuné dont vous parlez.

(Entre Buckingham, revenant de son jugement : des huissiers à baguette argentée le précèdent; la hache est portée le tranchant tourné vers lui; il est entre deux rangs de hallebardes et accompagné de sir Thomas Lovel, sir Nicolas Vaux, sir William Sands et du peuple.)

SECOND BOURGEOIS.

Demeurons pour le voir.

BUCKINGHAM.

Bon peuple, vous tous, qui êtes venus jusqu'ici pour me témoigner votre compassion, écoutez ce que je vais vous dire, et ensuite retournez chez vous

et laissez-moi aller. J'ai subi dans ce jour la condamnation des traîtres, et je vais mourir sous ce nom. Cependant, le ciel en soit témoin, et s'il est en moi une conscience, qu'elle m'abîme, au moment où la hache tombera sur ma tête, si je ne suis pas innocent et fidèle. Je n'en veux point à la loi de ma mort; d'après l'état du procès, on m'a fait justice; mais je pourrais désirer que ceux qui ont cherché à me faire périr fussent plus chrétiens. — Qu'ils soient ce qu'ils voudront, je leur pardonne de tout mon cœur. Cependant qu'ils prennent garde à ne pas se glorifier dans le mal et à ne pas élever leur coupable grandeur sur la ruine des hommes considérables; car alors mon sang innocent pourrait crier contre eux. Je n'espère plus de vie dans ce monde, et je ne solliciterai pas de grâce, quoique le roi ait plus de clémence que je n'oserais commettre de fautes. Je le demande à ce peu d'entre vous qui m'aiment et qui osent avoir le courage de pleurer sur Buckingham; vous, ses nobles amis, ses compagnons, vous à qui il peut dire que vous quitter est pour lui la seule amertume, que cela seul est mourir; accompagnez-moi, comme de bons anges, jusqu'à la mort, et lorsque le coup de la hache me séparera de vous pour un si long temps, faites de vos prières unies un sacrifice agréable qui aide mon âme à s'élever vers le ciel. — (*A ses gardes.*) Conduisez-moi, au nom de Dieu.

LOVEL.

Au nom de la charité, je conjure votre grâce, si jamais vous avez caché dans votre cœur quelque

animosité contre moi, de me pardonner aujourd'hui avec sincérité.

BUCKINGHAM.

Sir Thomas Lovel, je vous pardonne aussi sincèrement que je veux être pardonné moi-même; je pardonne à tous. Il ne peut y avoir contre moi d'offenses assez innombrables pour que je ne puisse les oublier en paix; aucun noir sentiment de haine ne fermera mon tombeau. — Recommandez-moi à sa majesté, et si elle parle de Buckingham, je vous prie, dites-lui que vous l'avez rencontré déjà à moitié dans le ciel; mes voeux et mes prières sont encore pour le roi, et, jusqu'à ce que mon âme me quitte, ils ne cesseront d'implorer sur lui les bénédictions du ciel! Puisse-t-il vivre plus d'années que je n'en saurais compter pendant le temps qui me reste à vivre! Puisse sa domination être à jamais chérie et bienveillante; et lorsque le grand âge le conduira à sa fin, que la bonté et lui n'occupent qu'un seul et même tombeau!

LOVEL.

C'est moi qui dois conduire votre grâce jusqu'au bord de la rivière : là, je vous remettrai à sir Nicolas de Vaux, qui est chargé de vous accompagner jusqu'à la mort.

DE VAUX.

Préparez tout : le duc s'avance; ayez soin que la barge soit prête, et décorée de tout l'appareil qui convient à la grandeur de sa personne.

BUCKINGHAM.

Non, sir Nicolas; laissez cela. La pompe de mon

rang n'est plus pour moi qu'une dérision. Lorsque je suis venu ici, j'étais lord grand connétable et duc de Buckingham : maintenant, je ne suis que le pauvre Édouard Bohun ; et, cependant, je suis plus riche que mes vils accusateurs, qui n'ont jamais su ce que c'était que la vérité. Moi, maintenant je la scelle de mon sang, et les ferai gémir un jour sur ce sang. Mon noble père, Henri de Buckingham, qui le premier leva la tête contre l'usurpateur Richard, ayant dans sa détresse cherché un asile chez son serviteur Banister, fut trahi par ce misérable, et périt sans jugement. Que la paix de Dieu soit avec lui ! — Henri VII, succédant au trône, et touché de pitié de la mort de mon père, en prince digne du trône, me rétablit dans mes honneurs, et fit de nouveau sortir mon nom de ses ruines avec tout l'éclat de la noblesse. Aujourd'hui, son fils Henri VIII a d'un seul coup enlevé de ce monde ma vie, mon honneur, mon nom, et tout ce qui me rendait heureux. On m'a fait mon procès, et, je dois l'avouer, dans les formes les plus convenables, en quoi je suis un peu plus heureux que ne l'a été mon infortuné père ; et cependant, à cela près, nous subissons tous deux la même destinée : tous deux nous périssons par la main de nos domestiques, par les hommes que nous avons le plus aimés ; procédé bien contraire à la nature et à la fidélité ! Le ciel ne fait rien sans dessein ; cependant, vous qui m'écoutez, recevez pour certaine cette maxime de la bouche d'un mourant : — Prenez garde à ne pas vous trop livrer à ceux à qui vous prodiguez votre amour et vos secrets ; car ceux dont vous faites vos amis, et aux-

quels vous donnez votre cœur, dès qu'ils aperçoivent le moindre obstacle dans le cours de votre fortune, s'écartent de vous comme l'eau, et vous ne les retrouvez plus que là où ils se disposent à vous engloutir. Vous tous, bon peuple, priez pour moi. Il faut que je vous quitte : la dernière heure de ma vie, depuis long-temps fatiguée, vient maintenant de m'atteindre ; adieu. — Et lorsque vous voudrez parler de quelque chose de triste, dites comment je suis tombé. — J'ai fini ; et que Dieu veuille me pardonner !

(Buckingham sort avec sa suite, et continue sa marche.)

PREMIER BOURGEOIS.

Oh ! cela vous navre le cœur. — Ami, cette mort, je le crains, appelle bien des malédictions sur la tête de ceux qui en sont les auteurs.

SECOND BOURGEOIS.

Si le duc est innocent, il en sortira de grands malheurs ; et cependant je puis vous donner avis d'un mal à venir, qui, s'il arrive, sera plus grand encore que celui-ci.

PREMIER BOURGEOIS.

Que les bons anges nous en préservent ! Que voulez-vous dire ? Vous ne doutez pas de ma fidélité ?

SECOND BOURGEOIS.

Ce secret est si important, qu'il exige la plus inviolable promesse de secret.

PREMIER BOURGEOIS.

Faites-m'en part : je ne suis pas indiscret.

SECOND BOURGEOIS.

J'en suis tout-à-fait convaincu. Vous allez le savoir. N'avez-vous pas entendu tout récemment murmurer quelque chose d'un divorce entre le roi et Catherine?

PREMIER BOURGEOIS.

Oui, mais cela n'a pas duré; car lorsque ce bruit est revenu au roi, dans son courroux il a envoyé ordre au lord maire de l'arrêter sur-le-champ, et de réprimer les langues qui avaient osé le répandre.

SECOND BOURGEOIS.

Mais ce mauvais bruit, mon cher, est devenu depuis une vérité, et il se ranime plus vigoureusement que jamais : il passe pour certain que le roi tentera ce divorce. C'est le cardinal, ou quelque autre de ceux qui l'approchent, qui, par haine contre notre bonne reine, ont jeté dans l'âme du roi un scrupule qui finira par la perdre; et ce qui paraît confirmer ceci, c'est que le cardinal Campeggio est arrivé tout nouvellement, et, à ce que je présume, pour cette affaire.

PREMIER BOURGEOIS.

C'est le cardinal; et s'il machine tout cela, c'est uniquement pour se venger de l'empereur, qui ne lui a pas accordé l'archevêché de Tolède, dont il avait fait la demande.

SECOND BOURGEOIS.

Je crois que vous avez touché le but. Mais n'est-il pas cruel que cela retombe sur elle? — Le cardinal viendra à ses fins; il faut qu'elle soit sacrifiée.

PREMIER BOURGEOIS.

Cela est déplorable ! — Nous sommes dans un lieu trop exposé pour raisonner sur cette affaire ; allons nous en occuper en particulier.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une antichambre du palais.

Entre **LE LORD CHAMBELLAN** lisant une lettre.

« Milord, j'avais mis tout le soin dont je suis ca- » pable à m'assurer que les chevaux que demandait » votre seigneurie fussent bien choisis, bien dressés, » et bien équipés. Ils étaient jeunes et beaux, et de » la meilleure race du nord. Mais au moment où » ils étaient prêts à partir pour Londres, un homme » au service de milord cardinal, muni d'une com- » mission et d'un plein-pouvoir me les a enlevés, » en me donnant pour raison que son maître devait » être servi avant un sujet, si même il ne devait pas » l'être avant le roi ; et cela nous a fermé la bouche, » milord. » Je crains en effet que cela n'arrive bientôt. — A la bonne heure, qu'il les prenne ; il prendra tout, je crois.

(Entrent les ducs de Norfolk et de Suffolk.)

NORFOLK.

Charmé de vous rencontrer, mon bon lord chambellan.

LE CHAMBELLAN.

Je souhaite le bonjour à vos grâces.

SUFFOLK.

Que fait le roi?

LE CHAMBELLAN.

Je l'ai laissé seul, plein de troubles et de tristes pensées.

NORFOLK.

Quelle en est la cause?

LE CHAMBELLAN.

Il paraît que son mariage avec la femme de son frère serre sa conscience de près.

SUFFOLK.

Non, c'est sa conscience qui serre de trop près une autre femme.

NORFOLK.

Précisément cela. C'est une œuvre du cardinal, cardinal-roi. Ce prêtre, aveugle comme le fils aîné de la fortune, change les choses à son gré. Le roi apprendra un jour à le connaître.

SUFFOLK.

Priez Dieu que cela arrive : autrement il ne cessera jamais de se méconnaître.

NORFOLK.

Qu'il agit saintement dans tout ce qu'il entreprend! et avec quel zèle! Maintenant qu'il a rompu l'alliance formée entre nous et l'empereur, le puissant neveu de la reine, il s'insinue dans l'âme du roi; y répand les doutes, les alarmes, les remords de conscience, les craintes, les désespoirs, et tout cela à propos de son mariage; et ensuite pour l'en délivrer, il lui conseille le divorce, il lui conseille la

perte de cette femme, qui, comme un joyau précieux, a été vingt années suspendue à son cou, sans rien perdre de son lustre; de celle qui l'aime de cet amour parfait dont les anges aiment les hommes de bien; de celle qui, même lorsque le plus grand revers de fortune l'accablera, bénira encore le roi : n'est-ce pas là une œuvre pieuse?

LE CHAMBELLAN.

Le ciel me préserve de prendre part à tout cela! Il est vrai que cette nouvelle est répandue partout. Toutes les bouches la répètent, et tous les cœurs honnêtes en gémissent. Tous ceux qui osent pénétrer dans ces mystères en voient le grand but, la sœur du roi de France. Le ciel ouvrira un jour les yeux du roi, qui se laisse depuis si long-temps endormir sur cet homme audacieux et pervers.

SUFFOLK.

Et nous délivrera de son esclavage.

NORFOLK.

Nous aurions grand besoin de prier, et avec ferveur, pour notre prompte délivrance, ou de princes que nous sommes, cet homme impérieux viendra à bout de faire de nous ses pages : toutes nos dignités sont là devant lui comme une masse indistincte, qu'il manie à sa guise.

SUFFOLK.

Quant à moi, milords, je ne l'aime, ni ne le crains; voilà ma profession de foi : comme j'ai été fait ce que je suis sans lui, sans lui je me maintiendrai si le roi le trouve bon. Ses malédictions me

touchent autant que ses bénédictions : ce sont des paroles auxquelles je ne crois point. Je l'ai connu, et je le connais, et je l'abandonne à celui qui l'a élevé de cette sorte, au pape.

NORFOLK.

Entrons, et cherchons, par quelque autre objet d'occupation, à distraire le roi de ces tristes réflexions qui prennent trop d'empire sur lui. — Milord, voulez-vous nous accompagner ?

LE CHAMBELLAN.

Excusez-moi. Le roi m'envoie ailleurs : et de plus vous allez voir que vous prenez mal votre moment pour l'interrompre. — Je salue vos seigneuries.

NORFOLK.

Mille grâces, mon bon lord chambellan.

(Le lord chambellan sort.)

(Norfolk ouvre une portière qui laisse voir le roi assis et lisant d'un air mélancolique.)

SUFFOLK.

Qu'il a l'air sombre ! Sûrement, il est cruellement affecté.

LE ROI HENRI.

Qui est là ? Ah !

NORFOLK.

Prions Dieu qu'il ne soit pas fâché.

LE ROI HENRI.

Qui est donc là, dis-je ? — Comment osez-vous vous immiscer dans mes secrètes méditations ? Qui suis-je donc ? Eh ! vraiment...

NORFOLK.

Un bon roi, qui pardonne toutes les offenses où

la volonté n'a point de part. Ce qui nous fait manquer au respect qui vous est dû, c'est une affaire d'état : nous venons prendre les ordres de votre majesté.

LE ROI HENRI.

Vous êtes trop hardis. — Retirez-vous : je vous ferai savoir vos heures de travail. Est-ce là le moment de s'occuper des affaires temporelles ? Quoi donc?.. (*Entrent Wolsey et Campeggio.*) Qui est là ? Ha ! mon bon lord cardinal ? — O mon cher Wolsey, toi qui remets le calme dans ma conscience malade, tu es fait pour guérir un roi. (*A Campeggio.*) Vous êtes le bienvenu dans notre royaume, savant et vénérable prélat ; disposez-en ainsi que de nous. — (*A Wolsey.*) Cher lord, ayez soin qu'on ne me prenne pas pour un donneur de paroles.

WOLSEY.

Sire, cela ne peut être. — Je désirerais que votre majesté voulût nous accorder seulement une heure d'entretien en particulier.

LE ROI HENRI, à Norfolk et Suffolk.

Nous sommes en affaires : retirez-vous.

NORFOLK, à part.

Ce prêtre n'a pas d'orgueil !

SUFFOLK.

Non, cela ne vaut pas la peine d'en parler. — Je ne voudrais pas pour sa place en être aussi malade que lui : mais cela ne peut pas durer.

NORFOLK.

Si cela dure, je me hasarderai à lui porter quelque coup.

SUFFOLK.

Et moi un autre.

(Sortent Suffolk et Norfolk.)

WOLSEY.

Votre grâce a donné un exemple de sagesse au-dessus de tous les princes de l'Europe, en vous rapportant librement de votre scrupule au jugement de la chrétienté. Qui pourrait maintenant s'offenser? Quel reproche pourrait vous atteindre? L'Espagnol, qui tient à la reine par les liens du sang et de l'affection, doit avouer aujourd'hui, s'il est de bonne foi, la justice et la noblesse de cette discussion solennelle. Tous les clercs, c'est-à-dire, tous les clercs instruits et savans des royaumes chrétiens ont la liberté du suffrage : Rome, la gardienne de toute sagesse, sur l'invitation qu'elle en a reçue de votre auguste personne, nous a envoyé un interprète universel, cet excellent homme, cet ecclésiastique intègre et savant, le cardinal Campeggio, que je présente de nouveau à votre majesté.

LE ROI HENRI.

Et de nouveau je lui exprime, en le serrant dans mes bras, ma joie de le voir, et je remercie le saint conclave de l'amitié qu'il me témoigne en m'envoyant un homme tel que je pouvais le désirer.

CAMPEGGIO.

Votre grâce ne peut manquer, par la noblesse de sa conduite, de mériter l'amour de tous les étrangers. Je

présente à votre majesté le brevet de ma commission, en vertu duquel (de l'autorité de la cour de Rome), vous, milord cardinal d'York, vous êtes associé à moi, son serviteur, pour le jugement impartial de cette affaire.

LE ROI HENRI.

Deux hommes d'égale force.—La reine va être informée tout à l'heure du sujet de votre mission. — Où est Gardiner?

WOLSEY.

Je sais que votre majesté l'a toujours trop tendrement aimée, pour lui refuser ce que la loi accorderait à une femme d'un rang inférieur au sien, des jurisconsultes qui puissent librement défendre sa cause.

LE ROI HENRI.

Oui, elle en aura, et les plus habiles; et ma faveur est pour celui qui la défendra le mieux : Dieu me préserve qu'il en soit autrement. — Cardinal, je te prie, fais-moi venir mon nouveau secrétaire, Gardiner; il est propre à cette commission.

(Wolsey sort.)

(Rentre Wolsey avec Gardiner.)

WOLSEY.

Donnez-moi la main; je vous souhaite beaucoup de bonheur et de faveur : vous êtes maintenant au roi.

GARDINER, à part.

Pour rester toujours aux ordres de votre grâce, dont la main m'a élevé.

LE ROI HENRI.

Approchez, Gardiner.

(Il lui parle bas.)

CAMPEGGIO.

Milord d'York, n'était-ce pas un docteur Pace, qui avait auparavant cette place?

WOLSEY.

Oui, c'était lui.

CAMPEGGIO.

Ne passait-il pas pour un savant homme?

WOLSEY.

Oui, certainement.

CAMPEGGIO.

Croyez-moi, il s'est élevé sur votre compte une opinion qui ne vous est pas favorable, lord cardinal.

WOLSEY.

Comment! sur moi?

CAMPEGGIO.

On ne manque pas de dire que vous avez été jaloux de lui; et que, craignant qu'il ne s'élevât par son rare mérite, vous l'avez toujours tenu étranger aux affaires, ce qui l'a tant affecté, qu'il en a perdu la raison, et qu'il en est mort.

WOLSEY.

Que la paix du ciel soit avec lui! C'est tout ce qu'un chrétien peut faire pour son service. Quant aux vivans qui tiennent des propos, il y a pour eux des lieux de correction. — C'était un imbécile qui voulait à toute force être vertueux. — Pour cet honnête garçon qui le remplace, dès que je commande il suit mes ordres à la lettre. Je ne veux pas avoir si près du roi des gens d'une autre espèce. Retenez

bien ceci, frère, il ne faut pas nous laisser contrarier par des subalternes.

LE ROI HENRI, à Gardiner.

Exposez cela à la reine avec douceur. (*Gardiner sort.*) Le lieu le plus convenable que je puisse imaginer, pour la réunion de tant de science, c'est Black-Friars. C'est là que vous vous assemblerez pour examiner cette importante affaire. — Mon cher Wolsey, ayez soin que tout ce qui est nécessaire s'y trouve disposé. — O milord ! quel homme capable de sentiment ne serait pas affligé de quitter une si douce compagne? mais la conscience, la conscience! Oh ! c'est une partie bien délicate ! — Et il faut que je la quitte !

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Une antichambre des appartemens de la reine.

Entrent ANNE BOULEN et UNE VIEILLE DAME.

ANNE.

Ni à ce prix non plus. — Voilà ce qui blesse le cœur : sa majesté a vécu si long-temps avec elle et elle est si vertueuse, que jamais une seule voix n'a pu l'accuser. — Sur ma vie, elle n'a jamais su ce que c'est que de faire le mal. — O Dieu ! après avoir vu sur le trône tant de soleils achever leur cours, toujours croissant en grandeur et en majesté ! ce qu'il est dix mille fois plus douloureux de quitter, qu'il n'y a de douceur à l'acquérir !.. Après une telle suite

d'années la rejeter, c'est une pitié à émouvoir un monstre.

LA VIEILLE DAME.

Aussi les cœurs les plus durs s'attendrissent et déplorent son sort.

ANNE.

O volonté de Dieu! il vaudrait mieux qu'elle n'eût jamais connu la grandeur. Quoique la grandeur soit temporelle, cependant si dans cette bagarre la fortune vient à la séparer de celui qui en était revêtu, c'est une angoisse aussi cruelle que la séparation de l'âme et du corps.

LA VIEILLE DAME.

Hélas! pauvre dame! la voilà redevenue étrangère.

ANNE.

Il s'en doit répandre d'autant plus de pitié sur elle. Je le jure avec vérité, il vaut mieux être né en bas lieu et se trouver au nombre de ceux qui vivent contens dans l'obscurité, que de se voir élevé dans d'éclatantes afflictions, et revêtu d'une tristesse dorée.

LA VIEILLE DAME.

Le contentement est notre plus grand bien.

ANNE.

Sur ma foi et mon honneur (7), je ne voudrais pas être reine.

LA VIEILLE DAME.

Foin de moi, je voudrais bien l'être, moi, et j'aventurerais bien mon honneur pour cela, et vous en feriez tout autant, malgré ces airs sucrés d'hypocrisie. Vous qui possédez à un très-haut degré, les

attraits d'une femme, vous avez aussi un cœur de femme; et le cœur d'une femme a toujours été charmé par l'élévation, l'opulence et la souveraineté; et pour dire la vérité, ce sont des choses très-désirables, et dont, quoique vous fassiez la petite bouche, la complaisante capacité de votre conscience, pour peu qu'il vous plaise de l'élargir, se prêterait fort bien à recevoir le présent.

ANNE.

Non, en vérité.

LA VIEILLE DAME.

Je vous dis que si en vérité, et en vérité. — Vous ne voudriez pas être reine?

ANNE.

Non, non, pour tous les trésors qui sont sous le ciel.

LA VIEILLE DAME.

Cela est étrange : pour moi, toute vieille que je suis, une pièce de trois sous qui viendrait me faire la révérence, suffirait pour me gagner à partager la royauté. Mais dites-moi, je vous prie, et celui de duchesse, qu'en pensez-vous? Êtes-vous de force à porter le poids d'un pareil titre?

ANNE.

Non, en vérité.

LA VIEILLE DAME.

En ce cas, vous êtes d'une constitution bien faible. Retranchons encore quelque chose : pour plus que je n'oserais dire, je ne voudrais pas, si j'étais un jeune comte, me trouver dans votre chemin. — Pour

ce fardeau, si vous n'avez pas les reins assez forts pour le porter, vous serez trop faible aussi pour faire jamais un garçon.

ANNE.

Que venez-vous donc me conter là ! Je jure une seconde fois que je ne voudrais pas être reine pour le monde entier.

LA VIEILLE DAME.

En vérité, seulement pour la petite île d'Angleterre, vous devriez risquer le paquet; moi je le ferais pour le comté de Carnarvon; oui, quand ce serait la seule dépendance de la couronne. Tenez! qui vient à nous?

(Entre le lord chambellan.)

LE CHAMBELLAN.

Bonjour, mesdames : qu'est-ce qu'il en coûterait pour savoir le secret de votre entretien?

ANNE.

Pas même la peine de le demander, mon bon lord; cela ne vaut pas la question. Nous nous affligions des chagrins de notre maîtresse.

LE CHAMBELLAN.

C'était une généreuse occupation, et bien digne de femmes qui ont un bon cœur. Il faut espérer que tout ira bien.

ANNE.

Amen, s'il plaît à Dieu.

LE CHAMBELLAN.

Vous avez une belle âme, et les bénédictions du ciel suivent les personnes comme vous; et pour vous

faire connaître, belle dame, que je dis la vérité, et qu'on fait un grand cas de vos nombreuses vertus, sa majesté vous témoigne par moi toute son estime, et ne se propose pas moins que de vous décorer du titre de marquise de Pembroke, et à ce titre elle ajoute de sa grâce mille livres de revenu annuel.

ANNE.

Je ne sais pas quel genre de dévouement je pourrais offrir. Tout ce que je suis, et beaucoup plus encore, n'est rien. Mes prières ne sont pas d'une vertu assez sainte, et mes vœux ne sont guère que de vaines paroles, et cependant mes prières et mes vœux sont tout ce que je peux offrir en retour. Je supplie votre seigneurie de vouloir bien être l'interprète de ma reconnaissance et de mes soumissions, et de tous les sentimens que peut exprimer à sa majesté une fille timide qui prie le ciel pour ses jours et sa couronne.

LE CHAMBELLAN.

Madame, je ne manquerai pas de confirmer l'opinion avantageuse que le roi a conçue de vous. (*A part.*) — Je l'ai bien considérée : l'honneur et la beauté sont si heureusement assorties en elle qu'elles ont pris le cœur du roi. Et qui sait encore s'il ne pourra pas sortir de cette lady un brillant qui éclaire toute cette île de sa splendeur ? (*Haut.*) — Je vais aller trouver le roi, et lui dire que je vous ai parlé.

ANNE.

Mon très-honorable lord....

(Sort le chambellan.)

LA VIEILLE DAME.

Oui, voilà le monde : voyez, voyez! J'ai mendié seize ans les faveurs de la cour, et je suis encore une mendiante de cour, et quelque argent que j'aie sollicité, je n'ai jamais pu trouver le joint entre trop tôt et trop tard; et vous, ce que c'est que la destinée! vous qui êtes tout fraîchement débarquée ici, (maudit soit ce bonheur qui vous arrive malgré vous!) on vous remplit la bouche avant que vous l'ayez seulement ouverte.

ANNE.

Cela me paraît bien étrange.

LA VIEILLE DAME.

Quel goût cela a-t-il? Est-ce bien amer? Un demi-noble que non. — Il y eut jadis une dame (c'est une vieille histoire) qui ne voulait pas être reine; non, qui ne le voulait pas pour tout le limon d'Égypte. — Avez-vous entendu parler de cela?

ANNE.

Allons, vous êtes une railleuse.

LA VIEILLE DAME.

Je pourrais, sur votre sujet, m'élever plus haut que l'alouette. Marquise de Pembroke! mille livres sterling par an! et cela par pure estime, sans avoir d'ailleurs rien fait pour le mériter! Oh! sur ma vie, ce début promet bien d'autres mille livres : la robe de la Fortune a la queue plus longue que le devant. — A présent, je commence à voir que vous aurez assez de reins pour porter une duchesse. — Dites-moi, ne vous sentez-vous pas un peu plus forte que vous n'étiez?

ANNE.

Ma bonne dame, cherchez dans votre imagination quelque autre sujet qui vous égaie, et laissez-moi de côté : je veux n'avoir jamais existé si cette faveur m'a le moins du monde ému le cœur : je le sens manquer quand je songe aux suites. La reine est sans consolation, et nous nous oublions trop long-temps loin d'elle. — Je vous prie, ne lui parlez pas de ce que vous avez entendu ici.

LA VIEILLE DAME.

Quelle idée avez-vous de moi?

SCÈNE IV.

Une vaste salle dans Black-Friars.

Trompettes, symphonies, cors. Entrent d'abord deux huissiers, portant de courtes baguettes d'argent; suivent DEUX SECRÉTAIRES, en robe de docteurs; après vient l'archevêque de Cantorbéry seul; il est suivi des évêques de Lincoln, d'Ély, de Rochester, et de Saint-Asaph. A quelque distance marche un gentilhomme portant la bourse, le grand sceau et un chapeau de cardinal; ensuite deux prêtres portant chacun une croix d'argent; suit le gentilhomme introducteur, tête nue, accompagné d'un sergent d'armes, portant une masse d'argent, ensuite deux gentilshommes portant deux grandes colonnes d'argent; marchent ensuite, l'un à côté de l'autre, les cardinaux WOLSEY et CAMPEGGIO; deux nobles, portant l'épée et la masse. Entrent ensuite LE ROI et LA REINE, et leur suite. Le roi prend place sous le dais, les deux cardinaux s'asseyent au-dessous de lui, comme juges. La reine se place à quelque distance du roi, les évêques se rangent sur chacun des côtés, en forme de consistoire; au-dessous d'eux sont les secrétaires. Les lords se placent à la suite des évêques. LE CRIEUR et le reste des personnages présens se tiennent debout, selon leur rang, autour de la salle.

WOLSEY.

Qu'on ordonne le silence, tandis qu'on fera lecture de la commission de la cour de Rome.

LE ROI HENRI.

Qu'avons-nous besoin de cette lecture? Elle a déjà été faite publiquement; et les deux parties ont également reconnu son autorité; c'est une perte de temps que vous pouvez nous épargner.

WOLSEY.

A la bonne heure. (*Au secrétaire.*) Faites votre office.

LE SECRÉTAIRE, au crieur.

Dites à Henri, roi d'Angleterre, de venir à cette cour, etc.

LE CRIEUR.

Henri, roi d'Angleterre, etc.

LE ROI HENRI.

Je suis présent.

LE SECRÉTAIRE.

Dites à Catherine, reine d'Angleterre, de venir à cette cour.

LE CRIEUR.

Catherine, reine d'Angleterre, etc.

(La reine ne fait point de réponse; mais elle se lève de son siége, traverse la cour, va au roi, et, se jetant à ses pieds, elle lui adresse ce discours.)

CATHERINE.

Sire, je vous demande de me rendre la justice qui m'est due, et de m'accorder votre pitié; car je suis une femme bien malheureuse, et une faible étrangère, née hors du sein de votre empire, n'ayant ici aucun juge désintéressé, ni aucune assurance d'une amitié impartiale et d'un jugement équitable. Hélas! sire, en quoi vous ai-je offensé? Quel motif de mécontentement a pu vous donner ma conduite, pour que vous procédiez ainsi à me renvoyer, et que vous me retiriez vos bonnes grâces? Le ciel m'est témoin que j'ai été pour vous une épouse fidèle et soumise, toujours prête à me conformer à votre volonté, toujours en crainte d'exciter en vous le moindre déplai-

sir, docile même à votre disposition extérieure, triste ou gaie, selon que je vous voyais enclin à la joie ou à la mélancolie. Quand est-il jamais arrivé que j'aie contredit vos désirs, ou que je n'en aie pas fait les miens? Quel est celui de vos amis que je ne me sois pas efforcée d'aimer, même lorsque je savais qu'il était mon ennemi? et qui de mes amis a conservé mon affection lorsqu'il s'était attiré votre colère, ou même n'a pas reçu de moi des marques de mon éloignement? Sire, rappelez à votre souvenir que j'ai vécu votre femme pendant plus de vingt années, et que le ciel m'a accordé la joie de vous donner plusieurs enfans. Si, dans tout le cours de cette longue durée d'années, vous pouvez citer, et le prouver, quelque chose qui soit contraire à mon honneur, à mes promesses conjugales, à l'amour et au respect que je dois à votre personne sacrée, au nom de Dieu, renvoyez-moi, et que le mépris le plus ignominieux ferme la porte sur moi, et m'abandonne à la justice la plus sévère. Souffrez que je vous le dise, sire : le roi votre père était renommé pour un des princes les plus prudens, d'un esprit et d'un jugement incomparables; Ferdinand, mon père, roi d'Espagne, passait aussi pour le prince le plus sage qui eût rempli ce trône depuis bien des années : on ne peut pas révoquer en doute qu'ils n'aient assemblé autour d'eux dans chaque royaume un conseil éclairé, choisi dans chaque royaume, qui a discuté cette affaire, et qui a jugé notre mariage légitime : ainsi je vous conjure humblement, sire, de m'épargner, jusqu'à ce que je puisse envoyer en Espagne consulter mes amis dont je vais implorer les conseils. Si

vous le refusez, au nom de Dieu, que votre volonté s'accomplisse !

WOLSEY.

Vous avez devant vous, madame, et de votre choix, ces respectables prélats, des hommes d'un savoir et d'une intégrité rares, l'élite du pays, qui sont assemblés ici pour défendre votre cause. Il est donc sans avantage pour vous de demander la prolongation de ce procès, et je le dis autant pour votre repos que dans le désir de voir la conscience du roi rétablie dans son assiette.

CAMPEGGIO.

Ce que sa grâce vient de vous dire est sage et raisonnable ; ainsi, madame, il convient que cette session royale procède de suite, et que, sans aucun délai, les moyens soient produits et entendus.

CATHERINE, à Wolsey.

Lord cardinal, c'est à vous que je parle.

WOLSEY.

A vos ordres, madame.

CATHERINE.

Cardinal, je suis prête à pleurer; mais dans l'idée que je suis une reine (ou du moins j'ai rêvé longtemps que je l'étais) et dans la certitude que je suis fille d'un roi, je veux changer mes larmes en traits de flamme.

WOLSEY.

Veuillez être patiente.

CATHERINE.

Je le serai quand vous serez humble ; mais non

auparavant, ou Dieu me punirait. Je crois, et j'ai de fortes raisons de le croire, que vous êtes mon ennemi, et je réclame ici la loi pour vous récuser; vous ne serez point mon juge; car c'est vous qui avez allumé ces charbons entre mon seigneur et moi. Dieu veuille les éteindre par sa grâce! Je le répète de toute la force de mon âme, je vous déteste et récuse (8) pour mon juge, vous qu'encore une fois je regarde comme mon plus cruel ennemi, et que je ne crois nullement ami de la vérité.

WOLSEY.

Je déclare ici que ce discours est indigne de vous, madame, de vous qui jusqu'ici ne vous êtes jamais écartée de la charité, et qui avez toujours montré un caractère plein de douceur et une sagesse supérieure aux facultés d'une femme. Madame, vous me faites injure; je n'ai aucune haine contre vous, aucun sentiment injuste contre vous, ni contre personne; tout ce que j'ai fait jusqu'ici, et tout ce que je ferai dans la suite, a pour garantie une commission émanée du consistoire, de tout le consistoire de Rome. Vous m'accusez d'avoir soufflé les charbons : je le nie. Le roi est présent; s'il sait que mes paroles contredisent ici mes actions, combien il lui est aisé de confondre, et avec bien de la justice, ma fausseté! Oui, il le peut, aussi bien que vous avez pu accuser ma véracité. S'il est convaincu que je suis innocent de ce que vous m'imputez, il voit également que je ne suis pas à l'abri de votre injustice. Ainsi il dépend de lui d'y apporter remède, et le remède c'est d'éloigner ces pensées de votre esprit; et avant que

sa majesté se soit expliquée sur ce point, je vous conjure, gracieuse dame, d'abjurer dans votre âme vos paroles et de n'y rien ajouter de pareil.

CATHERINE.

Milord, milord, je suis une simple femme, beaucoup trop faible pour lutter contre vos artifices; votre bouche est pleine de douceur et d'humilité; vous étalez l'extérieur humble et doux qui convient à vos fonctions et à votre ministère; mais votre cœur est gonflé d'arrogance, de haine et d'orgueil; votre fortune et les bontés de sa majesté vous ont fait agilement franchir les derniers degrés, et aujourd'hui vous voilà monté à une hauteur où le pouvoir est à vos ordres; vos paroles sont à votre service et secondent vos desseins, selon l'emploi qu'il vous plaît de leur imposer. Je dois vous dire que vous êtes beaucoup plus occupé de l'élévation de votre personne, que de la grandeur de vos fonctions spirituelles; je persiste à vous refuser pour mon juge, et ici, en présence de vous tous, je fais mon appel au pape; je veux porter ma cause entière devant sa sainteté et être jugée par lui.

(Elle fait un salut au roi, et va pour sortir.)

CAMPEGGIO.

La reine est obstinée, rebelle à la justice; prompte à l'accuser, elle dédaigne de se soumettre à sa décision; cette conduite n'est pas louable : elle s'en va.

LE ROI HENRI.

Qu'on la rappelle.

LE CRIEUR.

Catherine, reine d'Angleterre, paraissez devant la cour.

GRIFFITH.

Madame, on vous somme de revenir.

CATHERINE.

Qu'avez-vous besoin d'y faire attention? Je vous prie, songez à vos affaires, et quand on vous appellera, retournez. Que Dieu veuille me secourir! Ils me vexent au point de me faire perdre patience. — Je vous prie, avancez; je ne veux point rester. Non, et jamais on ne me reverra une autre fois comparaître dans aucune de leurs cours pour cette affaire.

(Sortent la reine, Griffith et le reste de sa suite.)

LE ROI HENRI.

Fais ce que tu voudras, Catherine.—S'il se trouve un homme dans le monde entier qui ose avancer qu'il possède une meilleure épouse, qu'il ne soit jamais cru en rien pour avoir avancé un mensonge en ce point. Si tes rares qualités, ton aimable douceur, ton angélique et céleste résignation, cet art d'une épouse d'obéir avec dignité, et tes vertus souveraines et religieuses pouvaient parler et te peindre, tu serais toi seule la reine de toutes les reines de la terre. Sa naissance est illustre, et elle s'est toujours conduite à mon égard d'une manière digne de sa haute noblesse.

WOLSEY.

Gracieux souverain, je requiers très-humblement votre majesté de vouloir bien déclarer en présence de toute cette assemblée (car il est juste que je sois

dégagé au lieu même où j'ai été lié et dépouillé, quoique je n'y reçoive pas une entière satisfaction), si jamais j'ai entamé la proposition de cette affaire à votre majesté, ou jeté dans votre chemin quelque scrupule qui pût vous amener à la mettre en question, ou si jamais, autrement qu'avec des actions de grâces à Dieu pour nous avoir donné une telle reine, je vous ai parlé d'elle et dit le moindre mot qui pût porter préjudice à sa grandeur actuelle, ou faire tort à sa vertueuse personne.

LE ROI HENRI.

Milord cardinal, je vous décharge du reproche : oui, sur mon honneur, je vous en absous pleinement. Vous n'avez pas besoin d'être averti que vous avez beaucoup d'ennemis qui ne savent pas pourquoi ils le sont, mais qui, comme les chiens d'un village, aboient lorsqu'ils entendent leurs camarades en faire autant; quelques-uns d'eux auront irrité la reine contre vous. Vous voilà excusé; mais voulez-vous être encore plus amplement justifié? J'ajouterai que vous avez toujours souhaité qu'on assoupît cette affaire; jamais vous n'avez désiré qu'on l'entreprît; et même souvent, et très-souvent, vous avez opposé des obstacles à ses progrès. — C'est sur mon honneur que je dis ce qui en est de milord cardinal sur cet article, et qu'ainsi je le lave de toute imputation. — A présent, pour ce qui m'a porté à cette démarche, j'oserai vous demander de me donner quelques momens et votre attention. Suivez l'enchaînement des choses : voici comme cela est venu. — Faites bien attention. — D'abord ma

conscience a été atteinte d'une alarme, d'un scrupule, d'une syndérèse, sur certains mots prononcés par l'évêque de Bayonne, alors ambassadeur de France, qui avait été envoyé ici pour traiter d'un mariage entre le duc d'Orléans et notre fille Marie. Pendant la négociation de cette affaire, avant que rien fût résolu, il demanda (je parle de l'évêque) un délai pendant lequel il pût avertir le roi son maître de consulter si notre fille était légitime, étant sortie de notre mariage actuel avec une douairière qui avait été l'épouse de notre frère. Ce délai demandé ébranla l'intérieur de ma conscience avec une force capable de la déchirer, et fit trembler toute la région de mon cœur. Cette idée s'ouvrit ainsi une si large route, que, sous ses auspices, une foule de considérations accumulées vint se presser dans mon âme. D'abord je m'imaginai que le ciel avait cessé de me sourire : il avait ordonné à la nature que le sein de mon épouse, s'il venait à concevoir de moi un enfant mâle, ne lui prêtât pas plus de vie que le tombeau n'en donne aux morts. Ses enfans mâles étaient tous morts là où ils avaient été conçus, ou peu de temps après avoir respiré l'air de ce monde. Il me vint sur cela en pensée que c'était un jugement de Dieu sur moi, et que mon royaume, qui mérite bien le plus digne héritier de l'univers entier, ne devait pas obtenir de moi une pareille joie. Par une suite toute naturelle, je considérai le danger où j'exposais mes royaumes par ce défaut de lignée, et cette pensée me fit souffrir des transes cruelles. Ainsi ballotté sur la mer orageuse de ma conscience, je dirigeai ma marche vers ce

remède dont l'objet nous rassemble ici en ce jour : c'est à dire que je voulus éclairer ma conscience que je sentais cruellement malade, et qui n'est pas bien guérie encore, en demandant l'avis de tous les vénérables pères et des savans docteurs de ce pays. — Et d'abord, j'eus une première conférence privée avec vous, milord de Lincoln : vous vous souvenez de quel poids accablant j'étais oppressé lorsque je commençai à vous en faire la première ouverture.

LINCOLN.

Je m'en souviens très-bien, mon souverain.

LE ROI HENRI.

J'ai parlé long-temps. —Veuillez dire vous-même jusqu'à quel point vous avez éclairé mes doutes.

LINCOLN.

Avec le bon plaisir de votre majesté, la question me saisit d'abord tellement par son extrême importance, et par ses dangereuses conséquences, que je confiai au doute mes plus hardis conseils, et que je pressai votre majesté de prendre la marche que vous suivez dans cette cour.

LE ROI HENRI.

Je m'adressai ensuite à vous, milord de Cantorbéry, et j'obtins de vous la permission de faire cette convocation. — Je n'ai laissé aucun des membres respectables de cette cour sans lui demander son avis; et je procédai d'après votre consentement particulier à tous, signé de votre main et scellé de votre sceau. Ainsi, allez en avant; car je n'ai point été poussé à ceci par aucun dégoût contre la personne de la bonne

reine, mais par la force poignante des motifs que je viens d'exposer. Prouvez que notre mariage est légitime, et sur ma vie, sur ma dignité royale, nous sommes satisfaits d'achever le reste du cours de notre vie mortelle avec elle, avec Catherine notre reine, et nous la préférons à la plus parfaite créature choisie entre toutes celles de la terre.

CAMPEGGIO.

Avec la permission de votre majesté, la reine étant absente, il est d'une indispensable convenance que nous ajournions cette cour à un autre jour : et dans cette intervalle il faut faire à la reine une sommation pressante de se désister de l'appel qu'elle se propose de faire à sa sainteté.

(Les prélats se lèvent pour s'en aller.)

LE ROI HENRI, à part.

Il m'est aisé de m'apercevoir que ces cardinaux me jouent; j'abhorre ces lenteurs dilatoires et les détours de la politique de Rome. O Cranmer, mon serviteur chéri et plein de lumières, reviens, je t'en conjure. A mesure que tu te rapproches de moi, je le sens, la consolation rentre dans mon âme. (*Haut.*) Rompez l'assemblée : je vous l'ai dit, retirez-vous.

(Ils sortent tous dans l'ordre dans lequel ils sont entrés.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le palais de Bridewell.—Une pièce des appartemens de la reine.

LA REINE et quelques-unes de ses femmes occupées à des ouvrages de leur sexe.

CATHERINE, à une de ses femmes.

Jeune fille, prends ton luth. Mon âme se sent toujours plus accablée de ses ennuis : chante, et dissipe-les, si tu peux; quitte ton ouvrage.

CHANT.

Orphée avec son luth obligea les arbres
Et les cimes des montagnes glacées
A s'incliner lorsqu'il chantait.
A ses accens, plantes et fleurs
Ne cessaient d'éclore. Comme le soleil et les pluies,
Il donnait aux lieux qu'il habitait un éternel printemps.
Toutes choses, en écoutant ses accords,
Les vagues de la mer elles-mêmes,
Penchaient leur tête, et s'arrêtaient autour de lui,
Tant est grand le pouvoir de la douce musique!
Elle tue les soucis; et les chagrins du cœur
Ou expirent, ou s'assoupissent à sa voix.

(Entre un gentilhomme.)

CATHERINE.

Qu'y a-t-il?

LE GENTILHOMME.

Sous le bon plaisir de votre majesté, les deux vénérables cardinaux attendent dans la salle d'audience.

CATHERINE.

Veulent-ils me parler?

LE GENTILHOMME.

Ils m'ont chargé de vous l'annoncer, madame.

CATHERINE.

Priez leurs grâces d'entrer. (*L'officier sort.*) Quelle affaire peuvent-ils avoir avec moi, pauvre et faible femme, tombée dans la disgrâce? Maintenant que j'y pense, je n'aime point ces visites de leur part. Ce devraient être des hommes honnêtes : leurs fonctions sont respectables : mais le capuchon ne fait pas le moine.

(Entrent Wolsey et Campeggio.)

WOLSEY.

Que la paix soit avec votre majesté!

CATHERINE.

Vos grâces me trouvent ici faisant la ménagère : je voudrais en être une au risque de tout ce qui peut m'arriver de pis. — Que désirez-vous de moi, mes vénérables seigneurs?

WOLSEY.

Veuillez, ma noble dame, passer dans votre cabi-

net particulier, nous vous y exposerons le sujet de notre visite.

CATHERINE.

Dites-le-moi ici. Je n'ai rien fait encore, sur ma conscience, qui m'oblige de chercher les coins : et je voudrais que toutes les autres femmes pussent en dire autant, d'une âme aussi libre que je le fais! Milords, je ne crains point (tant je suis plus heureuse que bien d'autres), que mes actions soient mises à l'épreuve de toutes les langues, exposées à tous les yeux, que l'envie et la mauvaise opinion des hommes exercent leur force contre elles, tant je suis certaine que ma vie est pure! Si votre objet est de m'examiner dans ma conduite d'épouse, déclarez-le hardiment. La vérité aime qu'on agisse ouvertement.

WOLSEY.

Tanta est erga te mentis integritas, regina serenissima...

CATHERINE.

O mon bon seigneur, pas de latin : je n'ai pas été assez paresseuse, depuis que je suis venue en Angleterre, pour n'avoir pas appris la langue dans laquelle j'ai vécu. Une langue étrangère me rend la manière dont on traite ma cause, plus étrange, plus suspecte. De grâce, expliquez-vous en anglais; il y a ici quelques personnes, qui, pour l'amour de leur pauvre maîtresse, vous remercîront si vous dites la vérité : croyez-moi, elle a été bien cruellement traitée! Lord cardinal, le péché le plus volontaire que j'aie jamais commis peut s'absoudre en anglais.

WOLSEY.

Noble dame, je suis fâché que mon intégrité et mon zèle pour servir sa majesté et vous, fassent naître en vous de si sombres soupçons, quand ils devraient produire la confiance. Nous ne venons point en accusateurs entacher cet honneur que bénissent toutes les bouches des gens de bien, ni vous attirer traîtreusement aucun chagrin; vous n'en avez que trop, vertueuse dame! Mais nous venons savoir à quelles dispositions votre âme s'est arrêtée dans l'importante question qui s'est élevée entre vous et le roi, vous donner, en hommes honnêtes et libres de tout intérêt, notre opinion sincère, et les moyens consolans qui peuvent appuyer votre cause.

CAMPEGGIO.

Ma très-honorée dame, milord d'York, suivant son noble caractère, et guidé par le zèle et le respect qu'il a toujours portés à votre grâce, oubliant, en homme de bien, la censure qui vous est dernièrement échappée contre sa personne et sa véracité, et que vraiment vous avez poussée trop loin, vous offre ainsi que moi, en signe de paix, ses services et ses conseils.

CATHERINE, à part.

Pour me trahir! — (*Haut.*) Milords, je vous rends grâces à tous deux de votre bonne volonté. Vous parlez comme des hommes de bien; je prie Dieu que vous le soyez en effet. Mais en vérité je ne sais comment, avec le peu d'esprit que je possède, donner sur-le-champ, à des hommes de votre savoir et de votre gravité, une réponse sur un point de cette im-

portance, et qui intéresse de si près mon honneur (et peut-être, je le crains, encore plus ma vie). J'étais à travailler avec mes filles, et je ne songeais guère, Dieu le sait, ni à une pareille visite, ni à une pareille affaire. Aunom de ce que j'ai été (car je sens déjà la dernière crise de ma grandeur), mes bons seigneurs, laissez-moi du temps et le loisir de me procurer des avis, pour défendre ma cause : hélas ! je suis une femme, sans amis, sans espoir.

WOLSEY.

Madame, vous outragez par ces frayeurs la tendresse du roi : vous avez infiniment d'espérances et d'amis.

CATHERINE.

Ce que j'en ai en Angleterre, m'est de bien peu d'avantage. Pouvez-vous penser, milords, qu'aucun Anglais ose me donner conseil ? ou s'il s'en trouvait quelqu'un d'assez insensé pour me servir loyalement, pensez-vous, lorsqu'il serait connu qu'il me soutient contre la volonté de sa majesté, qu'il vécût long-temps sous sa domination ? Non, non, mes amis, ceux qui doivent par leurs conseils écarter mes afflictions, ceux à qui doit s'attacher ma confiance, ne vivent point ici ; ils sont, ainsi que toutes mes autres consolations, loin d'ici, dans mon pays, milords.

CAMPEGGIO.

Je voudrais que votre majesté voulût faire trêve à ses chagrins, et accepter mon conseil.

CATHERINE.

Quel conseil, milord ?

CAMPEGGIO.

Remettez votre cause à la protection et à la bonté du roi. Il vous aime, il est généreux : votre honneur et votre cause y gagneraient beaucoup. Car si vous la perdez devant la loi, vous vous séparez de lui disgraciée.

WOLSEY.

Le cardinal vous parle avec sagesse.

CATHERINE.

Vous m'apprenez ce que vous souhaitez tous deux, ma ruine. Est-ce là votre conseil chrétien ? — Loin de moi, tous deux ! Le ciel est encore au-dessus de tout. Là siége un juge qu'aucun roi ne peut corrompre.

CAMPEGGIO.

Votre colère vous trompe sur nos intentions.

CATHERINE.

La honte en est à vous. Je vous ai pris pour deux saints personnages ; oui, sur mon âme, deux vertus cardinales : mais vous êtes, je le crains bien, des péchés cardinaux, et des cœurs faux. Par l'honneur ! amendez-vous, milords. — Sont-ce là vos consolations, le cordial que vous apportez à une malheureuse femme, à une femme sans secours au milieu de vous, raillée, outragée ? Je ne vous souhaiterai pas la moitié de mes misères : j'ai plus de charité ; mais souvenez-vous que je vous ai avertis : prenez garde, au nom du ciel, prenez garde qu'enfin le poids de mes chagrins ne retombe tout à la fois sur vous.

WOLSEY.

Madame, c'est un vrai délire. Vous tournez à mal le bien que nous vous offrons.

CATHERINE.

Et vous, vous me réduisez à rien. Malheur sur vous, et sur tous les hypocrites tels que vous! Voudriez-vous, si vous aviez quelque sentiment de justice, quelque pitié, si vous étiez autre chose que des habits d'hommes d'église, voudriez-vous que je remisse ma faible cause entre les mains de celui qui me hait? Hélas! il m'a déjà bannie de son lit, et il y avait long-temps qu'il m'avait bannie de son cœur. Je suis vieille, milords, et ne suis plus sa compagne que pour l'obéissance. Que puis-je craindre de pis qu'un état si misérable! Étudiez-vous donc à me faire un malheur qui l'égale.

CAMPEGGIO.

Vos craintes vont plus loin.

CATHERINE.

Ai-je donc (laissez-moi parler pour moi puisque la vertu ne trouve point d'ami), ai-je vécu si long-temps son épouse, son épouse fidèle, et j'ose le dire sans vaine gloire, exempte du plus léger soupçon! ai-je toujours accueilli le roi d'un cœur plein de tendresse! l'ai-je, après le ciel, aimé plus que tout au monde! lui ai-je obéi sans réserve! ai-je porté pour lui la tendresse jusqu'à la superstition, oubliant presque mes prières pour le soin de lui complaire! et cela pour m'en voir ainsi récompensée! Cela n'est pas bien, milords. Trouvez-moi une

femme toujours constante dans l'affection de son époux, une femme qui n'ait jamais eu, même en songe, un plaisir qui ne fût pas le sien, et au mérite de cette femme, lorsqu'elle aura fait tout ce qui est possible, j'ajouterai encore une vertu..... une extrême patience.

WOLSEY.

Madame, vous vous écartez du but avantageux que nous vous proposons.

CATHERINE.

Milord, je n'ose me rendre coupable du crime d'abandonner volontairement le noble titre auquel m'a unie votre maître; la mort seule pourra me séparer de ma dignité.

WOLSEY.

Je vous prie, écoutez-moi.

CATHERINE.

Plût au ciel que mes pas n'eussent jamais foulé cette terre anglaise, que je n'eusse jamais éprouvé les flatteries qu'elle produit! Vous avez des visages d'anges; mais le ciel connaît vos cœurs. Que vais-je maintenant devenir, infortunée que je suis? Je suis la femme la plus malheureuse qu'il y ait au monde. (*A ses femmes*). Hélas! mes pauvres amies, quel est votre sort maintenant, naufragées sur un royaume où je ne trouve ni pitié, ni ami, ni espoir, aucun parent qui pleure sur moi, où m'est à peine accordé un tombeau, où, comme la tige du lis, qui fleurissait jadis reine de la prairie, je vais pencher la tête et mourir?

WOLSEY.

Si votre grâce voulait seulement se laisser persuader que nos vues sont honnêtes, vous trouveriez plus de consolation. Pourquoi voudrions-nous, vertueuse dame, vous faire tort dans cette affaire? à quelle fin? Hélas! nos places et le caractère de notre état, tout repousse cette idée. Nous sommes destinés à guérir de tels chagrins et non à les répandre. Au nom de la vertu, considérez ce que vous faites; combien vous vous nuisez à vous-même et vous exposez à vous voir séparée tout-à-fait du roi par cette conduite. Le cœur des rois caresse l'obéissance, tant ils en sont amoureux! mais ils se soulèvent contre les esprits opiniâtres et se montrent terribles comme la tempête. Je sais que vous avez un doux et noble caractère, une âme égale comme le calme; je vous en conjure, daignez nous croire ce que nous faisons profession d'être, des médiateurs de paix, vos amis et vos serviteurs.

CAMPEGGIO.

Madame, vous l'éprouverez. Vous faites tort à vos vertus par ces craintes d'une faible femme. Une âme noble, telle que vous a été donnée la vôtre, rejette toujours loin d'elle de pareilles défiances, comme une monnaie trompeuse. Le roi vous aime; prenez bien garde de perdre cet avantage. Quant à nous, s'il vous plaît de vous confier à nos soins dans cette affaire, nous sommes prêts à déployer tous nos efforts pour votre service.

CATHERINE.

Faites ce que vous jugerez à propos, milords,

et je vous en supplie, pardonnez-moi, si je ne me suis pas conduite comme je l'aurais dû. Vous le savez, je suis une femme dépourvue de l'esprit nécessaire pour faire une réponse convenable à des hommes tels que vous. Je vous prie, portez mes hommages à sa majesté, il a encore mon cœur, et il aura mes prières, tant que j'aurai quelque vie. Venez, vénérables prélats, gratifiez-moi de vos avis, elle vous les demande aujourd'hui celle qui ne songeait guère, lorsqu'elle mit les pieds dans cette cour, qu'elle dût un jour payer si cher ses grandeurs !

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une antichambre de l'appartement du roi.

Entrent **LE DUC DE NORFOLK, LE DUC DE SUFFOLK, LE COMTE DE SURREY ET LE LORD CHAMBELLAN.**

NORFOLK.

Si vous voulez maintenant unir vos plaintes, et les presser avec constance, il est impossible que le cardinal y résiste; mais si vous négligez l'occasion que vous offrent les circonstances, je ne réponds pas que vous ne subissiez de nouvelles disgrâces, ajoutées à celles qui vous oppriment déjà.

SURREY.

J'accueille avec joie la plus légère occasion que je puisse rencontrer de me venger de lui, en mémoire du duc, mon beau-père [9].

SUFFOLK.

Quel est celui des pairs qui ait échappé à ses affronts, ou du moins à la plus étrange négligence? Quand a-t-il respecté en personne, si ce n'est en lui-même, le caractère de la dignité?

LE CHAMBELLAN.

Milords, vous parlez à votre gré ; ce qu'il mérite de vous et de moi, je le sais; mais que nous puissions faire quelque chose contre lui, quoique ce moment-ci nous en offre l'occasion, j'en doute beaucoup. Si vous ne pouvez pas lui fermer l'accès auprès du roi, ne tentez jamais de l'attaquer ; car il est, sur sa langue, un charme infernal qui maîtrise le roi.

NORFOLK.

Oh ! cessez de le craindre, son charme est détruit. Le roi a trouvé contre lui des faits qui ont gâté pour jamais le miel de son langage. Non, il est enfoncé dans la disgrâce de manière à ne s'en relever jamais.

SURREY.

Duc, ce serait une joie pour moi d'entendre le récit de ces nouvelles une fois par heure!

NORFOLK.

Croyez-moi, elles sont certaines. La contrariété de ses doubles intrigues, dans l'affaire du divorce, est découverte ; et il s'y montre sous l'aspect que je pourrais souhaiter à mon ennemi.

SURREY.

Et comment ses pratiques sont-elles parvenues à la lumière ?

SUFFOLK.

De la manière la plus étrange.

SURREY.

Oh ! comment, comment ?

SUFFOLK.

La lettre que le cardinal écrivait au pape s'est égarée ; elle est venue sous les yeux du roi, qui y a lu comment le cardinal persuadait à sa sainteté de suspendre le jugement du divorce. « S'il avait lieu, » disait-il, je m'aperçois que mon roi a le cœur pris » d'amour pour une créature de la reine, lady Anne » Boulen. »

SURREY.

Le roi a lu cela ?

SUFFOLK.

Vous pouvez en être sûr.

SURREY.

Cela fera-t-il son effet?

LE CHAMBELLAN.

Le roi voit par quelle marche couverte et ondoyante il se dirige vers son but particulier ; mais, dans ce point, toutes ses mesures sont échouées, et il apporte le remède après la mort du malade. Le roi a déjà épousé cette belle.

SURREY.

Je voudrois bien que cela fût vrai.

SUFFOLK.

Puisse, milord, l'accomplissement de ce souhait faire votre bonheur ; car je puis vous protester que la chose est ainsi.

SURREY.

Oh! que toute ma joie accompagne cette union!

SUFFOLK.

Je lui dis *amen*.

NORFOLK.

Tout le monde en fait autant.

SUFFOLK.

Les ordres sont donnés pour son couronnement; mais cette nouvelle est bien jeune encore, et il n'est pas besoin de la raconter à toutes les oreilles. — Mais en vérité, milords, c'est une charmante créature, et parfaite d'âme et de figure. Je me persuade que le ciel, par son moyen, fera tomber sur ce pays quelque bienfait dont il célébrera la mémoire.

SURREY.

Mais le roi digérera-t-il la lettre du cardinal? Le ciel nous en préserve!

SUFFOLK.

Je dis encore *amen*. Non, non, d'autres guêpes qui bourdonnent encore devant son visage ne lui feront que mieux sentir la piqûre de celle-ci. Le cardinal Campeggio est reparti furtivement pour Rome: il n'a pris congé de personne; il a laissé l'affaire du roi toute démanchée, et il s'est mis en route comme agent de notre cardinal pour appuyer toute son intrigue. Je sais certainement qu'à cette nouvelle le roi a crié, ah!

LE CHAMBELLAN.

Dieu veuille l'irriter de plus en plus, et lui faire crier, ah! encore plus fort.

NORFOLK.

Mais, milord, quand revient Cranmer ?

SUFFOLK.

Il est de retour, dans les mêmes opinions qui, ainsi que celles de presque tous les colléges célèbres de la chrétienté, ont tranquillisé le roi sur son divorce. Je crois que ce second mariage ne tardera pas à être déclaré, et que le couronnement suivra de près. Catherine n'aura plus le titre de reine, mais celui de princesse douairière, veuve du prince Arthur.

NORFOLK.

Ce Cranmer est un digne homme, et il s'est donné beaucoup de peine dans l'affaire du roi.

SUFFOLK.

Beaucoup : aussi, pour sa récompense, nous le verrons archevêque.

NORFOLK.

C'est ce que j'ai ouï dire.

SUFFOLK.

Oui, n'en doutez pas. — Le cardinal !...

(Entrent Wolsey et Cromwell.)

NORFOLK, aux autres lords.

Observez-le, observez-le : il a de l'humeur.

WOLSEY.

Le paquet, Cromwell, l'avez-vous donné au roi ?

CROMWELL.

Remis dans ses mains, dans sa chambre à coucher.

WOLSEY.

A-t-il jeté les yeux sur ce qu'il contenait ?

CROMWELL.

Il l'a ouvert sur-le-champ ; et le premier papier qui s'est trouvé sous sa main, il l'a lu de l'air le plus sérieux : l'attention était peinte dans toute sa contenance, et il m'a chargé de vous dire de l'attendre ici ce matin.

WOLSEY.

Est-il prêt à sortir ?

CROMWELL.

Je crois qu'il va sortir dans l'instant.

WOLSEY.

Laisse-moi un moment. (*Cromwell sort.*) Ce sera la duchesse d'Alençon, la sœur du roi de France : il faut qu'il l'épouse. — Anne Boulen ? non, je ne veux point d'Anne Boulen pour lui. Il y a ici quelque chose de plus qu'un beau visage. Boulen ! non, point de Boulen. — Je voudrais bien recevoir promptement des nouvelles de Rome. — La marquise de Pembroke !

NORFOLK.

Il est mécontent.

SUFFOLK.

Peut-être sait-il que le roi aiguise sa vengeance contre lui.

SURREY.

Qu'elle s'aiguise assez, mon Dieu, pour faire justice !

WOLSEY.

Une fille d'honneur de la dernière reine, la fille

d'un banneret, être la maîtresse de sa maîtresse, la reine de la reine! — Cette chandelle ne brûle pas clair; il faut la moucher, et en même temps nous l'éteindrons. — Que m'importe que je la connaisse vertueuse et pleine de mérite? Je la connais aussi pour une luthérienne acharnée, et il ne serait pas salutaire pour nos intérêts qu'elle reposât sur le sein de notre roi déjà difficile à gouverner. Et voilà encore un hérétique, un archi-hérétique qui s'élève, Cranmer, un homme qui s'est insinué dans la faveur du roi, et qui est aujourd'hui son oracle.

NORFOLK.

Quelque idée le tourmente.

SURREY.

Je voudrais que ce fût une idée qui fût capable d'user la fibre, la maîtresse corde de son cœur.

(Entrent le roi, lisant un papier, et Lovel.)

SUFFOLK.

Le roi, le roi!

LE ROI HENRI.

Quel amas de richesses il a accumulées pour son lot! et quels flots de dépenses semblent s'écouler continuellement à chaque heure de ses mains! Par la fortune! comment a-t-il pu amasser tout cela? Ah! c'est vous, milords. Avez-vous vu le cardinal?

NORFOLK.

Seigneur, nous étions là à l'observer: il y a quelque étrange commotion dans son cerveau; il mord ses lèvres, tressaille; puis il s'arrête tout à coup, regarde la terre, et ensuite porte son doigt à son

front. Un moment après il se met à marcher précipitamment, puis s'arrête encore, se frappe violemment le sein, et aussitôt adresse ses regards à la lune : nous l'avons vu prendre les postures les plus étranges.

LE ROI HENRI.

Cela pourrait être : il y a de l'émeute dans son âme. — Ce matin il m'a envoyé des papiers d'état que je lui avais demandés à lire. Et savez-vous ce que j'y ai trouvé ? Sur ma conscience, c'est bien par inadvertance qu'il l'y avait mis. J'y ai trouvé un état qui contenait le détail de son argenterie, de son trésor, des riches étoffes et ameublemens de sa maison ; et je trouve que cela monte à un excès de faste qui passe de beaucoup les bornes de la fortune d'un sujet [10].

NORFOLK.

C'est un coup du ciel : quelque esprit aura mis ce papier dans le paquet pour vous faire la grâce de le placer sous vos yeux.

LE ROI HENRI.

Si nous pouvions croire que ses méditations s'élèvent au-dessus de la terre et sont fixées sur quelque objet spirituel, je le laisserais plongé dans ses rêveries ; mais j'ai bien peur que ses pensées ne rampent bien au-dessous du firmament, et qu'elles ne méritent pas une contemplation aussi sérieuse.

(Il s'assied, et parle bas à Lovel, qui va ensuite aborder Wolsey.)

WOLSEY.

Que le ciel me pardonne. — (*Il s'avance vers le roi.*) Que Dieu favorise votre majesté !

LE ROI HENRI.

Mon bon lord, vous êtes plein des choses du ciel, et c'est dans votre âme que réside l'inventaire de vos plus grands trésors. C'était eux sans doute que vous étiez là occupé à passer en revue : à peine pouvez-vous prendre sur vos soins spirituels un moment de loisir pour tenir vos comptes temporels. Sûrement dans ceux-ci, je vous crois un assez mauvais économe, et je suis bien aise que vous me ressembliez sur ce point.

WOLSEY.

Sire, j'ai mon temps distribué ; une partie pour les saints offices de mon ministère, une autre pour vaquer à la part que j'ai dans les affaires de l'état : la nature réclame aussi ses heures pour sa conservation ; et moi, son faible enfant, comme mes confrères mortels, je suis forcé de me prêter à ses besoins.

LE ROI HENRI.

Vous avez parlé à merveille.

WOLSEY.

Et je souhaite que votre majesté, comme j'espère lui en donner occasion, fasse toujours marcher pour moi le bien faire avec le bien dire.

LE ROI HENRI.

C'est encore bien dit; et c'est en effet une sorte de bonne action que de bien dire. Cependant les paroles ne sont pas les actions. Mon père vous aimait : il me disait qu'il vous aimait, et il confirmait sa parole par ses actions en votre faveur. Depuis que je possède ma dignité, je vous ai tenu tout près de mon

cœur : je ne me suis pas contenté de vous placer dans les emplois dont vous pouviez retirer de grands profits, mais j'ai même pris sur mes revenus actuels pour verser sur vous mes bienfaits.

WOLSEY, à part.

Où peut tendre ce discours?

SURREY, à part.

Dieu fasse prospérer ce début!

LE ROI HENRI.

N'ai-je pas fait de vous le premier homme de l'état? Je vous prie, dites-moi, si ce que j'avance ici vous paraît vrai, et, si vous en convenez, dites-moi alors si vous devez m'être attaché ou non. Que répondez-vous?

WOLSEY.

Mon souverain, je confesse que vos grâces royales, répandues sur moi chaque jour, ont été au delà de ce que j'en pouvais payer par mes efforts les plus assidus, ce qui aurait surpassé les forces de l'homme. Mes efforts, quoique toujours restés bien au-dessous de mes désirs, ont égalé toute l'étendue de mes facultés. Je n'ai de vues personnelles que celles qui peuvent tendre au bien de votre auguste personne, et à l'avantage de l'état. Quant aux grandes faveurs que vous avez accumulées sur moi, pauvre indigne que j'en suis, je ne puis vous rendre en retour que d'humbles actions de grâces, et mes prières au ciel pour vous, et ma loyale fidélité, qui a toujours augmenté et qui ne fera que croître de jour en jour, jusqu'à ce que l'hiver de la mort vienne la glacer.

LE ROI HENRI.

Très-bien répondu. C'est par-là que s'illustre un sujet loyal et soumis; l'honneur de son attachement en est la récompense, comme l'infamie, s'il le trahit, en est la punition. Je présume que comme ma main s'est libéralement ouverte pour vous, que mon cœur vous a prodigué son affection, que ma puissance a fait pleuvoir les honneurs sur votre tête, plus que sur aucun autre de mes sujets, en retour vos mains, votre cœur, votre intelligence, et toutes les facultés de votre âme, devraient, indépendamment du devoir d'un sujet, m'appartenir à moi, votre ami, par un sentiment particulier, plus qu'à un autre.

WOLSEY.

Je proteste ici que j'ai toujours travaillé pour les intérêts de votre majesté, beaucoup plus que pour les miens; voilà ce que je suis, ce que j'ai été et ce que je serai, quand tous les autres briseraient les liens du devoir qui les attachent à vous, et qu'ils le rejetteraient de leur cœur; quand les dangers m'environneraient, aussi nombreux que la pensée peut les imaginer, et m'apparaîtraient sous les formes les plus effrayantes; alors, de même qu'un rocher affronte la fureur des flots, mon devoir briserait les vagues de ce courant furieux, et me tiendrait inébranlable dans mon attachement pour vous.

LE ROI HENRI.

C'est parler avec noblesse. — Retenez bien, milords, qu'il a un cœur loyal : vous venez de le voir s'ouvrir devant vous. — (*Remettant à Wolsey les papiers qu'il tenait dans sa main.*) Lisez ceci, et en-

suite ceci : puis vous irez déjeuner avec tout ce qu'il vous restera d'appétit.

(Le roi sort, en lançant un regard de courroux sur le cardinal. — Les lords se pressent sur ses pas et le suivent, en se parlant tout bas et souriant.)

WOLSEY.

Que signifie ceci ? D'où vient ce courroux inattendu ? Comment me le suis-je attiré ? Il m'a quitté avec un regard menaçant, comme si ma ruine s'élançait de ses yeux. Tel est le regard que lance le lion irrité sur le chasseur téméraire qui l'a blessé, puis il l'anéantit. — Il faut que je lise ce papier qui m'apprendra, je le crains bien, le sujet de sa colère. — Oh ! c'est cela, ce papier m'a perdu ! — Voilà l'état de tout cet amas de richesses que j'ai amoncelées pour mes vues, pour gagner la papauté, et soudoyer mes amis dans Rome. O négligence qui n'était permise qu'à un imbécile ! Quel démon ennemi m'a fait mêler cet important secret dans le paquet que j'envoyais au roi ? — N'y a-t-il donc point de remède à cette imprudence ? Nul expédient nouveau pour lui retirer cette pensée de la tête ? Je vois bien qu'elle l'émeut violemment. — Cependant je sais un moyen qui, bien employé, peut, en dépit de la fortune, me tirer encore d'affaire. — Quel est cet autre papier ? — (*Il lit l'adresse.*) *Au pape.* Quoi ! sur ma vie, la lettre que j'adressais à sa sainteté, et où je lui faisais part de toute l'affaire ! Puisqu'il en est ainsi, adieu. J'ai atteint le faîte de mes grandeurs, et, de ce plein midi de ma gloire, je me précipite maintenant vers mon déclin : je tomberai, comme une brillante exhalaison du soir, et personne ne me reverra plus.

(Rentrent les ducs de Norfolk et de Suffolk, le comte de Surrey et le lord chambellan.)

NORFOLK.

Cardinal, écoutez les ordres du roi : il vous commande de remettre sur-le-champ dans nos mains le grand sceau, et de vous retirer dans le château d'Esher, appartenant à l'évêché de Winchester, jusqu'à ce que sa majesté vous fasse savoir ses intentions.

WOLSEY.

Un instant : où est votre commission, milords? Des paroles ne peuvent avoir une si grande autorité.

SUFFOLK.

Qui osera les contredire, lorsqu'elles portent la volonté expresse du roi émanée de sa propre bouche?

WOLSEY.

Jusqu'à ce qu'on me montre quelque chose de plus que vos paroles, et la volonté que vous avez de satisfaire votre haine, sachez, lords officieux, que j'ose et dois m'y refuser. Je vois maintenant de quel ignoble élément vous êtes pétris, l'envie. Avec quelle ardeur vous poursuivez ma disgrâce, comme pour vous en repaître! Comme on vous trouve coulans et faciles sur tout ce qui peut amener ma ruine! Suivez le cours de vos envieux projets, hommes de malice; le christianisme vous y autorise, et nul doute que vous n'en receviez en son temps la juste récompense. Ce sceau que vous me redemandez avec tant de violence, le roi, mon maître et le vôtre, me l'a donné de sa propre main; il m'a ordonné d'en jouir, ainsi que de la place et des honneurs qui y

sont attachés, pendant la durée de ma vie, et pour m'assurer la possession de ses bontés, il les a confirmées par des lettres-patentes. Maintenant, qui me les ôtera?

SURREY.

Le roi qui vous les a données.

WOLSEY.

Il faut donc que ce soit lui-même.

SURREY.

Prêtre, tu es un traître bien orgueilleux.

WOLSEY.

Orgueilleux lord, tu ments. Il n'y a pas quarante heures encore, que Surrey aurait moins tremblé de brûler sa langue, que de me parler ainsi.

SURREY.

Vice revêtu d'écarlate, c'est ton ambition qui a enlevé de cette terre gémissante le noble Buckingham, mon beau-père; les têtes de tous tes confrères cardinaux avec la tienne, attachées ensemble, et tout ce que tu as de meilleur, ne valaient pas un cheveu de la sienne. Malédiction sur votre politique! Vous m'avez envoyé vivre en Irlande, loin des lieux où j'aurais pu venir à son secours, loin du roi, loin de tous ceux qui pouvaient obtenir sa grâce du crime que tu lui as imputé; tandis que votre grande bonté par une pieuse compassion se hâtait de l'absoudre avec la hache.

WOLSEY.

Ma réponse à ce reproche et à tout ce que ce lord babillard peut inventer contre ma réputation, c'est

que rien n'est plus faux. La loi a rendu au duc la justice qu'il méritait. Son noble jury, et la noirceur de son crime témoignent assez combien, dans l'affaire qui lui a coûté la vie, j'étais innocent de toute haine particulière contre lui. Si j'aimais les longs discours, lord, je vous dirais que vous avez aussi peu d'honnêteté que d'honneur, et qu'en fait de loyauté et de fidélité envers le roi, toujours mon royal maître, j'oserais défier un homme plus solide que ne peuvent l'être et Surrey et tous ceux qui partagent ses folies.

SURREY.

Par mon âme ! prêtre, votre longue robe vous protége : sans quoi vous sentiriez le fer de mon épée dans la source de votre vie. — Milords, pouvez-vous endurer tant d'arrogance ? et de la part d'un tel homme ? Si nous nous conduisons avec cette molle faiblesse, et que nous nous laissions surmener par un manteau d'écarlate, adieu la noblesse ; en ce cas que sa grâce poursuive, et nous fasse de son chapeau rouge, un épouvantail comme pour les alouettes.

WOLSEY.

Toute bonté devient poison pour toi.

SURREY.

Oui, la bonté qui glane et amasse dans vos mains toutes les richesses du royaume en un seul monceau, par d'odieuses extorsions ; la bonté qui vous fait écrire au pape contre le roi cette lettre interceptée dans votre paquet, votre bonté, puisque vous me provoquez, sera mise dans tout son jour. — Milord de Norfolk, si vous êtes vraiment noble, si vous aimez le bien public, les prérogatives de notre no-

blesse méprisée, et de nos enfans, qui, s'ils vivent, se verront à peine de simples gentilshommes, produisez à la lumière la somme énorme de ses péchés, le recueil des articles de sa vie. — Je veux vous faire trembler plus que la cloche du Saint-Sacrement, lorsqu'elle vient à passer tandis que votre brune est dans vos bras à vous caresser, lord cardinal.

WOLSEY.

Combien, à ce qu'il me semble, je pourrais mépriser cet homme, si je n'étais retenu par le devoir de la charité!

NORFOLK.

Ce recueil, milord, est dans les mains du roi : ce que nous en savons c'est qu'il est bien odieux.

WOLSEY.

Mon innocence n'en sortira que plus pure et plus éclatante lorsque le roi connaîtra ma fidélité.

SURREY.

Cela ne vous sauvera pas..... Ah! grâce à ma mémoire, je me rappelle encore quelques-uns des articles et ils seront produits. Maintenant si vous êtes capable de rougir et de vous dire coupable, cardinal, vous nous montrerez du moins quelque reste d'honnêteté.

WOLSEY.

Dites, monsieur : j'ose braver toutes vos imputations. Si je rougis, c'est de voir un noble choquer toutes les bienséances.

SURREY.

Il vaut mieux manquer de politesse et conserver

sa tête. — Répondez à cette attaque. D'abord sans le consentement et à l'insu du roi, vous êtes parvenu à vous faire nommer légat, et vous avez abusé de ce pouvoir, pour mutiler la juridiction de tous les évêques.

NORFOLK.

Ensuite, dans toutes les lettres que vous avez écrites à Rome et aux princes étrangers, vous employez toujours cette formule : *ego et rex meus*, en sorte que vous représentiez le roi comme votre serviteur.

SUFFOLK.

Ensuite, à l'insu du roi et du conseil, lorsque vous êtes allé en qualité d'ambassadeur vers l'empereur, vous avez eu l'audace de porter en Flandre le grand sceau.

SURREY.

Item. Vous avez envoyé d'amples pouvoirs à Grégoire de Cassalis pour conclure, sans l'aveu du roi, ou l'autorisation de l'état, une ligue entre sa majesté et Ferrare.

SUFFOLK.

Par pure ambition, vous avez fait frapper l'empreinte de votre chapeau de cardinal sur la monnaie du roi.

SURREY.

Vous avez fait passer à Rome des sommes innombrables ; savoir comment vous les avez acquises, c'est un soin que je laisse à votre conscience, pour soudoyer Rome, et vous aplanir les chemins aux dignités, à la ruine entière du royaume. Il y a bien d'autres faits encore dont je ne souillerai pas ma

bouche, parce qu'ils sont relatifs à vous et détestables.

LE CHAMBELLAN.

Ah! milords, ne poussez pas trop durement un homme qui tombe; c'est vertu de l'épargner. Ses fautes sont soumises aux lois, que ce soit elles et non pas vous qui le punissent. Mon cœur gémit de le voir réduit à si peu de chose, de si grand qu'il était.

SURREY.

Je lui pardonne.

SUFFOLK.

Lord cardinal, comme tous les actes que vous avez faits dernièrement dans ce royaume, en vertu des pouvoirs de légat, se trouvent dans le cas d'un *præmunire*, l'intention du roi est encore qu'on sollicite contre vous un acte qui confisque tous vos biens, vos terres, vos domaines, vos châteaux, tout ce qui vous appartient, et vous mette hors de la protection du roi. Telle est ma charge.

NORFOLK.

Et, sur ce, nous vous laissons à vos méditations sur les moyens de vivre mieux à l'avenir. Quant à votre refus obstiné de nous remettre le grand sceau, le roi en sera instruit, et sans doute il vous en remerciera ; et ainsi, adieu, mon bon petit lord cardinal.

(Ils sortent tous, excepté Wolsey.)

WOLSEY, seul.

Et ainsi, adieu à la très-petite bonne volonté que vous me portez : adieu, long adieu à toutes mes grandeurs ! Voilà la destinée de l'homme : aujour-

d'hui pointent en lui les tendres feuilles de l'espérance ; demain les fleurs, dont les touffes épaisses le couvrent de leur parure rougissante : le troisième matin survient une gelée, une gelée meurtrière, qui, au moment où dans sa simple bonhomie il croit ses grandeurs en pleine marche vers la maturité, le dessèche jusqu'à la racine; alors il tombe comme je le fais. — Comme ces enfans folâtres qui nagent soutenus sur des vessies enflées, je me suis aventuré, pendant une longue suite d'étés, sur un océan de gloire, jusque sur des profondeurs bien au delà de celles où je pouvais naturellement tenir pied. A la fin, mon orgueil, gonflé outre mesure, s'est rompu sous moi, et il me laisse maintenant, fatigué et vieilli dans les travaux, à la merci d'un courant impétueux qui va m'engloutir pour jamais. Pompe vaine et gloire de ce monde, je vous hais! Je sens mon cœur nouvellement ouvert. Oh! qu'il est misérable le pauvre malheureux qui dépend de la faveur des rois! Entre ce sourire auquel nous aspirons, ce doux regard d'un monarque et le coup dont ils nous précipitent, il y a plus de transes et d'angoisses que n'en cause la guerre et que n'en éprouvent les femmes ; et lorsqu'il tombe, il tombe comme Lucifer pour ne plus espérer jamais. (*Cromwell entre d'un air consterné.*) Hé bien, Cromwell, qu'y a-t-il?

CROMWELL.

Je n'ai pas la force de parler, milord.

WOLSEY.

Quoi! confondu à la vue de mes infortunes? Ton

courage doit-il donc s'étonner de la chute d'un homme puissant ? Ah ! si vous pleurez, je suis déchu en effet.

CROMWELL.

Comment se trouve votre grâce ?

WOLSEY.

Moi ? bien. Jamais si véritablement heureux, mon bon Cromwell. Je me connais à présent moi-même, et je sens au dedans de moi une paix au-dessus de toutes les dignités terrestres, une conscience calme et tranquille. Le roi m'a guéri : j'en remercie humblement sa majesté ; il a, par pitié, ôté de dessus ces épaules, colonnes ruinées, un poids capable de faire submerger une flotte, ma trop grande élévation. Oh ! c'est un fardeau, Cromwell, un fardeau trop pesant pour un homme qui espère le ciel !

CROMWELL.

Je suis bien aise de voir que votre grâce ait fait un si bon usage de tout ceci.

WOLSEY.

J'espère que j'en ai fait bon usage. Je pourrais maintenant, ce me semble, au courage que je sens dans mon âme, supporter plus de misères encore, et de beaucoup plus grandes misères que le lâche cœur de mes ennemis ne peut oser m'en faire subir. — Quelles nouvelles dans le monde ?

CROMWELL.

La plus importante et la plus fâcheuse, c'est votre disgrâce auprès du roi.

WOLSEY.

Dieu le conserve !

CROMWELL.

La seconde, c'est que sir Thomas More est choisi lord chancelier à votre place.

WOLSEY.

Cela est un peu précipité.—Mais c'est un homme instruit. Puisse-t-il jouir long-temps de la faveur de sa majesté, et rendre la justice pour l'honneur de la vérité et le repos de sa conscience, afin que, lorsqu'il aura terminé sa course et qu'il s'endormira dans le sein des félicités, ses cendres soient honorées d'un monument des larmes des orphelins! Que dit-on encore?

CROMWELL.

Que Cranmer est de retour; il a été très-bien reçu, et il est installé lord archevêque de Cantorbery.

WOLSEY.

Voilà des nouvelles en effet!

CROMWELL.

La dernière, c'est que lady Anne, que le roi a depuis long-temps épousée en secret, a été vue aujourd'hui publiquement avec tous les honneurs de reine, et l'on ne parle à présent que de son couronnement prochain.

WOLSEY.

C'est là le poids qui a précipité ma chute. O Cromwell! le roi m'a entièrement abandonné : en cette femme seule est allée se perdre toute ma gloire :

le soleil n'annoncera plus ma puissance, et ne dorera plus de sa lumière la noble foule qui s'empressait pour attendre mes sourires. — Va, quitte-moi, Cromwell; je ne suis plus qu'un pauvre disgracié, et indigne à présent d'être ton protecteur et ton maître. Va trouver le roi (cet astre que je prie le ciel qui ne s'éclipse jamais!) je lui ai dit qui tu es, quelle est ton honnêteté; il t'avancera. Un reste de souvenir de moi l'engagera (je connais son généreux naturel) à ne pas laisser périr aussi tes services si pleins d'espérances. Bon Cromwell, ne le néglige point: tires-en parti et pourvois à ta sûreté à venir.

CROMWELL.

Ah! milord, faut-il donc que je vous quitte? Faut-il que j'abandonne un si bon, si généreux et si noble maître? Soyez témoins, vous tous qui n'avez pas un cœur de fer, avec quelle douleur Cromwell se sépare de son maître. Le roi aura mes services; mais mes prières seront à jamais, oui, à jamais pour vous.

WOLSEY.

Cromwell, je ne croyais pas que tous mes malheurs pussent m'arracher une larme; mais tu m'as forcé, par ton honnête fidélité, à sentir la faiblesse d'une femme. Essuyons nos yeux; et écoute encore ceci, Cromwell: lorsque je serai oublié, comme je vais l'être, et qu'endormi sous un marbre froid et insensible, il ne sera plus mention de moi dans ce monde, dis que je t'ai donné une utile leçon; dis que Wolsey, qui marcha jadis dans les sentiers brillans de la gloire, qui sonda toutes les profon-

deurs, tous les écueils des dignités, t'a découvert, dans son naufrage, un chemin pour t'élever, une route sûre et infaillible, quoiqu'il l'ait manquée pour lui-même. Remarque seulement ma chute, et ce qui a causé ma ruine. Cromwell, je te le recommande, repousse loin de toi l'ambition. C'est par ce péché que tombèrent les anges; comment donc l'homme, image de son Créateur, peut-il espérer de prospérer par elle? Sois le dernier dans ta propre affection : chéris les cœurs qui te haïssent. La corruption ne profite pas plus que l'honnêteté. Porte toujours la paix dans ta main droite pour faire taire l'envie : sois juste, et ne crains rien. N'aie pour but dans toutes tes actions, que ton pays, ton Dieu et la vérité. Et alors si tu tombes, ô Cromwell, tu tomberas en bienheureux martyr. Sers le roi; et je t'en prie, rentre avec moi : viens faire un inventaire de tout ce que je possède jusqu'à la dernière obole; tout cela est au roi : ma robe et la pureté de ma foi sont maintenant tout ce que j'ose dire à moi. O Cromwell, Cromwell, si j'avais servi mon Dieu seulement avec la moitié autant de zèle que j'ai servi mon roi, il ne m'aurait pas, dans ma vieillesse, exposé nu à la fureur de mes ennemis!

CROMWELL.

Mon bon seigneur, ayez patience.

WOLSEY.

J'en ai aussi. Adieu, espérances de cour : mes espérances habitent dans le ciel.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue du quartier de Westminster.

Entrent par différens côtés LES DEUX BOURGEOIS.

PREMIER BOURGEOIS.

Je suis bien aise de vous rencontrer encore ici.

SECOND BOURGEOIS.

Et je m'en félicite aussi.

PREMIER BOURGEOIS.

Vous venez pour prendre votre place et voir passer lady Anne au retour de son couronnement?

SECOND BOURGEOIS.

C'est là tout mon objet. A notre dernière entrevue, c'était le duc de Buckingham qui revenait de son jugement.

PREMIER BOURGEOIS.

Cela est vrai ; mais alors c'était un jour de deuil : aujourd'hui c'est un jour d'allégresse publique.

SECOND BOURGEOIS.

Oui, les citoyens de Londres, je n'en doute pas,

auront déployé toute l'étendue de leur attachement pour leurs rois. Pourvu que leurs droits soient respectés, ils s'empressent toujours de célébrer un pareil jour par des spectacles, de pompeuses décorations, et autres démonstrations de respect.

PREMIER BOURGEOIS.

Jamais on n'en vit de si brillantes, et jamais, je peux vous assurer, de mieux placées.

SECOND BOURGEOIS.

Oserai-je vous demander ce que contient ce papier que vous tenez là?

PREMIER BOURGEOIS.

Oui; c'est la liste de ceux qui font valoir les priviléges de leurs charges en ce jour, d'après le cérémonial du couronnement. Le duc de Suffolk est à la tête, et réclame les fonctions de grand-maître de la maison du roi; ensuite le duc de Norfolk, qui prétend à celles de grand-maréchal : vous pouvez lire les autres.

(Il lui offre la liste.)

SECOND BOURGEOIS, le remerciant.

Je vous rends grâces : si je n'étais pas au fait de ces cérémonies, votre liste m'aurait été fort utile. Mais dites-moi, de grâce, que devient Catherine, la princesse douairière? Comment vont ses affaires?

PREMIER BOURGEOIS.

Je peux vous l'apprendre. L'archevêque de Cantorbéry, accompagné de plusieurs savans et vénérables prélats de son rang, a tenu dernièrement une cour à Dunstable, à six milles d'Ampthill, où était

la princesse; elle fut citée plusieurs fois à cette cour, mais elle n'y comparut point : bref, pour défaut de comparution et par suite des scrupules qu'avait dernièrement conçus le roi, le divorce entre elle et lui a été prononcé sur l'avis de la plus grande partie de ces savans personnages, et ce premier mariage déclaré nul. Depuis le jugement, elle a été transférée à Kimbolton où elle est actuellement, et malade.

SECOND BOURGEOIS.

Hélas! vertueuse dame! (*Trompettes.*) — Mais j'entends les trompettes. Serrons-nous : la reine va passer.

ORDRE DU CORTÉGE.

Fanfares de trompettes très-animées, puis entrent :

1°. Deux juges.

2°. Le lord chancelier, devant lequel on porte la bourse et la masse.

3°. Un chœur de chanteurs.

4°. Le maire de Londres, portant la masse. Ensuite le héraut Garter, vêtu de sa cotte-d'armes, et portant sur sa tête une couronne de cuivre doré.

5°. Le marquis de Dorset, portant un sceptre d'or, et sur sa tête une demi-couronne d'or. Avec lui marche le comte de Surrey, portant la baguette d'argent avec la colombe, et couronné d'une couronne de comte, avec les colliers de l'ordre des chevaliers.

6°. Le duc de Suffolk, dans sa robe de cérémonie, sa couronne ducale sur la tête, et une longue baguette blanche à la main, en qualité de grand-maître. Avec lui marche de front le duc de Norfolk, avec la baguette de grand-maréchal, et la couronne ducale sur la tête, et les colliers de l'ordre des chevaliers.

7°. Ensuite paraît un dais porté par quatre des barons des cinq ports. Sous ce dais marche la reine, parée des ornemens de la royauté, la couronne sur la tête, et les cheveux ornés de perles précieuses. A ses côtés, sont les évêques de Londres et de Winchester.

8°. La vieille duchesse de Norfolk, avec une petite couronne d'or, travaillée en fleurs,, conduisant le cortége de la reine.

9°. Différentes dames et comtesses, avec de simples petits cercles d'or sans fleurs.

SECOND BOURGEOIS.

Un cortége vraiment royal, sur ma parole! — Je connais ceux-ci. — Mais quel est celui qui porte le sceptre?

PREMIER BOURGEOIS

Le marquis de Dorset ; et l'autre, le comte de Surrey avec la baguette d'argent.

SECOND BOURGEOIS.

Un brave et hardi gentilhomme. — Celui-là doit être le duc de Suffolk ?

PREMIER BOURGEOIS.

C'est lui-même : le grand-maître.

SECOND BOURGEOIS.

Et celui-ci milord de Norfolk ?

PREMIER BOURGEOIS.

Oui.

SECOND BOURGEOIS.

Que Dieu te comble de ses bénédictions ! Tu as la plus aimable figure que j'aie jamais vue. — Sur mon âme, c'est un ange. Notre roi peut se vanter de posséder tous les trésors de l'Inde, et bien plus encore quand il serre cette lady dans ses bras : je ne puis blâmer sa conscience.

PREMIER BOURGEOIS.

Ceux qui portent le dais d'honneur au-dessus d'elle, sont quatre barons des cinq ports.

SECOND BOURGEOIS.

Ils sont bien heureux, ainsi que tous ceux qui sont près d'elle. — J'imagine que celle qui conduit le cortége est cette noble dame, la vieille duchesse de Norfolk ?

PREMIER BOURGEOIS.

C'est elle : et toutes les autres sont des comtesses.

SECOND BOURGEOIS.

Leurs petites couronnes l'annoncent.—Ce sont des étoiles, et quelquefois des étoiles tombantes.

PREMIER BOURGEOIS.

Laissons cela. (*La procession disparaît au son d'une bruyante fanfare.— Entre un troisième bourgeois.*) Dieu vous garde, monsieur ; où vous êtes-vous fourré ?

TROISIÈME BOURGEOIS.

Parmi la foule, dans l'abbaye; on n'y aurait pas glissé un doigt de plus : je suis suffoqué des épaisses exhalaisons de leur joie.

SECOND BOURGEOIS.

Vous avez donc vu la cérémonie?

TROISIÈME BOURGEOIS.

Oui, je l'ai vue.

PREMIER BOURGEOIS.

Comment était-elle?

TROISIÈME BOURGEOIS.

Très-digne d'être vue.

SECOND BOURGEOIS.

Racontez-nous-la, mon cher monsieur.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Je le ferai de mon mieux. Ces flots brillans de lords et de ladys ayant porté la reine au siége qui lui était préparé, se sont ensuite écartés à quelque distance d'elle ; la reine est demeurée assise pour se reposer une demi-heure environ, sur un riche et magnifique trône, offrant toutes les grâces de sa personne

aux libres regards du peuple. Oh ! croyez-moi, c'est la plus belle femme qui jamais soit entrée dans le lit d'un homme ! Lorsqu'elle a paru ainsi en plein aux regards du public, il s'est élevé un bruit tel que celui des cordages à la mer par une violente tempête, tout aussi fort, et composé d'autant de tons divers : les chapeaux, les manteaux, et, je crois, les habits aussi ont volé en l'air; et si leurs visages n'avaient pas tenu, ils les auraient aussi perdus aujourd'hui. Jamais je n'ai vu tant d'allégresse. Des femmes grosses, et qui n'en ont pas pour la moitié d'une semaine, comme les beliers dont les anciens se servaient à la guerre, frappaient la foule de leur ventre et faisaient tout chanceler devant elles; pas un homme n'eût pu dire : celle-ci est ma femme; tant on était étrangement agencé les uns avec les autres comme en un seul morceau.

SECOND BOURGEOIS.

Mais, je vous prie, que s'est-il fait ensuite?

TROISIÈME BOURGEOIS.

A la fin, sa grâce s'est levée, et d'un pas modeste elle s'est avancée vers l'autel; là elle s'est mise à genoux, et, comme une sainte, elle a levé ses beaux yeux vers le ciel, et a prié dévotement. Ensuite elle s'est relevée et a fait une inclination au peuple. C'est alors qu'elle a reçu de l'archevêque de Cantorbéry tous les signes qui consacrent une reine, comme l'huile sainte, la couronne d'Édouard le confesseur, la baguette et l'oiseau de paix, et tous les autres attributs noblement déposés sur elle : les cérémonies achevées, le chœur, composé des plus célèbres mu-

siciens du royaume, a chanté le *Te Deum*. Alors elle est sortie de l'église, et elle est revenue dans la même pompe à York-Place, où se donne la fête.

PREMIER BOURGEOIS.

Vous ne devez plus nommer ce palais York-Place, depuis la chute du cardinal il a perdu ce nom; il appartient au roi, et s'appelle désormais White-Hall.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Je le sais: mais le changement est si nouveau que l'ancien nom est encore tout frais dans ma mémoire.

SECOND BOURGEOIS.

Quels étaient les deux vénérables évêques qui marchaient à chaque côté de la reine?

TROISIÈME BOURGEOIS.

Stokesly et Gardiner: celui-ci évêque de Winchester (siége où il a été tout récemment élevé, de secrétaire du roi qu'il était): l'autre, évêque de Londres.

SECOND BOURGEOIS.

Celui de Winchester ne passe pas pour être trop ami de l'archevêque, du vertueux Cranmer.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Tout le monde sait cela: cependant la brouillerie n'est pas considérable; et si elle s'envenimait, Cranmer trouvera un ami qui ne l'abandonnera pas au besoin.

SECOND BOURGEOIS.

Qui, s'il vous plaît?

TROISIÈME BOURGEOIS.

Thomas Cromwell. Un homme singulièrement es-

timé du roi, et vraiment un digne et fidèle ami. Le roi l'a fait grand-maître des joyaux de la couronne, et il est déjà membre du conseil privé.

SECOND BOURGEOIS.

Son mérite le mènera plus loin encore.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Oh! sûrement; cela n'est pas douteux. — Allons, messieurs, venez avec moi; je vais au palais, et vous y serez mes hôtes. J'y ai quelque crédit; et, chemin faisant, je vous raconterai d'autres détails.

PREMIER ET SECOND BOURGEOIS ensemble.

Nous sommes à vos ordres, monsieur.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

A Kimbolton.

Entre **CATHERINE** douairière, malade et soutenue par **GRIFFITH** et **PATIENCE**.

GRIFFITH.

Comment se trouve votre grâce?

CATHERINE.

O Griffith, malade à mort! Mes jambes, comme des branches surchargées, ploient vers la terre, pressées de déposer leur fardeau. Avancez un siége. — Comme cela. — A présent, il me semble que je me sens un peu plus à mon aise. — Ne m'as-tu pas dit, Griffith, en me conduisant, que ce puissant fils de la fortune, le cardinal Wolsey, était mort?

GRIFFITH.

Oui, madame. Mais je crois que votre grâce souffrait trop en ce moment pour m'écouter.

CATHERINE.

Je t'en prie, bon Griffith, raconte-moi comment il est mort. S'il a fait une bonne fin, il m'a heureusement précédée pour me servir d'exemple.

GRIFFITH.

Le bruit public est qu'il a fait une bonne fin, madame. — Car lorsque le grand comte de Northumberland l'eut arrêté à York, et voulut l'amener pour être interrogé comme un homme violemment prévenu, il tomba malade subitement, et son mal devint si violent qu'il ne pouvait rester assis sur sa mule.

CATHERINE.

Hélas, le pauvre homme!

GRIFFITH.

Enfin, à petites journées il arriva à Leicester, et logea dans l'abbaye, où le révérend père abbé, avec tous ses religieux le reçut honorablement. Le cardinal lui adressa ces paroles : *O père abbé, un vieillard brisé par les orages de la cour, vient reposer au milieu de vous ses membres fatigués : accordez-lui par charité un peu de terre*. Il se mit au lit, où sa maladie fit des progrès si violens que, la troisième nuit après son arrivée, vers huit heures, qu'il avait prédit lui-même devoir être sa dernière heure, plein de repentir, plongé dans de continuelles méditations, au milieu des larmes et des soupirs, il rendit

au monde ses dignités, au ciel son âme bienheureuse, et s'endormit dans la paix.

CATHERINE.

Qu'il y repose doucement, et que ses fautes lui soient légères! — Cependant permets-moi, Griffith, de dire ce que j'en pense, et pourtant sans blesser la charité. — C'était un homme d'un orgueil sans bornes, toujours voulant marcher l'égal des princes; un homme qui, par son despotisme, a enchaîné tout le royaume. La simonie lui paraissait légitime, sa propre opinion était sa loi, il vous niait en face la vérité, et fut toujours double dans ses paroles comme dans ses desseins. Jamais il ne montrait de pitié que lorsqu'il méditait votre ruine; ses promesses étaient ce qu'il était alors, riches et puissantes; mais l'exécution était ce qu'il est aujourd'hui, néant. Il usait mal de son corps et donnait au clergé un mauvais exemple.

GRIFFITH.

Ma noble dame, le mal que font les hommes vit sur l'airain; nous traçons leurs vertus sur l'onde. Votre altesse me permettrait-elle de dire à mon tour le bien qu'il y avait en lui?

CATHERINE.

Oui, cher Griffith. Autrement je serais méchante.

GRIFFITH.

Ce cardinal, quoique issu d'une humble tige, fut cependant incontestablement formé pour parvenir aux grandes dignités. A peine sorti du berceau, c'était déjà un savant mûr et judicieux. Il était singu-

lièrement éclairé, d'une éloquence persuasive. Hautain et dur pour ceux qui ne l'aimaient pas, mais doux comme l'été à ceux qui le recherchaient. Et s'il ne pouvait se rassassier d'acquérir des richesses (ce qui fut un péché), en revanche, madame, il était, à les répandre, d'une générosité de prince. Portez éternellement témoignage pour lui, vous deux, fils jumeaux de la science, qu'il a élevée en vous, Ipswich et Oxford, dont l'un est tombé avec lui ne voulant pas survivre au bienfaiteur à qui il devait sa naissance, et l'autre, quoique imparfait encore, est cependant déjà si célèbre, si excellent dans la science, et si rapide dans ses progrès continuels, que la chrétienté ne cessera d'en proclamer le mérite. — Sa ruine lui a amassé des trésors de bonheur, car ce n'est qu'alors qu'il s'est senti et connu lui-même, et qu'il a compris combien étaient heureux les petits; et pour couronner sa vieillesse d'une gloire plus grande que celle que les hommes peuvent donner, il est mort dans la crainte de Dieu.

CATHERINE.

Après ma mort, je ne veux pas d'autre héraut, d'autre narrateur des actions de ma vie, pour garantir mon honneur de la calomnie, qu'un historien aussi honnête que Griffith. Celui que j'avais le plus haï vivant, tu as su, par ta religieuse candeur et par ta modération, me le faire honorer dans sa cendre. Que la paix soit avec lui! — Patience, tiens-toi près de moi. — Place-moi plus bas : je n'ai pas encore long-temps à te fatiguer. — Bon Griffith, dis aux musiciens de me jouer cet air mélancolique

que j'ai nommé ma cloche funèbre, tandis qu'assise ici, je méditerai sur l'harmonie des célestes concerts, où je vais bientôt me rendre.

(On joue une musique lente et mélancolique.)

GRIFFITH.

Elle s'est endormie. Bonne fille, asseyons-nous et restons tranquilles, de crainte de la réveiller. — Doucement, chère Patience.

UNE VISION.

On voit entrer en procession l'un après l'autre, et d'un pas léger, six personnages vêtus de robes blanches, portant sur leur tête des guirlandes de lauriers, des masques d'or sur leurs visages, avec des branches de laurier ou de palmier dans les mains. D'abord ils s'approchent de la reine et la saluent, ensuite ils dansent. Et, dans certaines figures, les deux premiers tiennent une guirlande suspendue sur sa tête, pendant que les quatre autres lui font de respectueux saluts. Ensuite les deux premiers, qui tenaient la guirlande, la passent aux deux qui les suivent, et qui recommencent la même cérémonie : enfin la guirlande passe aux deux derniers, qui répètent la chose. Et alors on voit la reine, comme dans une inspiration, donner dans son sommeil plusieurs signes de joie, et lever ses mains vers le ciel. Ensuite les esprits disparaissent en dansant et emportant la guirlande avec eux. La musique continue.

LA REINE, en s'éveillant.

Esprits de paix, où êtes-vous? Êtes-vous tous évanouis, et me délaissez-vous ici dans cette vie de misères?

GRIFFITH.

Madame, nous sommes près de vous.

CATHERINE.

Ce n'est pas vous que j'appelle. N'avez-vous vu entrer personne depuis que je me suis assoupie?

GRIFFITH.

Personne, madame.

CATHERINE.

Non? Quoi! vous n'avez pas vu, dans l'instant

même, une troupe d'esprits célestes m'inviter à un banquet? Leurs faces, brillantes comme le soleil, jetaient sur moi mille rayons. Ils m'ont promis le bonheur éternel, et m'ont présenté des couronnes, Griffith, que je ne me sens pas digne encore de porter : mais je le deviendrai ; oui, assurément.

GRIFFITH.

Je me réjouis beaucoup, madame, de voir votre imagination remplie de songes si agréables.

CATHERINE.

Dis à la musique de cesser : ses sons me deviennent fatigans et pénibles.

(La musique cesse.)

PATIENCE, à Griffith.

Remarquez-vous comme sa grâce a changé tout à coup; comme sa figure s'est allongée ; comme elle est devenue pâle et froide comme la terre?

GRIFFITH.

Elle s'en va, ma fille : prions, prions.

PATIENCE.

Que le ciel l'assiste !

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Sous le bon plaisir de votre grâce.....

CATHERINE.

Vous êtes bien insolent. Ne méritons-nous pas plus de respect (11) ?

GRIFFITH.

Vous êtes blâmable, sachant qu'elle ne veut rien

perdre de son ancienne grandeur, de lui manquer d'égards à ce point. Allez vous mettre à genoux.

LE MESSAGER.

J'implore humblement le pardon de votre altesse; c'est l'empressement qui m'a fait manquer au respect. — Un gentilhomme, venant de la part du roi pour vous voir, est là qui attend.

CATHERINE.

Faites-le entrer, Griffith : mais, pour cet homme, que je ne le revoie jamais. (*Sortent Griffith et le Messager. Rentre Griffith avec Capucius.*) Si la faiblesse de ma vue ne me trompe pas, vous devez être l'ambassadeur de l'empereur, mon royal neveu, et votre nom est Capucius?

CAPUCIUS.

Lui-même, madame, et votre serviteur.

CATHERINE.

Ah! seigneur, les temps et les titres sont étrangement changés pour moi, depuis que vous m'avez connue pour la première fois! Mais, je vous prie, que désirez-vous de moi?

CAPUCIUS.

Noble dame, d'abord de rendre mes devoirs à votre grâce; ensuite, le roi a désiré que je vinsse vous voir : il est sensiblement affligé de l'affaiblissement de votre santé; il me charge de vous porter ses royales assurances d'attachement, et vous prie instamment de ne pas vous laisser abattre.

CATHERINE.

O mon bon seigneur! ces consolations viennent

trop tard ; c'est comme la grâce après l'exécution. Ce doux remède, s'il m'eût été donné à temps, m'eût guérie ; mais à présent je suis hors de la puissance de toute consolation, si ce n'est celle des prières. — Comment se porte sa majesté ?

CAPUCIUS.

Bien, madame.

CATHERINE.

Puisse-t-il continuer de même... et régner florissant, lorsque j'habiterai avec les vers, et que mon pauvre nom sera banni du royaume ! — Patience, cette lettre que je vous avais chargée d'écrire, est-elle envoyée ?

PATIENCE.

Non, madame.

(Patience remet la lettre à Catherine.)

CATHERINE.

Monsieur, je vous prie humblement de remettre cette lettre au roi, mon seigneur.

CAPUCIUS.

Très-volontiers, madame.

CATHERINE.

J'y recommande à sa bonté l'image de nos chastes amours, sa jeune fille. Que la rosée du ciel tombe sur elle, abondante en bénédictions ! Je le prie de lui donner une vertueuse éducation. Elle est jeune, et d'un caractère noble et modeste : j'espère qu'elle saura bien mériter ; je lui demande de l'aimer un peu en considération de sa mère, qui l'a aimé, lui, le ciel sait avec quelle tendresse ! Ensuite ma seconde et humble prière est que sa majesté

prenne quelque pitié de mes femmes désolées, qui ont si long-temps et si fidèlement suivi mes fortunes diverses : il n'y en a pas une seule parmi elles, je puis le déclarer (et je ne voudrais pas mentir à cet instant), qui par sa vertu et par la beauté de son âme, par l'honneur et la décence de sa conduite, ne puisse prétendre à un bon et honnête mari, fût-ce un noble ; et sûrement ceux qui les auront pour épouses seront des maris heureux. — Ma dernière prière est pour mes domestiques. — Ils sont bien pauvres ; mais la pauvreté n'a pu les détacher de moi. — Qu'ils aient leurs gages exactement payés, et quelque chose de plus pour se souvenir de moi. S'il avait plu au ciel de m'accorder une plus longue vie et quelques moyens de les récompenser, nous ne nous serions pas séparés ainsi. — Mon bon seigneur, au nom de ce que vous aimez le mieux dans ce monde, et si vous désirez chrétiennement le repos des âmes trépassées, soyez l'ami de ces pauvres gens, et pressez le roi de me rendre cette dernière justice.

CAPUCIUS.

Par le ciel, je le ferai, ou puissé-je n'être plus considéré comme un homme !

CATHERINE.

Je vous remercie, honnête seigneur. Rappelez-moi en toute humilité à sa majesté ; dites-lui que ses longs déplaisirs vont s'éloigner de ce monde. Dites-lui que je l'ai béni à l'instant de ma mort, car je le ferai. — Mes yeux s'obscurcissent... Adieu, seigneur. — Griffith, adieu. — Non pas à vous, Patience, vous ne devez pas me quitter encore. — Con-

duisez-moi à mon lit. — Appelez d'autres femmes. — Quand je serai morte, chère fille, ayez soin que je sois traitée avec honneur; couvrez-moi de fleurs virginales, afin que l'univers sache que je fus une chaste épouse jusqu'à mon tombeau : qu'on m'y dépose après m'avoir embaumée. Quoique dépouillée du titre de reine, cependant qu'on m'enterre comme une reine et la fille d'un roi. Je n'en peux plus...

(Ils sortent tous conduisant Catherine.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une galerie du palais.

GARDINER, évêque de Winchester, paraît précédé d'un PAGE qui porte un flambeau. Il est rencontré par SIR THOMAS LOVEL.

GARDINER.

Il est une heure, page; n'est-ce pas?

LE PAGE.

Elle vient de sonner.

GARDINER.

Ces heures appartiennent à nos besoins et non à nos plaisirs. C'est le temps de réparer la nature par un repos rafraîchissant, et il n'est pas fait pour qu'on le perde à des inutilités. — Ha! bonne nuit, sir Thomas. Où allez-vous si tard?

LOVEL.

Venez-vous de chez le roi, milord?

GARDINER.

Oui, sir Thomas, et je l'ai laissé jouant à la prime avec le duc de Suffolk.

LOVEL.

Il faut que je me rende aussi auprès de lui, avant son coucher. Je prends congé de vous.

GARDINER.

Pas encore, sir Thomas Lovel. De quoi s'agit-il? Vous paraissez bien pressé? s'il n'y a rien là qui vous déplaise trop fort, dites à votre ami un mot de l'affaire qui vous tient éveillé si tard. Les affaires qui se promènent la nuit, comme on dit que font les esprits, ont quelque chose de plus inquiétant que celles qui se dépêchent à la clarté du jour.

LOVEL.

Milord, je vous aime et j'ose confier à votre oreille un secret beaucoup plus important que l'affaire qui m'occupe en ce moment. La reine est en travail, et, à ce que l'on dit, dans un extrême danger : on craint qu'elle ne meure en accouchant.

GARDINER.

Je fais des vœux sincères pour le fruit qu'elle va mettre au monde : puisse-t-il vivre et avoir d'heureux jours! mais pour l'arbre, sir Thomas, je voudrais qu'il fût déjà mangé des vers.

LOVEL.

Je crois que je pourrais bien vous répondre *amen*. Et cependant ma conscience me dit que c'est une bonne créature, et qu'une jolie femme mérite de nous des vœux plus favorables.

GARDINER.

Ah monsieur, monsieur!... — Écoutez-moi, sir Thomas. Vous êtes dans nos principes; je vous con-

nais pour un homme sage et religieux : permettez-moi de vous dire que jamais cela n'ira bien.... Cela n'ira jamais bien, sir Thomas Lovel, retenez cela de moi, que Cranmer, Cromwell, les deux bras de cette femme, et elle, ne soient endormis dans leurs tombeaux.

LOVEL.

Savez-vous que vous parlez-là des deux plus éminens personnages du royaume? Car Cromwell, outre la charge de grand-maître des joyaux de la couronne, vient d'être fait garde des rôles de la chancellerie et secrétaire du roi, et il est sur le chemin, et dans l'attente encore de plus grandes dignités que le temps accumulera sur sa tête. L'archevêque est la main et l'organe du roi. Qui osera proférer une syllabe contre lui?

GARDINER.

Oui, oui, sir Thomas, il s'en trouvera qui l'oseront; et moi-même, je me suis hasardé à déclarer ce que je pense de lui; aujourd'hui même, je puis vous le dire, je crois être parvenu à échauffer les lords du conseil. Je sais, et ils le savent aussi, que c'est un archi-hérétique, une peste qui infecte le pays, et ils se sont déterminés à en parler au roi, qui a si bien prêté l'oreille à notre plainte que, daignant prendre en considération dans sa royale prévoyance, les affreux périls que nous avons mis devant ses yeux, il a donné ordre qu'il fût cité demain matin devant le conseil assemblé. C'est une plante venimeuse, sir Thomas, et il faut que nous la déracinions. Mais je vous retiens trop long-temps, vos affaires vous pressent. Bonne nuit, sir Thomas.

LOVEL.

Mille bonnes nuits, milord! Je reste votre serviteur.

(Sortent Gardiner et son page.)

(Comme Lovel va pour sortir, le roi entre avec le duc de Suffolk.)

LE ROI HENRI.

Charles, je ne joue plus cette nuit : mon esprit n'est point au jeu, vous êtes trop fort pour moi.

SUFFOLK.

Sire, jamais je ne vous ai gagné avant ce soir.

LE ROI HENRI.

Ou fort peu, Charles, et vous ne me gagnerez pas quand mon attention sera à mon jeu.—Hé bien, Lovel, quelles nouvelles de la reine?

LOVEL.

Je n'ai pu lui rendre moi-même les ordres dont vous m'avez chargé : mais je me suis acquitté de votre message par une de ses femmes, qui m'a rapporté les remercîmens de la reine, dans les termes les plus humbles; elle demande ardemment à votre majesté de prier pour elle.

LE ROI HENRI.

Que dis-tu? Ah! de prier pour elle? Quoi, est-elle dans les douleurs?

LOVEL.

Sa dame d'honneur me l'a dit, et m'a ajouté qu'elle souffrait tellement, que chaque douleur était presqu'une mort.

LE ROI HENRI.

Hélas, chère femme!

SUFFOLK.

Que Dieu la délivre heureusement de son fardeau et par un travail facile, pour gratifier votre majesté du présent d'un héritier!

LE ROI HENRI.

Il est minuit : Charles, va chercher ton lit, je te prie; et dans tes prières souviens-toi de l'état de la pauvre reine. Laisse-moi seul, car cette pensée qui va m'occuper n'aimerait pas la compagnie.

SUFFOLK.

Je souhaite à votre majesté une bonne nuit, et je n'oublierai pas ma bonne maîtresse dans mes prières.

LE ROI HENRI.

Bonne nuit, Charles. (*Suffolk sort. Entre sir Antoine Denny.*) Hé bien, que voulez-vous?

DENNY.

Sire, j'ai amené milord archevêque comme vous me l'avez commandé.

LE ROI HENRI.

Ah! de Cantorbéry?

DENNY.

Oui, mon bon seigneur.

LE ROI HENRI.

Cela est vrai. — Où est-il, Denny?

DENNY.

Il attend les ordres de votre majesté.

LE ROI HENRI.

Va : qu'il vienne.

Denny sort.)

LOVEL, à part.

Il s'agit sûrement de l'affaire dont l'évêque m'a parlé : je suis venu ici fort à propos.

(Rentrent Denny avec Cranmer.)

LE ROI HENRI.

Videz la galerie. (*A Lovel qui a l'air de vouloir rester.*) Hé bien, ne vous l'ai-je pas dit? Allons, sortez : qu'est-ce donc?

(Lovel et Denny sortent.)

CRANMER.

Je suis dans la crainte. — Pourquoi ces regards sombres? Il a son air terrible. — Tout ne va pas bien.

LE ROI HENRI.

Hé bien, milord, vous êtes curieux de savoir pourquoi je vous ai envoyé chercher ?

CRANMER.

C'est mon devoir d'être aux ordres de votre majesté.

LE ROI HENRI.

Je vous prie, levez-vous, mon cher et honnête lord de Cantorbéry. Venez, il faut que nous fassions un tour ensemble : j'ai des nouvelles à vous apprendre. Allons, venez : donnez-moi votre main. — Ah ! mon cher lord, j'ai de la douleur de ce que j'ai à vous dire, et je suis sincèrement affecté d'avoir à vous faire connaître ce qui va s'ensuivre. J'ai dernièrement, et bien malgré moi, entendu beaucoup de plaintes graves ; oui, milord, des plaintes très-

graves contre vous : après examen, elles nous ont déterminé, nous et notre conseil, à vous faire comparaître ce matin devant nous. Et je sais que vous ne pouvez vous disculper assez complétement, pour que, durant la procédure à laquelle donneront lieu ces charges sur lesquelles vous serez interrogé, vous ne soyez pas obligé, appelant la patience à votre aide, de faire votre demeure à la Tour. Vous ayant pour confrère dans notre conseil, il convient que nous procédions ainsi, autrement nul témoin n'oserait se produire contre vous.

CRANMER.

Je remercie humblement votre majesté, et je saisirai, avec une véritable joie, cette occasion favorable d'être ressassé à fond, en telle sorte que le son et le grain se séparent entièrement; car je sais que personne autant que moi, pauvre homme, n'est en butte aux discours de la calomnie.

LE ROI HENRI.

Lève-toi, bon Cantorbéry. Ta fidélité, ton intégrité, ont jeté des racines en nous, dans ton ami.— Donne-moi ta main : lève-toi. — Je te prie, continuons de marcher. — Mais, par Notre-Dame, quelle espèce d'homme êtes-vous donc? Je m'attendais, milord, que vous me demanderiez de prendre la peine de confronter moi-même vos accusateurs et vous, et de vous laisser vous défendre sans aller en prison.

CRANMER.

Redouté seigneur, l'appui sur lequel je me fonde, c'est ma loyauté et ma probité. Si elles viennent à

me manquer avec mes ennemis, je me réjouirai de ma chute, ne m'estimant plus moi-même dès que je ne posséderais plus ces vertus. — Je ne redoute rien de ce qu'on peut avancer contre moi.

LE ROI HENRI.

Ne savez-vous donc pas quelle est votre position dans le monde et avec tout le monde? Vos ennemis sont nombreux, et ce ne sont pas de petits personnages; leurs trames secrètes doivent être en proportion de leur force et de leur pouvoir; et la justice, la bonté d'une cause, n'emportent pas toujours un arrêt tel qu'on le leur doit. Ne savez-vous pas avec quelle facilité des âmes corrompues peuvent se procurer des misérables corrompus comme elles pour prêter serment contre vous? Ces exemples se sont vus. Vous avez à lutter contre des adversaires puissans et contre des haines aussi puissantes. Vous imaginez-vous avoir meilleure fortune contre des témoins parjures, que ne l'eut votre maître, dont vous êtes le ministre, lorsqu'il vivait ici-bas sur cette terre criminelle? Allez, allez; vous prenez un précipice affreux pour un fossé qu'on peut franchir sans danger, et vous courez au-devant de votre ruine.

CRANMER.

Que Dieu et votre majesté protégent donc mon innocence, ou je tomberai dans le piége dressé sous mes pas!

LE ROI HENRI.

Soyez tranquille : ils ne peuvent l'emporter sur vous qu'autant que je le leur permettrai. Prenez donc courage et songez à comparaître ce matin devant

eux. S'il arrive que leurs accusations soient de nature à vous faire conduire en prison, ne manquez pas de vous en défendre par les meilleures raisons possibles, et avec toute la chaleur que pourra vous inspirer la circonstance. Si vos représentations sont inutiles, donnez-leur cet anneau, et alors, formez devant eux appel à nous. Voyez, il pleure cet excellent homme! il est honnête, sur mon honneur. Sainte mère de Dieu! je jure qu'il a un cœur fidèle, et qu'il n'y a pas une plus belle âme dans tout mon royaume. — Allez, et faites ce que je vous ai recommandé. (*Sort Cranmer.*) Ses larmes ont étouffé sa voix.

(Entre une vieille dame.)

UN DES GENTILSHOMMES derrière le théâtre.

Revenez sur vos pas. Que voulez-vous?

LA VIEILLE DAME.

Je ne retourne point sur mes pas. La nouvelle que j'apporte rend ma hardiesse convenable. Que les bons anges volent sur ta tête royale, et ombragent ta personne de leurs saintes ailes!

LE ROI HENRI.

Je lis déjà dans tes yeux le message que tu viens m'apporter. La reine est-elle délivrée? Dis oui; et d'un garçon.

LA VIEILLE DAME.

Oui, oui, mon souverain, et d'un aimable garçon. Que le Dieu du ciel la bénisse à présent et toujours! c'est une fille qui promet des garçons pour la suite. Sire, la reine désire votre visite, et que vous

veniez faire connaissance avec cette étrangère : elle vous ressemble, comme une cerise à une cerise.

LE ROI HENRI.

Lovel!

(Entre Lovel.)

LOVEL.

Sire?

LE ROI HENRI.

Donnez-lui cent marcs. Je vais aller voir la reine.

(Sort le roi.)

LA VIEILLE DAME.

Cent marcs! Par cette lumière, j'en veux davantage! Ce cadeau est bon pour un valet; j'en aurai davantage, ou je lui en ferai la honte. Est-ce là payer le compliment que je lui ai fait, que sa fille lui ressemblait? J'en aurai davantage, ou je dirai le contraire : et tout à l'heure, tandis que le fer est chaud, je veux en avoir raison.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Un vestibule précédant la salle du conseil.

Entrent CRANMER, DES VALETS, UN HUISSIER de la porte, etc.

CRANMER.

J'espère que je ne suis pas en retard, et cependant celui qui m'a envoyé de la part du conseil, m'a prié de faire la plus grande diligence. — Tout fermé! Que veut dire ceci? — Holà! qui est ici de garde. Sûrement, je suis connu de vous.

L'HUISSIER.

Oui, milord; et cependant je ne peux vous laisser entrer.

CRANMER.

Pourquoi ?

L'HUISSIER.

Il faut que votre grâce attende qu'on l'appelle.

(Entre le docteur Butts, médecin du roi.)

CRANMER, à l'huissier.

Soit.

BUTTS.

C'est un méchant tour qu'on veut lui faire! Je suis bien aise d'avoir passé si à propos : le roi en sera instruit à l'heure même.

(Sort Butts.)

CRANMER, à part.

C'est Butts, le médecin du roi! avec quel sérieux il attachait ses regards sur moi en passant! Dieu veuille que ce ne fût pas pour sonder toute la profondeur de ma disgrâce! — Ceci a été arrangé à dessein, par quelques-uns de mes ennemis, pour me faire outrage. Dieu veuille changer leurs cœurs! je n'ai jamais en rien mérité leur haine. S'il en était autrement, ils devraient rougir de me faire ainsi attendre à la porte; un de leurs collègues au conseil, parmi les pages, les valets et la livrée! Mais il faut se soumettre à leur volonté, et j'attendrai avec patience.

(Le roi et Butts paraissent à une fenêtre.)

BUTTS.

Je vais montrer à votre majesté une des plus étranges choses...

LE ROI HENRI.

Qu'est-ce que c'est, Butts?

BUTTS.

J'imagine que votre majesté a vu cela fort souvent?

LE ROI HENRI.

Par ma tête, dites-moi donc de quel côté?

BUTTS.

Là-bas, mon prince : voyez le haut rang où l'on vient de faire monter sa grâce de Cantorbéry, qui tient sa cour à la porte, parmi les suivans, les pages et les valets de pied.

LE ROI HENRI.

Ha! c'est lui, en vérité. Quoi? est-ce là l'honneur qu'ils se rendent les uns aux autres? Fort bien. Il y a heureusement quelqu'un au-dessus d'eux tous. — J'aurais cru qu'il y aurait eu entre eux assez d'honnêteté réciproque, de politesse au moins, pour ne pas souffrir qu'un homme de son rang, et si avant dans nos bonnes grâces, demeurât à faire le pied de grue en attendant le bon plaisir de leurs seigneuries, et à la porte encore comme un messager chargé de paquets. Par sainte Marie! Butts, il y a ici de la méchanceté. — Laissons-les et tirons le rideau; nous en entendrons davantage dans un moment.

(Entrent le lord chancelier, le duc de Suffolk, le comte de Surrey, le lord chambellan, Gardiner et Cromwell. Le chancelier se place au haut bout de la table du conseil, à la gauche : reste un siége vide au-dessus de lui, comme pour être occupé par l'archevêque de Cantorbéry. Les autres se placent en ordre de chaque côté. Cromwell se met au bas bout de la table, en qualité de sécrétaire.

LE CHANCELIER.

Maître greffier, appelez l'affaire qui tient le conseil assemblé.

CROMWELL.

Sous le bon plaisir de vos seigneuries, la principale cause est celle qui concerne sa grâce l'archevêque de Cantorbéry.

GARDINER.

En a-t-il été informé?

CROMWELL.

Oui.

NORFOLK.

Qui est présent?

L'HUISSIER.

Là dehors, mes nobles lords?

GARDINER.

Oui.

L'HUISSIER.

Milord archevêque; il y a une demi-heure qu'il attend vos ordres.

LE CHANCELIER.

Faites-le entrer.

L'HUISSIER à l'archevêque.

Votre grâce peut entrer à présent.

(Cranmer entre et s'approche de la table du conseil.)

LE CHANCELIER.

Mon bon lord archevêque, je suis sincèrement affligé de siéger ici dans ce conseil, et de voir ce

siége vacant. Mais nous sommes tous des hommes, fragiles de notre nature ; et par le seul fait de la chair, il y en a bien peu qui soient des anges. C'est par une suite de cette fragilité et d'un défaut de sagesse que vous, qui étiez l'homme fait pour nous donner des leçons, vous vous êtes égaré vous-même dans votre conduite, et assez grièvement, d'abord contre le roi, ensuite contre ses lois, en remplissant tout le royaume, et par vos enseignemens et par ceux de vos chapelains (car nous en sommes informés), d'opinions nouvelles, hétérodoxes et dangereuses qui sont des hérésies, et qui, si elles ne sont pas réformées, pourraient devenir pernicieuses.

GARDINER.

Et cette réforme doit être prompte, mes nobles lords ; car ceux qui façonnent un cheval fougueux ne prétendent pas l'adoucir et le dresser en le menant à la main ; mais ils entravent sa bouche d'un mors inflexible, et le châtient de l'éperon jusqu'à ce qu'il obéisse au manége. Si nous souffrons par notre mollesse et par une puérile pitié, pour l'honneur d'un seul homme, que ce mal contagieux s'établisse, adieu tous les remèdes ; et quelles en seront les conséquences ? des secousses, des bouleversemens, et l'infection générale du royaume, comme dernièrement nos voisins de la haute Allemagne nous en ont donné à leurs dépens un exemple dont le déplorable souvenir est encore tout frais dans notre mémoire.

CRANMER.

Mes bons lords, jusqu'ici pendant tout le cours de ma vie et de mes fonctions, j'ai travaillé, et non sans

une grande application, à diriger mes enseignemens et là marche ferme de mon autorité, dans une route dure et uniforme dont le but a toujours été d'aller au bien ; et il n'y a pas un homme au monde (je le dis avec un cœur sincère, milords) qui abhorre plus que moi et qui, soit dans l'intérieur de sa conscience, soit dans l'administration de sa place, repousse plus que je ne le fais, les perturbateurs de la paix publique. Je prie le ciel que le roi ne rencontre jamais un cœur moins rempli de fidélité. Les hommes qui se nourrissent d'envie et d'une perfide malice, osent mordre sur les meilleurs. Je demande instamment à vos seigneuries que, dans cette cause, mes accusateurs, quels qu'ils soient, me soient opposés face à face, et qu'ils articulent librement leurs accusations contre moi.

SUFFOLK.

Eh, milord, cela ne se peut pas. Vous êtes membre du conseil; repoussé par cette dignité, nul homme n'oserait se porter votre accusateur.

GARDINER.

Milord, comme nous avons des affaires plus importantes, nous abrégerons avec vous. L'intention de sa majesté et notre avis unanime, est que pour mieux approfondir votre procès, on vous fasse conduire de ce pas à la Tour. Là, redevenant homme privé, vous verrez plusieurs personnes vous accuser sans crainte, de plus de choses, j'en ai peur, que vous n'êtes en état d'en repousser.

CRANMER.

Ah! mon bon lord de Winchester, je vous rends

grâces; vous fûtes toujours un excellent ami. Si votre avis passe, je trouverai en vous un juge et un témoin, tant vous êtes miséricordieux. Je vois votre but; c'est ma perte. La charité, la douceur, milord, sied mieux à un homme d'église que l'ambition. Cherchez à ramener par la modération les âmes égarées, n'en rebutez aucune. — Faites peser sur ma patience tout ce que vous pourrez; je me justifierai, j'en fais aussi peu de doute que vous vous faites peu de conscience de commettre chaque jour l'injustice. Je pourrais en dire davantage, mais le respect que je porte à votre état m'oblige à me modérer.

GARDINER.

Milord, milord, vous êtes un sectaire : voilà la pure vérité. Le fard brillant dont vous vous colorez ne laisse apercevoir à ceux qui savent vous démêler, que des mots et de la faiblesse.

CROMWELL.

Milord de Winchester, permettez-moi de vous le dire, vous êtes un peu trop dur : des hommes d'un si noble caractère, fussent-ils tombés en faute, devraient trouver du respect pour ce qu'ils ont été. C'est une cruauté que de surcharger un homme qui tombe.

GARDINER.

Cher maître greffier, j'en demande pardon à votre honneur; vous êtes, de tous ceux qui s'asseyent à cette table, celui à qui il est le moins permis de parler ainsi.

CROMWELL.

Pourquoi, milord?

GARDINER.

Ne vous connais-je pas pour un fauteur de cette nouvelle secte? Vous n'êtes pas pur.

CROMWELL.

Pas pur?

GARDINER.

Non, vous n'êtes pas pur, vous dis-je.

CROMWELL.

Plût à Dieu que vous fussiez la moitié aussi honnête! vous verriez s'élever autour de vous les prières des hommes et non leurs craintes.

GARDINER.

Je me souviendrai de l'audace de ce propos.

CROMWELL.

Comme il vous plaira. Souvenez-vous aussi de l'audace de votre conduite.

LE CHANCELIER.

C'en est trop. Contenez-vous, milords : n'avez-vous pas de honte?

GARDINER.

J'ai fini.

CROMWELL.

Et moi aussi.

LE CHANCELIER.

Quant à vous, milord, il est arrêté, à ce qu'il me paraît, par toutes les voix, que vous serez sur-le-champ conduit prisonnier à la Tour, pour y rester

jusqu'à ce qu'on nous fasse connaître les intentions ultérieures du roi. — N'êtes-vous pas tous de cet avis, milords ?

TOUS.

C'est notre avis.

CRANMER.

N'y a-t-il donc point d'autre moyen d'obtenir miséricorde que d'être conduit à la Tour, milords ?

GARDINER.

Quelle autre voudriez-vous attendre ? Vous êtes étrangement fatigant. Qu'on fasse venir ici un homme de la garde.

(Entre un garde.)

CRANMER.

Pour moi ! Faut-il donc que j'y sois conduit comme un traître ?

GARDINER, au garde.

On vous le consigne pour le conduire sûrement à la Tour.

CRANMER.

Arrêtez, mes bons lords : j'ai encore un mot à vous dire. Jetez les yeux ici, milords. Par la vertu de cet anneau, j'arrache ma cause des serres d'hommes cruels, et je la remets dans les mains d'un beaucoup plus noble juge, dans celles du roi mon maître.

LE CHANCELIER.

C'est l'anneau du roi !

SURREY.

Ce n'est pas un anneau contrefait?

SUFFOLK.

C'est vraiment l'anneau royal, par le ciel ! Je vous l'ai dit à tous, lorsque nous avons mis en mouvement cette dangereuse pierre, qu'elle retomberait sur nos têtes.

NORFOLK.

Croyez-vous, milords, que le roi souffre qu'on blesse seulement le petit doigt de cet homme ?

LE CHANCELIER.

Non, trop certainement; et combien sa vie ne lui est-elle pas précieuse ! Je voudrais bien être tiré de ce pas.

CROMWELL.

En cherchant à recueillir les propos et les informations contre cet homme dont la probité ne peut avoir d'ennemis que le diable et ses disciples, le cœur me disait que vous allumiez le feu qui vous brûle : maintenant songez à vous.

(Entre le roi en lançant sur eux un regard irrité : il prend sa place.)

GARDINER.

Redouté souverain, combien nous devons tous les jours rendre de grâces au ciel qui nous a donné un prince non-seulement si bon et si sage, mais encore si religieux ; un roi qui, en toute obéissance, fait de l'église le soin principal de sa gloire, et qui, pour fortifier ce pieux devoir, vient, par un tendre respect, assister de sa personne royale au jugement de la cause qui s'agite entre elle et ce grand coupable !

LE ROI HENRI.

Évêque de Winchester, vous fûtes toujours excel-

lent pour les complimens improvisés ; mais sachez que je ne viens point ici aujourd'hui pour m'entendre adresser ces flatteries en face : elles sont trop basses et trop transparentes pour cacher les actions qui m'offensent. Ne pouvant atteindre jusqu'à moi, vous faites le chien couchant, et vous espérez me gagner par des mouvemens de langue ; mais de quelque façon que tu t'y prennes avec moi, je suis certain d'une chose, c'est que tu es d'un naturel cruel et sanguinaire. — (*A Cranmer.*) Homme de bien, asseyez-vous à votre place. A présent, voyons si le plus fier d'entre eux, le plus hardi, remuera seulement contre vous le bout du doigt. Par tout ce qu'il y a de plus sacré, il vaudrait mieux pour lui mourir de misère, que d'avoir seulement un instant la pensée que cette place ne soit pas faite pour vous.

SURREY.

S'il plaisait à votre majesté...

LE ROI HENRI.

Non, monsieur, il ne me plaît pas.... J'avais cru que je possédais dans mon conseil des hommes de quelque sagesse et de quelque jugement ; mais je n'en trouve pas un. Était-il sage et décent, lords, de laisser cet homme, cet excellent homme (il en est peu parmi vous qui méritent ce titre), cet homme de bien, attendre comme un gredin de valet à la porte de la chambre, lui votre égal ? Hé quoi ! quelle honte est-ce là ? Ma commission vous ordonnait-elle de vous oublier jusqu'à cet excès ? Je vous ai donné pouvoir de procéder envers lui comme envers un membre du conseil, et non pas comme envers un

valet de pied. Il est quelques hommes parmi vous, je le vois, qui, bien plus animés par la haine que par un sentiment d'intégrité, ne demanderaient pas mieux que de le juger à la dernière rigueur s'ils en avaient la faculté, que vous n'aurez jamais tant que je respirerai.

LE CHANCELIER.

Votre grâce veut-elle bien permettre, mon très-redouté souverain, que ma voix vous présente notre excuse à tous. Si l'on avait proposé son emprisonnement, c'était (s'il est quelque bonne foi dans le cœur des hommes), c'était beaucoup plutôt pour sa justification et pour faire éclater publiquement son innocence, que par aucun dessein de lui nuire : j'en réponds du moins pour moi.

LE ROI HENRI.

Bien, bien. — Allons, milords, respectez-le. Recevez-le parmi vous, pensez bien de lui, soyez bien pour lui, il en est digne. J'irai même jusqu'à dire sur son compte que si un roi peut être redevable à son sujet, je le suis, moi, envers lui pour son attachement et ses services. Ne venez plus me tourmenter, mais embrassez-le tous : soyez amis; ou ce serait une honte, milords. — Milord de Cantorbéry, j'ai à vous présenter une requête que vous ne devez pas rejeter : il y a ici une belle jeune pucelle qui n'a pas encore reçu le baptême; il faut que vous soyez son père spirituel, et que vous répondiez pour elle.

CRANMER.

Le plus grand monarque aujourd'hui existant se glorifierait de cet honneur : comment puis-je le mé-

riter, moi, qui ne suis qu'un de vos obscurs et humbles sujets?

LE ROI HENRI.

Allons, allons, milord, je vois que vous voudriez bien vous épargner les cuillères (12). Vous aurez avec vous deux nobles compagnes, la vieille duchesse de Norfolk et lady marquise de Dorset : vous plaisent-elles pour commères? — Encore une fois, milord de Winchester, je vous enjoins d'embrasser et d'aimer cet homme.

GARDINER.

Du cœur le plus sincère, et avec l'amour d'un frère.

CRANMER.

Que le ciel me soit témoin combien cette assurance de votre part m'est chère!

LE ROI HENRI.

Homme vertueux, ces larmes de joie montrent l'honnêteté de ton cœur. Je vois la confirmation de ce que dit de toi la commune voix : « *Faites un mauvais tour à milord de Cantorbéry et il sera votre ami pour toujours.* » Allons, milords, nous gaspillons ici le temps : il me tarde de voir cette petite rendue chrétienne. Restez unis, lords, comme je viens de vous unir : ma puissance en sera plus forte, et vous en serez plus honorés.

(Tous sortent.)

SCÈNE III.

La cour du palais.

Bruit et tumulte derrière le théâtre. Entre LE PORTIER avec son VALET.

LE PORTIER.

Je vais bien vous faire cesser ce vacarme tout à l'heure, canaille. Prenez-vous la cour du palais pour *Paris-Garden* (13) ? Allez, malotrus, allez brailler ailleurs.

UNE VOIX, derrière le théâtre.

Mon bon monsieur le portier, j'appartiens à la charcuterie.

LE PORTIER.

Appartiens à la potence, et va te faire pendre, coquin. Est-ce ici une place pour beugler ainsi? Apportez-moi une douzaine de bâtons de pommier sauvage, et des plus forts : ceux-ci ne sont pour eux que des badines. — Je vous étrillerai la tête. Ah! vous voulez voir des baptêmes? croyez-vous trouver ici de la bière et des gâteaux, brutaux que vous êtes?

LE VALET.

Je vous prie, monsieur, prenez patience. Il est aussi impossible, à moins de balayer la porte avec du canon, de les renvoyer, que de les faire dormir le matin du premier jour de mai, ce qu'on ne verra jamais. Autant vaudrait entreprendre de reculer Saint-Paul que de les faire bouger.

LE PORTIER.

Puisses-tu être pendu ! Comment sont-ils entrés ?

LE VALET.

Hélas ! je n'en sais rien. Comment le flot de la marée entre-t-il ? Autant qu'un robuste gourdin de quatre pieds (vous voyez ce qui m'en reste) a pu distribuer de coups, je n'ai pas été à l'épargne, je vous jure.

LE PORTIER.

Vous n'avez rien fait.

LE VALET.

Je ne suis pas Samson, ni sir Guy (14), ni Colbrand, pour les faucher devant moi. Mais si j'en ai ménagé aucun qui eût une tête à frapper, jeune ou vieux, mâle ou femelle, cocu ou faiseur de cocus, que je ne goûte jamais de bœuf ! Et je ne voudrais pas manger de la vache, Dieu l'ait en sa garde !

UNE VOIX derrière le théâtre.

Entendez-vous, monsieur le portier ?

LE PORTIER.

Je vais être à toi tout à l'heure, monsieur le sot. — (*Au valet.*) Tiens la porte fermée, coquin.

LE VALET.

Comment voulez-vous que je fasse ?

LE PORTIER.

Ce que je veux que vous fassiez ? Que vous les renversiez par douzaines à grands coups de bâton. Est-ce ici la plaine de Morefields, pour y venir passer en revue ? Ou avons-nous quelque sauvage indien,

fait d'une singulière façon [15], et récemment arrivé à la cour, pour que les femmes nous assiégent ainsi? Bon Dieu! que de germes de fornication à cette porte! Sur ma conscience chrétienne, ce seul baptême en engendrera mille; et l'on trouvera ici le père et le parrain, et le tout ensemble.

LE VALET.

Il n'y en aura que plus de cuillères, mon maître. — Il y a là, assez près de la porte, un quidam qui, à sa face, doit être un brûlot [16]; car, sur ma conscience, vingt des jours de la canicule brûlent sur son nez: tous ceux qui sont autour de lui sont placés sous la ligne; ils n'ont pas besoin d'autre punition. Je vous ai attrapé trois fois ce dragon flamboyant sur la tête, et trois fois son nez a fait une décharge contre moi: il se tient là comme un mortier, pour nous bombarder. Il avait près de lui la femme d'un revendeur de menues friperies, qui criait contre moi jusqu'à ce qu'enfin son écuelle piquée [17] a sauté de sa tête, en punition de ce qu'elle allumait une telle combustion dans l'état. J'avais manqué une fois le météore, et attrapé cette femme, qui s'est mise à crier: *A moi, gourdins!* Tout aussitôt j'ai vu de loin venir à son secours, le bâton au poing, quarante drôles, l'espérance du Strand, où elle loge: ils sont venus pour fondre sur moi; j'ai tenu bon et défendu mon terrain: ensuite ils en sont venus, avec moi, aux coups de manche à balai; je les ai encore défiés: lorsque tout à coup une file de jeunes garçons retranchés derrière eux, déterminés garnemens, m'ont administré une telle grêle

de cailloux, que j'ai été fort content de retirer mon honneur en dedans, et de leur laisser emporter l'ouvrage. Je crois, ma foi, que le diable était de leur bande.

LE PORTIER.

Ce sont tous ces jeunes vauriens qui tonnent au spectacle, où ils se battent à coups de pommes mordues, et que nul autre auditoire ne peut endurer que la tribulation de *Tower-hill*, ou les habitans de *Lime-house* (18), leurs chers confrères. J'en ai envoyé quelques-uns *in limbo patrum;* c'est là qu'ils pourront bien chômer ces trois jours de fêtes, outre le petit régal du fouet qui viendra après.

(Entre le lord chambellan.)

LE CHAMBELLAN.

Merci de moi, quelle multitude ici! Elle grossit à chaque instant: ils accourent de tous côtés, comme si nous tenions une foire. Où sont donc ces portiers? ces fainéans coquins! — (*Aux portiers.*) Vous avez fait là un beau tour! Voilà une brillante assemblée! — Sont-ce là tous vos fidèles amis des faubourgs? Il nous restera beaucoup de place, vraiment, pour les dames, lorsqu'elles vont passer en revenant du baptême!

LE PORTIER.

Avec la permission de votre honneur, nous ne sommes que des hommes; et tout ce que peuvent faire, sans être mis en pièces, des hommes en si petit nombre que nous le sommes, nous l'avons fait. Une armée entière ne les contiendrait pas.

LE CHAMBELLAN.

Sur ma vie, si le roi m'en fait reproche, je vous chasse tous sur l'heure, et je vous impose de plus une bonne amende pour votre négligence. Vous êtes des coquins de paresseux qui demeurez occupés aux bouteilles, tandis que vous devriez être à votre service. — Écoutez; les trompettes sonnent. Les voilà déjà de retour de la cérémonie. — Allons, fendez-moi la presse, et forcez un passage pour laisser défiler librement le cortége; ou je vous trouverai une prison pour vous y divertir un couple de mois.

LE PORTIER.

Faites place pour la princesse.

LE VALET.

Vous, grand vaurien, serrez-vous, ou je vous caresserai la tête.

LE PORTIER.

Vous, l'habit de camelot, à bas des barrières, ou je vous empalerai sur les pieus.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Le palais.

Entrent des trompettes, sonnant de leurs instrumens; suivent deux aldermans, le LORD MAIRE, LE GARTER, CRANMER, LE DUC DE NORFOLK? avec son bâton de maréchal, deux nobles qui portent deux grandes coupes à pied, pour les présens du baptême. Ensuite quatre nobles soutenant un dais sous lequel est la duchesse de Norfolk, marraine, tenant l'enfant richement enveloppé d'une mante; une dame lui porte la robe. Suivent la marquise de Dorset, l'autre marraine, et des dames. Tout le cortége passe en cérémonie autour du théâtre, et le Garter élève la voix.

LE GARTER.

Ciel, dans ta bonté infinie, accorde une vie prospère, longue et toujours heureuse, à la haute et puissante princesse d'Angleterre, Élisabeth!

(Fanfares. Le roi Henri avec sa suite.)

CRANMER, s'agenouillant.

Voici la prière que nous adressons à Dieu, mes deux nobles compagnes et moi, pour votre royale majesté, et pour notre bonne reine. Que toutes les consolations, toutes les joies que le ciel ait jamais placées dans les enfans pour le bonheur de leurs parens, se répandent à chaque instant sur vous dans la personne de cette gracieuse princesse!

LE ROI HENRI.

Je vous remercie, mon bon lord archevêque. — Quel est le nom de l'enfant?

CRANMER.

Élisabeth.

LE ROI HENRI, à Cranmer.

Levez-vous, lord. — (*Il baise l'enfant.*) Dans ce baiser reçois ma bénédiction. Que Dieu te protége ! Je remets ta vie en ses mains.

CRANMER.

Amen !

LE ROI HENRI.

Mes nobles commères, vous avez été trop prodigues. Je vous en remercie de tout mon cœur ; et cette jeune lady vous en remercîra aussi, dès qu'elle saura assez d'anglais pour cela.

CRANMER.

Écoutez-moi, sire, car c'est le ciel qui m'ordonne de parler ; et que personne ne prenne pour flatterie les paroles que je vais prononcer ; l'événement en justifiera la vérité. — Ce royal enfant, (que le ciel veille toujours autour d'elle !) quoique encore au berceau, promet déjà à ce pays mille et mille bénédictions que le temps fera éclore. Elle sera (mais peu d'hommes vivans aujourd'hui pourront contempler ses grandes qualités) un modèle pour tous les princes ses contemporains, et pour ceux qui leur succéderont. Jamais Shéba ne rechercha avec tant d'ardeur la sagesse, et l'aimable vertu, que le fera cette âme pure. Toutes les grâces souveraines qui concourent à former un être aussi auguste, avec toutes les vertus qui suivent les bons princes, seront doublées dans sa personne. Elle sera nourrie dans

la vérité; les saintes et célestes pensées seront ses guides fidèles; elle sera chérie et redoutée; son peuple la bénira; ses ennemis trembleront devant elle comme un champ d'épis battus, et inclineront leur front dans la tristesse. Le bien va croître et prospérer avec elle; sous son règne tout homme mangera en sûreté sous l'ombrage de sa vigne, les fruits qu'il aura plantés, et chantera à tous ses voisins les joyeux chants de la paix; Dieu sera vraiment connu; et ceux qui l'entoureront seront instruits par elle dans les voies épurées de l'honneur; et c'est de là qu'ils tireront leur grandeur, et non de la noblesse du sang et des aïeux. — Et cette paix fortunée ne s'éteindra pas avec elle. Mais, ainsi qu'après la mort de l'oiseau merveilleux, le phénix toujours vierge, ses cendres lui créent un héritier, aussi beau, aussi admirable que lui; de même, lorsqu'il plaira au ciel de l'appeler à lui de cette vallée de ténèbres, elle transmettra ses dons et son bonheur à un successeur, qui, renaissant des cendres sacrées de sa gloire, égal à elle en renommée, s'élèvera comme un astre, et se fixera dans la même sphère. La paix, l'abondance, l'amour, la vérité, et le respect qui auront été le cortége de cet enfant choisi se placeront auprès de son successeur et s'attacheront à lui comme la vigne. La gloire et la renommée de son nom se répandront et fonderont de nouvelles nations partout où le brillant soleil des cieux porte sa lumière. — Il fleurira, et, comme un cédre des montagnes, il étendra ses rameaux sur toutes les plaines d'alentour. — Les enfans de nos enfans verront ces choses et béniront le ciel.

LE ROI HENRI.

Tu nous annonces des prodiges.

CRANMER.

Elle arrivera pour le bonheur de l'Angleterre à un âge avancé; une multitude de jours la verront régner; et il ne s'en écoulera pas un seul qui ne soit couronné par quelque action mémorable. Hélas! plût à Dieu que je ne visse pas plus loin, mais elle doit mourir, il le faut; il faut que les anges la possèdent à leur tour. Toujours vierge elle rentrera dans la terre comme un lis sans tache, et l'univers sera dans le deuil.

LE ROI HENRI.

O lord archevêque! c'est par toi que je viens de commencer d'exister; jamais avant la naissance de cet heureux enfant, je n'avais encore possédé aucun bien. Ces oracles consolans m'ont tant charmé, que, lorsque je serai dans les cieux, je serai encore jaloux de contempler ce que fait cet enfant sur la terre, et que je bénirai l'auteur de mon être. — Je vous remercie tous. — Je vous ai de grandes obligations, à vous, lord maire, et à vos dignes adjoints. J'ai reçu beaucoup d'honneur de votre présence, et vous me trouverez reconnaissant. — Lords, remettez-vous en marche. — Vous devez tous votre visite à la reine qui vous doit des remercîmens; si elle ne vous voyait elle en serait malade. Que dans ce jour nul ne pense qu'il ait aucune affaire à son logis; tous resteront avec moi. Et ce petit enfant fait de ce jour un jour de fête.

(Tous sortent.)

ÉPILOGUE.

« Il y a dix à parier contre un que cette pièce ne » plaira pas à tous ceux qui sont ici. Quelques-uns » viennent pour prendre leurs aises, et dormir pen- » dant un acte ou deux; mais ceux-là nous les au- » rons, j'en ai peur, réveillés en sursaut par le bruit » de nos trompettes; il est donc clair qu'ils diront, » *cela ne vaut rien :* d'autres viennent pour entendre » des railleries amères sur tout le monde, et crier, » *cela est ingénieux ;* ce que nous n'avons pas fait » non plus. En sorte que, je le crains fort, tout le bien » que nous devons espérer d'entendre dire de cette » pièce aujourd'hui, dépend uniquement de la dis- » position compatissante des femmes vertueuses; » car nous leur en avons montré une de ce caractère. » Si elles sourient, et disent *la pièce ira bien*, je » sais qu'avant peu nous aurons pour nous ce qu'il y » a de mieux en hommes; car il faut bien du mal- » heur pour qu'ils s'obstinent à blâmer, lorsque » leurs belles leur commandent d'applaudir. »

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

LE ROI HENRI VIII.

---

(1) Les anciennes ballades anglaises ont célébré la gloire et les exploits de Bevis, guerrier saxon, que son extraordinaire valeur fit créer duc de Southampton, par Guillaume-le-Conquérant.

(2) Wolsey était fils d'un boucher.

(3) Une maison de plaisance du duc de Buckingham.

(4) *By day and night* paraît être une ancienne expression signifiant : *de tout point*, et répondant à peu près à celle-ci : *des pieds à la tête*.

(5) *Here's to your ladyship ; and pledge it madame.*
For 'tis to such a thing....
— *You cannot show me.*

Ladyship, est pris dans son double sens de votre *seigneurie*, et votre *qualité de femme*.

(6) C'est le terme de la loi : l'accusé plaide *guilty*, ou *not guilty*.

(7) *Maiden head.*

(8) C'est la formule de récusation. *Detestor* et *recuso*.

(9) Shakspeare a fait dans cette scène un double emploi du même personnage. Le duc de Surrey, gendre du duc de Buc-

kingham, était à cette époque duc de Norfolk. Son père, le duc de Norfolk, que l'on voit paraître au commencement de la pièce, était mort en 1525, quatre ans avant la chute du cardinal.

(10) Cette aventure des papiers livrés au roi par mégarde est une pure invention du poëte qui a transporté au cardinal Wolsey ce qui arriva à l'évêque de Durham, à l'égard de ce même cardinal Wolsey. Thomas Ruthall, évêque de Durham, membre du conseil privé de Henri VIII, fut chargé par ce prince de lui établir un compte rendu de l'état du royaume. L'évêque ayant fait ce travail, fit relier le volume qui le contenait de la même manière qu'un autre volume où il avait exposé très en détail le compte de sa propre fortune. Le roi lui ayant fait demander le compte dont il l'avait chargé, le cardinal l'envoya chercher dans sa bibliothéque, par son secrétaire qui se trompa, et donna l'un pour l'autre : le cardinal, aussitôt qu'il se fut aperçu de la méprise, porta le livre au roi, lui insinuant que, lorsqu'il aurait besoin d'argent, il avait un trésor tout trouvé dans les coffres de l'évêque. Celui-ci, apprenant ce qui lui était arrivé, en conçut un tel chagrin qu'il mourut peu de temps après.

Le poëte a encore enchéri sur ce fait, et ajouté dans le paquet remis au roi, par inadvertance, une lettre de Wolsey au pape.

(11) Il avait négligé de mettre le genou en terre, selon l'usage, en abordant les rois et reines d'Angleterre.

(12) L'usage était de faire présent à l'enfant qu'on tenait sur les fonts de baptême de cuillères dorées, qu'on appelait *les cuillères des apôtres*. Les gens magnifiques en donnaient douze sur chacune desquelles était la figure d'un apôtre. De moins généreux se réduisaient aux quatre évangélistes. Quand on n'en donnait qu'une, elle était consacrée au patron de l'enfant.

(13) *Paris-garden* était le nom de l'arène aux ours.

(14) *Sir Guy de Warwick;* chevalier célèbre dans les anciennes romances, par qui fut tué, à Winchester, le géant danois Colbrand.

(15) *With the great tool.*

(16) *A brazier. Brazier* veut dire, un brasier, et un homme qui travaille. Il a fallu, pour donner quelque sens à la plaisanterie, s'écarter un peu du sens littéral du mot.

(17) Bonnet piqué, ayant apparemment la forme d'une écuelle.

(18) On croit que la *tribulation de Tower-Hill* était le nom d'une assemblée de puritains. Quant à *Lime-House*, c'est le quartier qu'habitaient les fournisseurs des différens objets nécessaires pour l'équipement des vaisseaux; comme ils employaient des ouvriers de différens pays, et de religions diverses, dans les temps de querelles religieuses, ce quartier était renommé pour la turbulence de ses habitans.

PÉRICLÈS,

TRAGÉDIE.

NOTICE

SUR PÉRICLÈS.

S'il est douteux que cette étrange tragédie doive être adoptée parmi les productions de Shakspeare (1), il est incontestable qu'elle appartient, et à la jeunesse du poëte, et à l'enfance de l'art. Malone ne croit pas qu'il existe en anglais une pièce plus incorrecte, plus défectueuse, et par la versification, et par l'invraisemblance et le plan général. Le héros, vrai coureur d'aventures, voyage continuellement. Un acte entier se passe dans un mauvais lieu, etc., etc.; il est même une scène qui indigne tellement un commentateur (je crois que c'est Steevens), qu'il déclare qu'un des personnages mériterait le fouet, et l'autre, tout roi qu'il est, d'être renvoyé dans les coulisses à

---

(1) Le docteur Malone, qui avait d'abord été d'un avis contraire, avoue que M. Steevens a eu raison de maintenir que Périclès a été seulement revu et corrigé par Shakspeare. Plusieurs scènes entières sont évidemment de lui.

coups de pieds. Il est nécessaire cependant pour l'histoire de l'art de faire connaître ses premiers efforts, et, pour l'histoire du goût, d'apprécier ces ébauches informes qui étaient applaudies chaque soir, dans leur temps, et imprimées in-4°., comme Périclès, avec le titre d'*admirable tragédie*. On se demandera peut-être aussi comment, dans ces époques arriérées où une grange servait souvent de salle, on pouvait représenter des pièces d'une exécution aussi difficile que Périclès, dont la plus grande partie du dernier acte se passe en pleine mer, et sur deux vaisseaux. Les machinistes de notre opéra moderne seraient peut-être eux-mêmes embarrassés pour figurer la scène où le développement de l'action transporte ses personnages. Il faut croire que l'imagination complaisante du spectateur se prêtait à la licence du poëte, et voyait sur le théâtre ce qui n'y existait pas : mer, vaisseaux, palais, forêts, etc.

L'histoire sur laquelle est fondée la tragédie de Périclès, dit Malone, dont nous emprunterons ces détails, est d'une antiquité reculée ; on la trouve dans un livre jadis très-populaire, intitulé *Gesta Romanorum*, écrit, à ce qu'on

suppose, il y a plus de cinq cents ans; elle est racontée aussi par le vieux Gower, dans sa *Confessio amantis*, livre VIII. Il existe en français un ancien roman sur le même sujet, intitulée *le roi Apollyn de Thyr*, par Robert Copland. Mais puisque l'auteur de Périclès a introduit Gower dans sa pièce, il est tout naturel de penser qu'il a suivi surtout l'ouvrage de ce poëte dont il a même évidemment emprunté plusieurs expressions.

Steevens cite plusieurs autres histoires de Périclès, tantôt appelé roi, tantôt prince, et plus souvent Apollonius que Périclès : nous ne donnerons que les titres de trois traductions françaises, en faisant observer qu'une histoire si populaire se recommandait d'elle-même aux poëtes dramatiques.

1°. La chronique d'Apollyn, roy de Thyr, in-4°. Genève, sans date;

2°. Plaisante et agréable histoire d'Apollonius, prince de Tyr, en Afrique, et roi d'Antioche, traduit par Gilles Corozet, in-8°., Paris, 1530.

3°. Dans le septième volume des *Histoires*

tragiques de François Belleforêt : Accidens divers advenus à Apollonie, roy des Tyriens ; ses malheurs sur mer, ses pertes de femme et fille, et la fin heureuse de tous ensemble.

A. P.

PÉRICLÈS.

PERSONNAGES.

ANTIOCHUS, roi d'Antioche.
PÉRICLÈS, prince de Tyr.
HÉLICANUS, } seigneurs de Tyr.
ESCANÈS, }
SIMONIDES, roi de Pentapolis (1).
CLÉON, gouverneur de Tharse.
LYSIMAQUE, gouverneur de Mytilène.
CÉRIMON, seigneur d'Éphèse.
THALIARD (2), seigneur d'Antioche.
PHILÉMON, valet de Cérimon.
LÉONIN, valet de Dionysa.
UN MARÉCHAL, UN ENTREMETTEUR et SA FEMME, BOULT, leur valet.
GOWER, personnage du chœur.
LA FILLE D'ANTIOCHUS.
DIONYSA, femme de Cléon.
THAISA, fille de Simonide.
MARINA, fille de Périclès et de Thaisa.
LYCHORIDA, nourrice de Marina.
DIANA.
SEIGNEURS, DAMES, CHEVALIERS, GENTILSHOMMES, MARINS, PIRATES, PÊCHEURS, MESSAGERS, etc.

La scène se passe dans diverses contrées.

PÉRICLÈS.

ACTE PREMIER.

Devant le palais d'Antiochus. — Des têtes sont disposées sur les remparts.

Entre GOWER.

GOWER.

Gower, ancien poëte, sort de ses cendres pour répéter une ancienne histoire; se soumettant de nouveau aux infirmités de l'homme pour charmer vos oreilles et amuser vos yeux. Il choisit un sujet qui fut jadis chanté la veille des fêtes : des seigneurs et des dames le lisaient alors comme récréation : son but est de rendre le monde plus vertueux ; *et quò antiquiùs eò meliùs*. Si vous, qui êtes nés dans ces temps modernes où l'esprit est plus cultivé, vous acceptiez mes vers, si vous daigniez écouter un vieillard et prendre plaisir à ses chants, je désirerais jouir encore de la vie pour la consumer pour vous, comme la flamme d'une lampe.

La ville que vous voyez fût bâtie par Antiochus-le-Grand, pour être sa capitale; c'est la plus belle cité de la Syrie. (Je répète ce que dit mon auteur.) Ce monarque prit une épouse qui en mourant laissa une fille si aimable, si gracieuse, et si belle, qu'il

semblait que le ciel l'eût comblée de tous ses dons. Le père conçut de l'amour pour elle, et la provoqua à l'inceste. Père coupable! comment conseiller le vice à son propre sang? L'habitude leur persuada que le crime cessait d'être crime. La beauté de cette fille criminelle fit accourir plusieurs princes pour la demander en mariage et jouir de ses appas. Pour empêcher qu'elle se mariât, le père déclara, par une loi qui remplit tout le monde de terreur, que celui qui la voudrait pour sa femme devinerait une énigme sous peine de la vie. Plusieurs prétendans moururent pour elle, comme l'attestent les têtes exposées à vos regards : ce qui suit va être soumis au jugement de vos yeux, et je leur recommande de l'indulgence pour ce spectacle.

(Il sort.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Antioche. — Appartement du palais.

ANTIOCHUS entre avec PÉRICLÈS et sa suite.

ANTIOCHUS.

Jeune prince de Tyr, vous êtes instruit du danger de ce que vous osez entreprendre.

PÉRICLÈS.

Oui, Antiochus, et mon âme, enhardie par la gloire qui l'attend, compte pour rien la mort que je risque.

(Musique.)

ANTIOCHUS.

Amenez notre fille, parée comme une fiancée, et

digne des embrassemens de Jupiter lui-même. A sa naissance (où présida Lucine), la nature la combla de ses dons; et toutes les planètes s'assemblèrent pour réunir en elle leurs différentes perfections.

(Entre la fille d'Antiochus.)

PÉRICLÈS.

Voyez-la venir, parée comme le printemps. Les grâces sont ses sujettes, et sa pensée, reine des vertus, dispense la gloire aux mortels. Son visage est le livre des louanges, où l'on ne lit que de rares plaisirs, comme si le chagrin en était expulsé pour toujours, et que la colère farouche ne pût jamais être la compagne de sa douceur. O vous, dieux qui me créâtes homme et sujet de l'amour, vous qui avez allumé dans mon sein le désir de goûter le fruit de cet arbre céleste ou de mourir dans l'aventure, soyez mes soutiens; fils et serviteur dévoué de vos volontés, que je puisse obtenir cette félicité infinie.

ANTIOCHUS.

Prince Périclès...

PÉRICLÈS.

Qui voudrais être fils du grand Antiochus.

ANTIOCHUS.

Devant toi est cette belle Hespéride avec ses fruits d'or qu'il est dangereux de toucher, car des dragons qui donnent la mort sont là pour t'effrayer. Son visage, comme le ciel, t'invite à contempler une gloire inestimable à laquelle le mérite seul peut prétendre, tandis que tout ton corps doit mourir par l'imprudence de ton œil, si le mérite te manque. Ces

princes jadis fameux, comme toi amenés ici par la renommée, et rendus hardis par le désir, avec leur bouche muette et leurs pâles ossemens qui n'ont d'autres linceuls que les étoiles du ciel, t'avertissent qu'ils ont péri martyrs dans la guerre de Cupidon. Leurs têtes séparées du tronc te dissuadent de te jeter dans le piége inévitable de la mort.

PÉRICLÈS.

Antiochus, je te remercie d'avoir appris à ma nature mortelle à se connaître et à préparer mon corps à ce qu'il sera un jour, grâces à ces objets hideux. Car le souvenir de la mort devrait être comme un miroir qui nous fait voir que la vie n'est qu'un souffle : s'y fier est une erreur. Je ferai donc mon testament; et comme font ces malades qui connaissent le monde, voient le ciel, mais, sentant la douleur, ne tiennent plus aux plaisirs de ce monde. Je te lègue donc une heureuse paix à toi et à tous les hommes vertueux, comme devraient l'être tous les princes : je laisse mes richesses à la terre d'où elles sont sorties.— Et à vous (*à la fille d'Antiochus*) la pure flamme de mon amour. — Ainsi préparé au voyage de la vie ou de la mort, j'attends le coup fatal, Antiochus, et je méprise tous tes avis.

ANTIOCHUS.

Lis donc cette énigme : si tu ne l'expliques pas, la loi veut que tu périsses comme ceux qui sont devant toi.

LA FILLE D'ANTIOCHUS.

En tout, excepté en cela, puisses-tu être heureux !

PÉRICLÈS.

Comme un vaillant champion, j'entre dans la

lice, et je n'écoute plus que ma loyauté et mon courage.

(Il lit l'énigme.)

Je ne suis pas une vipère, et cependant je me nourris
De la chair de la mère qui m'engendra :
Je cherchai un époux, et dans ma recherche
Je le trouvai dans un père.
Il est père, fils et tendre époux;
Moi, je suis mère, femme, et cependant sa fille.
Comment toutes ces choses peuvent-elles être en deux personnes?
Si tu veux vivre, devine-le.

Triste alternative de cette dernière ligne! Mais, ô vous, puissances qui avez donné au ciel d'innombrables yeux pour voir les actions des hommes, pourquoi la vue leur est-elle laissée, si c'est une vérité que cette lecture qui me fait pâlir? *(Il prend la main de la princesse.)* Beau cristal de lumière, je vous aimais et vous aimerais encore si cette noble cassette ne contenait pas le crime; mais je dois vous dire... — Ah! mes pensées se révoltent, car il n'est pas honnête homme celui qui, sachant que le crime est en dedans, touche la porte. Vous êtes une belle viole, et vos sens en sont les cordes. Touchée par une main légitime, votre harmonie ferait abaisser les cieux et rendrait les dieux attentifs. Mais touchée avant votre temps, c'est l'enfer seul que vos sons discordans réjouissent.—En bonne conscience.... je renonce à vous.

ANTIOCHUS.

Prince Périclès, ne la touchez pas, sous peine de perdre la vie. C'est un point aussi dangereux pour vous que le reste. D'après notre loi, votre temps est expiré: ou devinez, ou subissez votre sentence.

PÉRICLÈS.

Grand roi, peu de personnes aiment à entendre citer les crimes qu'ils aiment à commettre; ce serait vous outrager que de m'expliquer davantage. Celui qui a le registre de tout ce que font les monarques, agit plus sûrement en le tenant fermé qu'ouvert. Là, le vice qu'on dénonce est comme le vent déchaîné, qui, pour se répandre au loin, jette la poussière aux yeux des hommes, et la fin de cela c'est que le vent passe, et que la vue malade s'éclaircit. Arrêter le vent serait funeste. L'aveugle taupe pousse des monticules arrondis vers le ciel, pour dire que la terre est opprimée par les crimes de l'homme; le pauvre animal est puni de mort pour cela. Les rois sont les dieux de la terre. Dans le vice, leur volonté est leur loi. Si Jupiter fait mal, qui osera le dire? Il suffit que vous sachiez.... Et il convient d'étouffer ce qui serait pire, si on le connaissait. Chacun aime le sein qui le nourrit; permettez à ma langue d'aimer ma tête.

ANTIOCHUS, à part.

Que n'ai-je sa tête en mon pouvoir! Il a trouvé le sens de l'énigme. — Mais je vais ruser avec lui. (*Haut.*) Jeune prince de Tyr, quoique, par la teneur de notre édit sévère, votre explication étant fausse, nous puissions procéder à votre supplice, cependant l'espérance que nous inspire votre belle jeunesse nous fait prendre une autre résolution. Nous vous accordons encore quarante jours de répit. Si au bout de ce terme notre secret est connu, cette clémence prouvera le plaisir que nous aurons à vous agréer

pour notre fils. Jusqu'alors vous serez traité selon votre dignité et votre mérite.

(Antiochus sort avec sa fille et sa suite.)

PÉRICLÈS.

Comme la courtoisie voudrait déguiser le crime ! Tout ce que je vois n'est que l'acte d'un hypocrite qui n'a de bon que ce qu'il laisse voir au dehors. S'il était vrai que j'eusse mal interprété l'énigme, tu ne serais pas assez coupable pour te livrer à l'inceste : tandis que tu es à la fois un père et un fils par ton commerce avec ton enfant qui devait être destinée à un époux et non à un père, ta fille ne serait pas condamnée à dévorer la chair de sa mère, en souillant la couche maternelle. Le père et la fille sont comme deux serpens qui, en se nourrissant des plus douces fleurs, n'en retirent que venin. Antiochus, adieu! La sagesse me dit que ceux qui ne rougissent pas d'actions plus noires que la nuit ne négligeront rien pour les dérober à la lumière! Un crime, je le sais, en provoque un autre. Le meurtre suit de près la luxure, comme la flamme la fumée. Le crime tient dans sa main la trahison, le poison et un bouclier pour écarter la honte. De peur que ma vie ne soit sacrifiée à votre honneur, je veux éviter le danger par la fuite.

(Il sort.)

(Antiochus rentre.)

ANTIOCHUS.

Il a trouvé le mot de l'énigme, il trouvera la mort. Il ne faut pas le laisser vivre pour proclamer mon infamie et le crime dégoûtant d'Antiochus. Que ce

prince meure donc, et que sa mort sauve mon honneur. Holà! quelqu'un!

(Thaliard entre.)

THALIARD.

Votre majesté m'appelle-t-elle?

ANTIOCHUS.

Thaliard, vous êtes de ma maison et confident des secrets de mon cœur : votre fidélité fera votre avancement. — Thaliard, voici du poison et voici de l'or; nous haïssons le prince de Tyr, et tu dois le tuer. Il ne t'appartient pas de demander le motif de cet ordre. Dis-moi, cela suffit-il?

THALIARD.

Sire, cela suffit.

(Entre un messager.)

ANTIOCHUS.

Eh bien! reprends haleine, en nous disant pourquoi tant de précipitation.

LE MESSAGER.

Sire, le prince Périclès a pris la fuite.

(Il sort.)

ANTIOCHUS.

Si tu veux vivre, vole après lui, et, comme un trait lancé par un archer habile, atteins le but que ton œil a visé. Ne reviens que pour nous dire : Le prince Périclès est mort.

THALIARD.

Seigneur, si je puis le voir seulement à la portée de mon pistolet, je le tiens pour mort. Adieu donc.

(Il sort.)

ANTIOCHUS.

Thaliard, adieu; jusqu'à ce que Périclès soit mort, mon cœur ne pourra secourir ma tête.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Tyr. — Un appartement du palais.

PÉRICLÈS, HÉLICANUS et autres seigneurs.

PÉRICLÈS.

Que personne ne nous interrompe. Pourquoi ce poids accablant de pensées? Triste compagne, la sombre mélancolie est chez moi une chose si habituelle qu'il n'est aucune heure du jour ou de la nuit paisible (destinée à être le tombeau des soucis) qui puisse m'apporter le repos. Ici les plaisirs courtisent mes yeux, et mes yeux les évitent, et le danger que je craignais est près d'Antiochus dont le bras est trop loin pour m'atteindre. Ni le plaisir ne peut ici me charmer, ni l'éloignement du péril me consoler. Telles sont ces passions qui, nées d'une fatale terreur, sont entretenues par l'inquiétude. Ce qui n'était jadis qu'une crainte de ce qui pouvait arriver s'est changé en précaution contre ce qui peut arriver encore. Voilà ma position. Le grand Antiochus (contre lequel je ne puis lutter, puisque vouloir et agir sont pour lui même chose) croira que je parlerai quoique je lui jure le silence. Il ne me servira guère de lui dire que je l'honore, s'il soupçonne que je puis le déshonorer; il fera tout pour étouffer la

voix qui pourrait le faire rougir ; il couvrira la contrée de troupes ennemies et déploîra un si terrible appareil de guerre que mes états perdront tout leur courage ; mes soldats seront vaincus avant de combattre, et mes sujets punis d'une offense qu'ils n'ont pas commise. Cette inquiétude sur eux et non la crainte pour moi (qui ne suis que comme la cime des arbres qui protége les racines dont elle tire sa nourriture), voilà ce qui fait languir mon corps et mon âme; je suis puni déjà avant qu'Antiochus m'ait attaqué.

PREMIER SEIGNEUR.

Que la joie et le bonheur consolent votre cœur royal.

SECOND SEIGNEUR.

Conservez la paix dans votre cœur jusqu'à votre retour.

HÉLICANUS.

Silence, silence, seigneurs, et laissez parler l'expérience. Ils abusent le roi ceux qui le flattent. La flatterie est le soufflet qui enfle le crime. Celui qu'on flatte n'est qu'une étincelle à laquelle le souffle de la flatterie donne la chaleur et la flamme, tandis que les remontrances respectueuses conviennent aux rois; car ils sont hommes, et peuvent se tromper. Quand signor Doux-Langage [3] vous annonce la paix il vous flatte, et déclare la guerre à votre roi. Prince, pardonnez-moi ou flattez-moi si vous voulez, mais je ne puis me mettre guère plus bas que mes genoux.

PÉRICLÈS.

Laissez-nous tous; mais allez visiter le port pour

examiner nos vaisseaux et nos munitions, et puis revenez. (*Les seigneurs sortent.*) — Hélicanus, toi tu nous a irrité. Que vois-tu sur mon front?

HÉLICANUS.

Un air chagrin, seigneur redoutable.

PÉRICLÈS.

Si le front courroucé des princes est si redouté, comment as-tu osé allumer la colère sur le mien?

HÉLICANUS.

Comment les plantes osent-elles regarder le ciel qui les nourrit?

PÉRICLÈS.

Tu sais que je suis maître de ta vie.

HÉLICANUS, fléchissant le genou.

J'ai moi-même aiguisé la hache, vous n'avez plus qu'à frapper.

PÉRICLÈS.

Lève-toi; je t'en prie, lève-toi; assieds-toi. Tu n'es pas un flatteur, je t'en remercie; et que le ciel préserve les rois de fermer l'oreille à ceux qui leur révèlent leurs fautes. Digne conseiller et serviteur d'un prince, toi qui, par ta sagesse, rends le prince sujet, que veux-tu que je fasse?

HÉLICANUS.

Supportez avec patience les maux que vous vous attirez vous-même.

PÉRICLÈS.

Tu parles comme un médecin. Hélicanus, tu me donnes une potion que tu tremblerais de recevoir toi-même. Écoute-moi donc : je fus à Antioche,

où, comme tu sais, au péril de la vie, je cherchais une beauté célèbre qui pût me donner une postérité, consolation du prince et joie des sujets. Son visage fut pour mes yeux au-dessus de toutes les merveilles; le reste écoute bien, était aussi noir que l'inceste. Je découvris le sens d'une énigme qui faisait la honte du père coupable; mais celui-ci feignit de me flatter au lieu de me menacer. Tu sais qu'il est temps de craindre quand les tyrans semblent vous caresser. Cette crainte m'assaillit tellement, que je pris la fuite à la faveur du manteau de la nuit qui me protégea. Arrivé ici, je songeais à ce qui s'était passé, à ce qui pourrait s'ensuivre. Je connaissais Antiochus pour un tyran; et les craintes des tyrans, au lieu de diminuer, augmentent plus vite que leurs années. Et s'il venait à soupçonner (ce qu'il soupçonne sans doute) que je puis apprendre au monde combien de nobles princes ont péri pour le secret de son lit incestueux, afin de se débarrasser de ce soupçon, Antiochus couvrirait cette contrée de soldats, sous prétexte de l'outrage que je lui ai fait; et tous mes sujets, victimes de mon offense, si c'en est une, éprouveraient les coups de la guerre qui n'épargne pas l'innocence : cette tendresse pour tous les miens (et tu es du nombre, toi qui m'en fais le reproche)....

HÉLICANUS.

Hélas! seigneur.

PÉRICLÈS.

Voilà ce qui bannit le sommeil de mes yeux, le sang de mon visage; voilà ce qui remplit mon cœur d'inquiétudes, quand je pense aux moyens

d'arrêter cette tempête avant qu'elle éclate. Ayant peu d'espoir de prévenir ces malheurs, je croyais que le cœur d'un prince devait les pleurer.

HÉLICANUS.

Eh bien, seigneur, puisque vous m'avez permis de parler, je vous parlerai franchement. Vous craignez Antiochus, et vous n'avez pas tort; on peut craindre un tyran qui, soit par une guerre ouverte ou une trahison cachée, attentera à votre vie. C'est pourquoi, seigneur, voyagez pendant un temps, jusqu'à ce que sa rage soit oubliée, ou que les destinées aient tranché le fil de ses jours. Laissez-nous vos ordres : si vous m'en donnez, le jour ne sert pas plus fidèlement la lumière que je vous servirai.

PÉRICLÈS.

Je ne doute pas de ta foi; mais s'il voulait empiéter sur mes droits en mon absence?

HÉLICANUS.

Nous verserons notre sang sur la terre qui nous donna la naissance.

PÉRICLÈS.

Tyr, adieu donc; et je me rends à Tharse, où, Hélicanus, je recevrai tes dépêches, voulant me conduire d'après tes lettres. Je te confie le bien-être de mes sujets : je compte sur ta parole comme sur un serment. Celui qui ne craint pas d'en violer un en violera bientôt deux. Mais, dans nos différentes sphères, nous vivrons avec tant de sincérité, que le temps ne donnera par nous aucune preuve nouvelle de cette double vérité. Tu t'es montré sujet loyal, et moi bon prince.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Tyr. — Un vestibule du palais.

Entre THALIARD.

THALIARD.

Voici donc Tyr et la cour. C'est ici qu'il me faut tuer le roi Périclès; et si j'y manque, je suis sûr d'être tué à mon retour. C'est dangereux. Allons, je m'aperçois qu'il fut sage et prudent, celui qui, invité à demander ce qu'il voudrait à un roi, lui demanda de n'être admis à la confiance d'aucun de ses secrets. Je vois bien qu'il avait raison; car si un roi dit à un homme d'être un coquin, il est obligé de l'être par son serment. Silence. Voici les seigneurs de Tyr.

(Hélicanus entre avec Escanès et autres seigneurs.)

HÉLICANUS.

Vous n'avez pas le choix, mes pairs de Tyr, de faire d'autres questions sur le départ de votre roi. Cette commission, marquée de son sceau, qu'il m'a laissée, dit assez qu'il a été en voyage.

THALIARD, à part.

Quoi! le roi est parti?

HÉLICANUS.

Si vous voulez en savoir davantage, comme il est parti sans prendre congé de vous, je vous donnerai quelques éclaircissemens. Étant à Antioche....

THALIARD, à part.

Que dit-il d'Antioche ?

HÉLICANUS.

Le roi Antiochus (j'ignore pourquoi) prit de l'ombrage contre lui, ou du moins Périclès le crut ; et, ne doutant pas qu'il eût été coupable par erreur peut-être, il a voulu montrer ses regrets en se punissant lui-même, et il s'est mis sur un vaisseau où sa vie est menacée chaque minute.

THALIARD, à part.

Allons, je vois que je ne serai pas pendu, quand je le voudrais ; mais, puisqu'il est parti, le roi sera charmé qu'il ait échappé aux dangers de la terre pour périr sur mer. — Présentons-nous. — Salut aux seigneurs de Tyr.

HÉLICANUS.

Le seigneur Thaliard est le bienvenu de la part d'Antiochus.

THALIARD.

Je suis chargé par lui d'un message pour le prince Périclès ; mais depuis mon arrivée, ayant appris que votre maître est parti pour de lointains voyages, mon message doit retourner là d'où il est venu.

HÉLICANUS.

Nous n'avons aucune raison pour vous le demander, puisqu'il est adressé à notre maître et non à nous ; cependant, avant de vous laisser partir, nous désirons vous fêter à Tyr, comme amis d'Antiochus.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Tharse. — Appartement de la maison du gouverneur.

CLÉON entre avec DIONYSA et une suite.

CLÉON.

Ma Dionysa, nous reposerons-nous ici pour essayer, par le récit des malheurs des autres, d'oublier les nôtres?

DIONYSA.

Ce serait souffler le feu dans l'espoir de l'éteindre; car celui qui abat des collines trop hautes, ne fait qu'en élever de plus hautes encore. O mon malheureux père! telles sont nos douleurs : ici, nous ne ferons que les sentir et les voir avec des yeux humides; semblables à des arbres, si on les émonde, elles croissent davantage.

CLÉON.

O Dionysa! quel est celui qui a besoin de nourriture, et qui ne le dit pas? Peut-on cacher sa faim jusqu'à ce qu'on en meure? Nos langues expriment nos chagrins, nos yeux pleurent, et nos sanglots les attestent, afin que, si les cieux dorment pendant que les créatures sont dans la peine, ils puissent être appelés à leur secours. Je parlerai donc de nos anciennes infortunes; et quand les paroles me manqueront, aide-moi de tes larmes.

DIONYSA.

Je ferai de mon mieux, ô mon père!

CLÉON.

Tharse, que je gouverne, cette cité sur laquelle l'abondance versait tous ses dons ; cette cité, encombrée de richesses, dont les tours allaient chercher les nuages; cette cité, l'étonnement continuel des étrangers, dont les habitans étaient si parés de bijoux, qu'ils pouvaient se servir de miroir les uns aux autres; car leurs tables étaient servies moins pour satisfaire la faim que le coup d'œil, toute pauvreté était méprisée, et l'orgueil si grand que le nom d'aumône était devenu odieux...

DIONYSA.

Cela est trop vrai.

CLÉON.

Mais voyez ce que peuvent les dieux ! Ces palais délicats, que naguère la terre, la mer et l'air ne pouvaient contenter malgré l'abondance de leurs dons, sont maintenant privés de tout ; ces palais, qui, il y a deux printemps, avaient besoin d'inventions pour charmer leur goût, seraient aujourd'hui heureux d'obtenir le morceau de pain qu'ils mendient. Ces mères, qui, pour amuser leurs enfans, ne croyaient pas qu'il y eût rien d'assez rare, sont prêtes maintenant à dévorer ces fruits de leur amour. Les dents de la faim sont si cruelles, que l'homme et la femme tirent au sort pour savoir qui des deux mourra le premier pour prolonger la vie de l'autre. Ici pleure un époux, et là sa compagne ; on voit tomber des foules entières, sans avoir la force de leur creuser un tombeau. N'est-ce pas la vérité?

DIONYSA.

Notre pâleur et nos yeux enfoncés l'attestent.

CLÉON.

Que les villes qui se désaltèrent à la coupe de l'abondance, et à qui elle prodigue les prospérités, écoutent nos plaintes au milieu de leurs banquets! le malheur de Tharse peut être un jour leur partage.

(Un seigneur entre.)

LE SEIGNEUR.

Où est le gouverneur?

CLÉON.

Ici. Déclare-nous les chagrins qui t'amènent ici avec tant de hâte; car l'espérance est trop loin pour que ce soit elle que nous attendions.

LE SEIGNEUR.

Nous avons signalé sur la plage voisine une flotte qui fait voile ici.

CLÉON.

Je m'en doutais : un malheur ne vient jamais seul. Quelque nation voisine, prenant avantage de notre misère, a armé ces vaisseaux pour nous vaincre, abattus comme déjà nous le sommes, et faire de nous sa conquête sans se soucier du peu de gloire qu'elle en recueillera.

LE SEIGNEUR.

Ce n'est pas ce qu'il faut craindre; car leurs blancs pavillons déployés annoncent la paix, et nous promettent plutôt des sauveurs que des ennemis.

CLÉON.

Tu parles comme quelqu'un qui ignore que l'apparence la plus flatteuse est aussi la plus trompeuse. Mais advienne que pourra; qu'avons-nous à craindre? nous sommes à mi-chemin de la tombe. Va dire au commandant de cette flotte que nous l'attendons ici pour savoir ce qu'il veut faire, d'où il vient, et ce qu'il veut.

LE SEIGNEUR.

J'y cours, seigneur.

(Il sort.)

CLÉON.

Que la paix soit la bienvenue, si c'est la paix qu'il nous apporte; si c'est la guerre, nous sommes hors d'état de résister.

(Entre Périclès avec sa suite.)

PÉRICLÈS.

Seigneur gouverneur, car c'est votre titre nous a-t-on dit, que nos vaisseaux et nos guerriers ne soient pas comme un signal allumé qui épouvante vos yeux. Nous avons appris vos malheurs jusqu'à Tyr, et la désolation de votre ville : nous ne venons point ajouter à vos larmes, mais les tarir; et nos vaisseaux, que vous pourriez croire remplis comme le cheval de Troie, de combattans prêts à tout détruire, ne le sont que de blé pour vous procurer du pain et rendre la vie à vos corps épuisés par la famine.

TOUS.

Que les dieux de la Grèce vous protégent et exaucent les prières que nous leur adresserons pour vous!

PERICLÈS.

Relevez-vous, je vous prie; nous ne demandons point vos respects, mais votre amour, et un port pour nous, nos navires et notre suite.

CLÉON.

Si ce que vous demandez vous était jamais refusé, si jamais quelqu'un de nous était seulement ingrat en pensée, quand ce serait nos femmes, nos enfans, ou nous-mêmes, que la malédiction du ciel et des hommes les punisse de leur lâcheté! mais jamais pareille chose n'aura lieu; jusque-là du moins, vous êtes le bienvenu dans notre ville et dans nos maisons.

PÉRICLÈS.

Nous acceptons ce bon accueil; passons ici quelque temps dans les fêtes jusqu'à ce que nos étoiles nous daignent sourire de nouveau.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Entre GOWER.

GOWER.

Vous venez de voir un puissant roi persuader sa fille à l'inceste, et un autre prince meilleur et vertueux se rendre respectable par ses actions et ses paroles. Tranquillisez-vous donc, jusqu'à ce qu'il ait échappé à la nécessité. Je vous montrerai ceux qui, passant par l'infortune, perdent un grain de sable et gagnent une montagne. Le prince vertueux, auquel je donne ma bénédiction, est encore à Tharse où chacun écoute ce qu'il dit comme chose sacrée, et, pour éterniser le souvenir de ses bienfaits, lui décerne une statue d'or; mais d'autres nouvelles sont communiquées à vos yeux : qu'ai-je besoin de parler? — (*Spectacle muet. — Periclès entre par une porte, parlant avec Cléon accompagné d'une suite; par une autre porte un messager avec une lettre pour Périclès; Périclès montre la lettre à Cléon, ensuite il donne une récompense au messager. Cléon et Périclès sortent chacun de leur côté.*) — Le bon Hélicanus est resté à Tyr, ne mangeant pas le miel des autres comme un frelon. Tous ses efforts tendent à tuer les mauvais et à faire vivre les bons. Pour remplir les instructions de son prince il

l'informe de tout ce qui arrive à Tyr ; que Thaliard était venu avec l'intention secrète de l'assassiner, et qu'il n'était pas sûr pour lui de rester plus longtemps à Tharse. Périclès s'est embarqué de nouveau sur les mers, si souvent fatales au repos de l'homme ; le vent commence à souffler, le tonnerre et les flots font un tel tapage que le vaisseau qui aurait dû lui servir d'asile fait naufrage et se brise ; le bon prince ayant tout perdu est porté de côte en côte par les vagues ; tout l'équipage a péri, lui seul s'échappe ; enfin la fortune, lassée d'être injuste, le jette sur un rivage ; il aborde, heureusement le voici. Excusez le vieux Gower de n'en pas dire davantage, il a été déjà assez long.

(Il sort.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Pantapolis. — Plaine sur le bord de la mer.

PÉRICLÈS entre mouillé.

PÉRICLÈS.

Apaisez votre colère, astres du ciel ; vent, pluie et tonnerre, souvenez-vous que l'homme mortel n'est qu'une substance qui doit vous céder, et je vous obéis comme ma nature le veut. Hélas ! la mer m'a jeté sur les rochers, après m'avoir transporté sur ses flots de rivage en rivage et ne me laissant d'autre pensée que celle d'une mort prochaine. Qu'il suffise à votre puissance d'avoir privé un prince de toute sa for-

tune : repoussé de cette tombe humide, tout ce qu'il demande c'est de mourir ici en paix.

(Entre trois pêcheurs.)

PREMIER PÊCHEUR.

Holà ! Pilche.

SECOND PÊCHEUR.

Holà ! viens et apporte les filets.

TROISIÈME PÊCHEUR.

Que dites-vous, maître ?

PREMIER PÊCHEUR.

Prends garde à ce que tu fais ; viens, ou j'irai te chercher avec un croc.

TROISIÈME PÊCHEUR.

En vérité, maître, je pensais à ces pauvres gens qui viennent de faire naufrage à nos yeux, tout à l'heure.

PREMIER PÊCHEUR.

Hélas ! pauvres âmes ! cela me déchirait le cœur, d'entendre les cris plaintifs qu'ils nous adressaient quand nous avions peine à nous sauver nous-mêmes.

TROISIÈME PÊCHEUR.

Eh bien, maître, ne l'avais-je pas dit en voyant ces marsouins (4) bondir. On dit qu'ils sont moitié chair et moitié poisson. Maudits soient-ils ! ils ne paraissent jamais que je ne pense à être noyé. Maître, je ne sais pas comment font les poissons pour vivre dans la mer.

PREMIER PÊCHEUR.

Eh ! comme les hommes à terre : les gros mangent les petits. Je ne puis mieux comparer nos riches

avares qu'à une baleine, qui se joue et chasse devant elle les pauvres fretins pour les dévorer d'une bouchée. J'ai entendu parler de semblables baleines à terre, qui ne cessent d'ouvrir la bouche qu'elles n'aient avalé toute la paroisse, église, clochers, cloches et tout.

PÉRICLÈS.

Jolie morale!

TROISIÈME PÊCHEUR.

Mais, notre maître, si j'étais le sacristain, je me tiendrais ce jour-là dans le beffroi.

SECOND PÊCHEUR.

Pourquoi, mon camarade?

TROISIÈME PÊCHEUR.

Parce qu'elles m'avaleraient aussi, et qu'une fois dans leur ventre, je branlerais si fort les cloches qu'elles finiraient par tout rejeter, cloches, clochers, église et paroisse. Mais si le bon roi Simonides était de mon avis...

PÉRICLÈS.

Simonide!

TROISIÈME PÊCHEUR.

Nous purgerions la terre de ces frelons qui volent les abeilles.

PÉRICLÈS.

Comme ces pêcheurs, habitans des mers, peignent les erreurs de l'homme et recueillent dans leur demeure humide tout ce que l'homme approuve et invente. — Paix à vos travaux, honnêtes pêcheurs.

SECOND PÊCHEUR.

Honnête!... bonhomme qu'est-ce cela? — Si c'est

un jour qui vous convienne, effacez-le du calendrier, et personne ne le cherchera.

PÉRICLÈS.

Non, voyez, la mer a jeté sur votre côte...

SECOND PÊCHEUR.

Quelle folle d'ivrogne est la mer, de te jeter sur notre chemin!

PÉRICLÈS.

Un homme que les flots et les vents dans ce vaste jeu de paume ont pris pour balle, vous supplie d'avoir pitié de lui; il vous supplie, lui qui n'est pas habitué à demander.

PREMIER PÊCHEUR.

Quoi donc, l'ami, ne peux-tu mendier? Il y a des gens dans notre Grèce qui gagnent plus en mendiant que nous en travaillant.

SECOND PÊCHEUR.

Sais-tu prendre des poissons?

PÉRICLÈS.

Je n'ai jamais fait ce métier.

SECOND PÊCHEUR.

Alors tu mourras de faim; car il n'y a rien à gagner aujourd'hui, à moins que tu ne le pêches.

PÉRICLÈS.

J'ai appris à oublier ce que je fus; mais le besoin me force de penser à ce que je suis, un homme transi de froid; mes veines sont glacées et n'ont guère de vie que ce qui peut suffire à donner assez de chaleur à ma langue pour implorer vos secuurs. Si vous me

les refusez, comme je suis homme, veuillez me faire ensevelir.

PREMIER PÊCHEUR.

Mourir, dis-tu? que les dieux t'en préservent. J'ai un manteau ici, viens t'en revêtir; réchauffe-toi : approche. Tu es un beau garçon ; viens avec nous, tu auras de la viande les dimanches, du poisson les jours de jeûne, sans compter les *poudings* et des gâteaux de pomme, et tu seras le bienvenu.

PÉRICLÈS.

Je vous remercie.

SECOND PÊCHEUR.

Écoute, l'ami, tu disais que tu ne pouvais mendier?

PÉRICLÈS.

Je n'ai fait que supplier.

SECOND PÊCHEUR.

Je me ferai suppliant aussi, et j'esquiverai le fouet.

PÉRICLÈS.

Quoi! tous les mendians sont-ils fouettés?

SECOND PÊCHEUR.

Non pas tous, l'ami ; car si tous les mendians étaient fouettés, je ne voudrais pas de meilleure place que celle de bedeau ; mais notre maître, je vais tirer le filet.

(Les deux pêcheurs sortent.)

PÉRICLÈS.

Comme cette honnête gaieté convient à leurs travaux!

PREMIER PÊCHEUR.

Holà, monsieur, savez-vous où vous êtes?

PÉRICLÈS.

Pas trop.

PREMIER PÊCHEUR.

Je vais vous le dire : cette ville s'appelle Pentapolis, et notre roi est le bon Simonides.

PÉRICLÈS.

Le bon roi Simonides, avez-vous dit?

PREMIER PÊCHEUR.

Oui, et il mérite ce nom par son règne paisible et son bon gouvernement.

PÉRICLÈS.

C'est un heureux roi, puisque son gouvernement lui mérite le titre de bon. Sa cour est-elle loin de ce rivage?

PREMIER PÊCHEUR.

Oui-da, monsieur, à une demi-journée; je vous dirai qu'il a une belle fille; c'est demain le jour de sa naissance, et il est venu des princes et des chevaliers de toutes les parties du monde, afin de jouter dans un tournois pour l'amour d'elle.

PÉRICLÈS.

Si ma fortune égalait mes désirs, je voudrais me mettre du nombre.

PREMIER PÊCHEUR.

Monsieur, il faut que les choses soient comme elles peuvent être. Ce qu'un homme ne peut obtenir, il peut légitimement le faire pour...... l'âme de sa femme.

(Les deux pêcheurs rentrent en tirant leur filet.)

SECOND PÊCHEUR.

A l'aide, maître, à l'aide, voici un poisson qui se débat dans le filet comme le bon droit dans un procès. Il y aura de la peine à le tirer.—Ah! au diable! — Le voici enfin, et il s'est changé en armure rouillée.

PÉRICLÈS.

Une armure! mes amis, laissez-moi la voir, je vous prie. Je te remercie, fortune, après toutes mes traverses, de me rendre quelque chose pour me rétablir; je te remercie quoique cette armure m'appartienne et fasse partie de mon héritage; ce gage me fut donné par mon père avec cette stricte recommandation répétée à son lit de mort : *Regarde cette armure, Périclès, elle m'a servi de bouclier contre la mort* (il me montrait ce brassard); *conserve-la parce qu'elle m'a sauvé; dans un danger pareil, elle peut te défendre aussi, avec la protection des dieux.* Je l'ai conservée avec amour jusqu'au moment où les vagues cruelles, qui n'épargnent aucun mortel, me l'arrachèrent dans leur rage; devenues plus calmes, elles me la rendent. Fortune, je te remercie; mon naufrage n'est plus un malheur, puisque je retrouve le présent de mon père.

PREMIER PÊCHEUR.

Monsieur, que voulez-vous dire?

PÉRICLÈS.

Mes bons amis, je vous demande cette armure qui fut celle d'un roi; je la reconnais à cette marque. Ce roi m'aimait tendrement, et pour l'amour

de lui je veux posséder ce gage de son souvenir. Je vous prie aussi de me conduire à la cour de votre souverain où cette armure me permettra de paraître noblement, et, si ma fortune s'améliore, je reconnaîtrai votre bienveillance; jusqu'alors je suis votre débiteur.

PREMIER PÊCHEUR.

Quoi! voulez-vous figurer au tournoi?

PÉRICLÈS.

Je montrerai mon courage exercé à la guerre.

PREMIER PÊCHEUR.

Prends donc cette armure, et que les dieux te secondent.

SECOND PÊCHEUR.

Mais, écoutez-nous, l'ami, c'est nous qui avons tiré cet habit du fond de la mer; il est certaines indemnités. Si vous prospérez, j'espère que vous vous souviendrez de ceux à qui vous le devez.

PÉRICLÈS.

Oui, crois-moi. Maintenant, grâce à vous, je suis vêtu d'acier; et, en dépit des flots, ce joyau a repris sa place à mon bras. Il me servira à me procurer un coursier dont le pas joyeux réjouira tous ceux qui le verront. Seulement, mon ami, il me manque encore un haut-de-chausse.

SECOND PÊCHEUR.

Nous vous en trouverons; je vous donnerai mon meilleur manteau pour vous en faire un, et je vous conduirai moi-même à la cour.

PÉRICLÈS.

Que l'honneur soit mon but. Je me relèverai aujourd'hui, ou j'accumulerai malheur sur malheur.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Place publique, ou plate-forme conduisant aux lices. — Pavillon sur le côté pour la réception du roi, de la princesse, et des seigneurs.

SIMONIDES entre avec THAISA; DES SEIGNEURS. Suite.

SIMONIDES.

Les chevaliers sont-ils prêts à commencer le spectacle?

PREMIER SEIGNEUR.

Ils sont prêts, seigneur, et n'attendent que votre arrivée pour se présenter.

SIMONIDES.

Allez leur dire que nous sommes prêts, et que notre fille, en l'honneur de qui sont célébrées ces fêtes, est ici assise comme la fille de la beauté que la nature créa pour l'admiration des hommes.

(Un seigneur sort.)

THAISA.

Mon père, vous aimez à mettre ma louange au-dessus de mon mérite.

SIMONIDES.

Cela doit être; car les princes sont un modèle que

les dieux font semblable à eux. Comme les bijoux perdent leur éclat si on les néglige, de même les princes perdent leur fleur si l'on cesse de leur rendre hommage. C'est maintenant un honneur qui vous regarde, ma fille, d'expliquer les vues de chaque chevalier dans sa devise.

THAISA.

C'est ce que je ferai pour conserver mon honneur.

(Entre un chevalier. Il passe sur le théâtre, et son écuyer offre son écu à la princesse.)

SIMONIDES.

Quel est ce premier qui se présente?

THAISA.

Un chevalier de Sparte, mon illustre père. Et l'emblème qu'il porte sur son bouclier est un noir Éthiopien qui regarde le soleil; la devise est : *Lux tua vita mihi.*

SIMONIDES.

Il vous aime bien celui qui tient la vie de vous. (*Un second chevalier passe.*) Quel est le second qui se présente?

THAISA.

Un prince de Macédoine, ô mon père! L'emblème de son bouclier est un chevalier armé, vaincu par une dame; la devise est en espagnol : *Più* (5) *per dulçura que per fuerça.*

(Un troisième chevalier passe.)

SIMONIDES.

Et quel est le troisième?

THAISA.

Le troisième est d'Antioche; son emblème est une

guirlande de chevalier, avec cette devise : *Me pompæ provehit apex.*

(Un quatrième chevalier passe.)

SIMONIDES.

Quel est le quatrième?

THAISA.

Il porte une torche brûlante renversée, avec ces mots : *Quod me alit me extinguit.*

SIMONIDES.

Ce qui veut dire que la beauté a le pouvoir d'enflammer et de faire périr.

(Un cinquième chevalier passe.)

THAISA.

Le cinquième a une main entourée de nuages, tenant de l'or éprouvé par la pierre de touche. La devise dit : *Sic spectanda fides.*

(Un sixième chevalier passe.)

SIMONIDES.

Et quel est le sixième et dernier, qui t'a présenté lui-même son bouclier avec tant de grâce?

THAISA.

Il semble étranger; mais son emblème est une branche flétrie qui n'est verte qu'à l'extrémité, avec cette devise : *In hâc spe vivo.*

SIMONIDES.

Charmante devise! Dans l'état de dénûment où il est, il espère que par vous sa fortune se relèvera.

PREMIER SEIGNEUR.

Il avait besoin de promettre plus qu'on ne doit

attendre de son extérieur; car, à son armure rouillée, il semble avoir plus l'usage du fouet que de la lance.

SECOND SEIGNEUR.

Il peut bien être un étranger, car il vient à un noble tournois avec un étrange appareil.

TROISIÈME SEIGNEUR.

C'est à dessein qu'il a laissé jusqu'à ce jour son armure se rouiller, pour la blanchir dans la poussière.

SIMONIDES.

C'est une folle opinion qui nous fait juger l'homme par son extérieur. Mais c'est assez : les chevaliers s'avancent ; plaçons-nous dans les galeries.

(Ils sortent. — Acclamations; cris répétés de : *Vive le chevalier inconnu.*)

SCÈNE III.

Salle d'apparat. — Banquet préparé.

SIMONIDES entre avec THAISA, les SEIGNEURS, les CHEVALIERS et suite.

SIMONIDES.

Chevaliers ! vous dire que vous êtes les bienvenus, ce serait superflu ; exposer tout votre mérite aux yeux comme le titre d'un livre, ce serait impossible, car vos exploits rempliraient un volume, et la valeur se loue elle-même dans ses hauts faits. Apportez ici de la gaieté, car la gaieté convient à un festin. Vous êtes mes hôtes.

THAISA.

Mais vous, mon chevalier et mon hôte, je vous remets ce laurier de victoire, et vous couronne roi de ce jour de bonheur.

PÉRICLÈS.

Princesse, je dois plus à la fortune qu'à mon mérite.

SIMONIDES.

Dites comme vous voudrez; la journée est à vous, et j'espère qu'il n'est personne ici qui en soit envieux. En formant des artistes, l'art veut qu'il y en ait de bons, mais que d'autres les surpassent tous; vous êtes son élève favori. Venez, reine de la fête (car, ma fille, vous l'êtes): prenez votre place; et que le reste des convives soient placés, selon leur mérite, par le maréchal.

LES CHEVALIERS.

Le bon Simonides nous fait beaucoup d'honneur.

SIMONIDES.

Votre présence nous réjouit: nous aimons l'honneur, car celui qui hait l'honneur hait les dieux.

LE MARÉCHAL.

Seigneur, voici votre place.

PÉRICLÈS.

Une autre me conviendrait mieux.

PREMIER CHEVALIER.

Cédez, seigneur; car nous ne savons ni envier les grands ni mépriser les petits.

PÉRICLÈS.

Vous êtes de courtois chevaliers.

SIMONIDES.

Asseyez-vous, asseyez-vous, asseyez-vous, asseyez-vous.

PÉRICLÈS.

Par Jupiter, dieu des pensées, je m'étonne que je ne puisse pas manger un morceau sans penser à elle !

THAISA.

Par Junon, reine du mariage, tout ce que je mange est sans goût ; je ne désire que lui pour me nourrir. Certainement, c'est un brave chevalier !

SIMONIDES.

Ce n'est qu'un chevalier campagnard : il n'a pas plus fait que les autres ; brisé une lance ou deux. — Oubliez cela.

THAISA.

Pour moi, c'est un diamant à côté d'un morceau de cristal.

PÉRICLÈS.

Ce roi est pour moi comme le portrait de mon père, et me rappelle sa gloire. Si des princes s'étaient assis autour de son trône comme des étoiles, il en eût été respecté comme le soleil : aucun ne le voyait sans soumettre sa couronne à la suprématie de son astre ; tandis qu'aujourd'hui son fils est un ver luisant dans la nuit, et qui n'aurait plus de lumière dans le jour. Je vois bien que le temps est le roi des hommes ; il est leur père et leur tombeau, et ne leur donne que ce qu'il veut, non ce qu'ils demandent.

SIMONIDES.

Quoi donc ! vous êtes contens, chevaliers ?

PREMIER CHEVALIER.

Pourrait-on être autrement en votre présence royale ?

SIMONIDES.

Allons, avec une coupe remplie jusqu'au bord (vous qui aimez, il faut boire à votre maîtresse), nous vous portons cette santé.

LES CHEVALIERS.

Nous remercions votre altesse.

SIMONIDES.

Arrêtez un instant ; ce chevalier, il me semble, est là tout mélancolique, comme si notre fille était au-dessous de son mérite. Ne le remarquez-vous pas, Thaïsa ?

THAISA.

Qu'est-ce que cela me fait à moi, mon père ?

SIMONIDES.

Écoutez, ma fille, les princes doivent imiter les dieux qui donnent à tous ceux qui viennent les honorer. Les princes qui s'y refusent ressemblent à des cousins qui bourdonnent avec bruit, et dont la petitesse étonne quand on les a tués. Ainsi donc, pour égayer sa rêverie, vidons cette coupe à sa santé.

THAISA.

Hélas! mon père, il ne convient pas d'être si hardie avec un chevalier étranger. Il pourrait s'offenser de mes avances, car les hommes prennent les dons des femmes pour des preuves d'imprudence.

SIMONIDES.

Quoi donc! faites ce que je dis, ou vous me mettrez en courroux.

THAISA, à part.

J'atteste les dieux qu'il ne pouvait m'ordonner rien de plus agréable.

SIMONIDES.

Et ajoutez que nous désirons savoir d'où il est, son nom et son lignage.

THAISA.

Seigneur, le roi mon père a porté votre santé.

PÉRICLÈS.

Je le remercie.

THAISA.

En désirant que ce qu'il a bu fût autant de sang ajouté au vôtre.

PÉRICLÈS.

Je vous remercie, lui et vous, et vous réponds cordialement.

THAISA.

Mon père désire savoir de vous d'où vous êtes, votre nom et votre lignage.

PÉRICLÈS.

Je suis un chevalier de Tyr, mon nom est Périclès, mon éducation a été celle des arts et des armes : en courant les aventures, j'ai perdu dans les flots mes vaisseaux et mes soldats, et c'est le naufrage qui m'a jeté sur cette côte.

THAISA.

Il vous rend grâce; il s'appelle Périclès, cheva-

lier de Tyr, qui en courant les aventures a perdu ses vaisseaux et ses soldats, et a été jeté sur cette côte par le naufrage.

SIMONIDES.

Maintenant, au nom des dieux, je plains son infortune et veux le distraire de sa mélancolie. Venez, chevalier, nous donnons trop de temps à de vains plaisirs quand d'autres fêtes nous attendent. Armés comme vous êtes, vous pouvez figurer dans une danse guerrière. Je n'admets point d'excuse; ne dites pas que cette bruyante musique étourdit les dames, elles aiment les hommes en armes autant que leurs lits. (*Les chevaliers dansent.*) L'exécution a répondu à mon attente. Venez, chevalier, voici une dame qui veut avoir son tour; j'ai entendu dire que vous autres chevaliers de Tyr vous excellez à faire sauter les dames, et que vos mesures sont des meilleures.

PÉRICLÈS.

Oui, seigneur, pour ceux qui veulent bien s'en contenter.

SIMONIDES.

Vous parlez comme si vous désiriez un refus. (*Les chevaliers et les dames dansent.*) Cessez, cessez, je vous remercie, chevaliers; tous ont bien dansé, mais vous (*à Périclès*) le mieux de tous. Pages, prenez des flambeaux pour conduire ces chevaliers à leurs appartemens. Quant au vôtre, seigneur, nous avons voulu qu'il fût le plus près du nôtre.

PÉRICLÈS.

Je suis aux ordres de votre majesté.

SIMONIDES.

Princes, il est trop tard de parler d'amour, car je sais que c'est le but auquel vous visez. Que chacun aille goûter le repos; demain chacun fera de son mieux pour plaire.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Tyr. — Appartement dans le palais du gouverneur.

HÉLICANUS entre avec ESCANÈS.

HÉLICANUS.

Non, non, mon cher Escanès, apprends cela de moi.—Antiochus fut coupable d'inceste; voilà pourquoi les dieux puissans se sont enfin lassés de tenir en réserve la vengeance due à son crime atroce. Au milieu même de sa gloire, lorsque dans l'orgueil de son pouvoir il était assis avec sa fille sur un char d'une inestimable valeur, un feu du ciel descendit et flétrit leurs corps jusqu'à les rendre des objets de dégoût. Ils répandaient une odeur si infecte qu'aucun de ceux qui les adoraient avant leur chute n'oseraient leur donner la sépulture.

ESCANÈS.

Voilà qui est étrange.

HÉLICANUS.

Et juste cependant : le roi était grand, mais sa grandeur ne pouvait être un bouclier contre le trait céleste vengeur du crime.

ESCANÈS.

Cela est vrai.

(Entrent trois seigneurs.)

PREMIER SEIGNEUR.

Que personne ne vienne interrompre notre conférence.

SECOND SEIGNEUR.

Nous saurons enfin nous plaindre.

TROISIÈME SEIGNEUR.

Maudit soit celui qui ne nous secondera pas.

PREMIER SEIGNEUR.

Suivez-moi donc : seigneur Hélicanus, un mot.

HÉLICANUS.

Moi?—Soyez donc les bienvenus. Salut, seigneurs.

PREMIER SEIGNEUR.

Sachez que nos griefs sont au comble et vont enfin déborder.

HÉLICANUS.

Vos griefs! quels sont-ils? N'outragez pas le prince que vous aimez.

PREMIER SEIGNEUR.

Ne vous manquez donc pas à vous-même, noble Hélicanus : si le prince vit, faites-nous-le saluer, ou dites-nous quelle contrée jouit du bonheur de sa présence ; s'il est dans ce monde nous le chercherons, s'il est dans le tombeau nous l'y trouverons. Nous voulons savoir s'il vit encore pour nous gouverner; ou, s'il est mort, nous voulons le pleurer et procéder à une élection libre.

SECOND SEIGNEUR.

C'est sa mort qui nous semble presque certaine. Comme ce royaume sans son chef, tel qu'un noble édifice sans toiture, tomberait bientôt en ruine, c'est à vous comme au plus habile et au plus digne que nous nous soumettons. — Soyez notre souverain.

TOUS.

Vive le noble Hélicanus !

HÉLICANUS.

Soyez fidèles à la cause de l'honneur ; épargnez-moi vos suffrages, si vous aimez le prince Périclès. Si je me rends à vos désirs, je me jette dans la mer, où il y a des heures de tourmente pour une minute de calme. Laissez-moi donc vous supplier de différer votre choix pendant un an encore en l'absence du roi. Si, ce terme expiré, il ne revient pas, je supporterai avec plaisir le joug que vous m'offrez. Si je ne puis vous amener à cette complaisance, allez, en nobles chevaliers et en fidèles sujets, chercher votre prince et les aventures : si vous le trouvez et le faites revenir, vous serez comme des diamans autour de sa couronne.

PREMIER SEIGNEUR.

Il n'y a qu'un fou qui ne cède pas à la sagesse ; et puisque le seigneur Hélicanus nous le conseille, nous allons commencer nos voyages.

HÉLICANUS.

Vous nous aimez alors, et nous vous serrons la main. Quand les grands agissent ainsi de concert, un royaume reste debout.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Pentapolis. — Appartement du palais.

Entre SIMONIDES lisant une lettre; LES CHEVALIERS viennent à sa rencontre.

PREMIER CHEVALIER.

Salut au bon Simonides!

SIMONIDES.

Chevaliers, ma fille me charge de vous dire qu'elle ne veut pas d'une année se soumettre à l'état du mariage : ses motifs ne sont connus que d'elle, et je n'ai pu les pénétrer.

PREMIER CHEVALIER.

Ne pouvons-nous avoir accès auprès d'elle, seigneur?

SIMONIDES.

Non ma foi! Elle s'est si bien renfermée dans sa chambre qu'on ne peut y entrer; elle veut porter pendant un an encore la livrée de Diane : elle l'a juré par l'astre de Cynthia et sur son honneur virginal.

SECOND CHEVALIER.

C'est avec regret que nous prenons congé de vous.

(Ils sortent.)

SIMONIDES.

Les voilà bien congédiés : maintenant voyons la lettre de ma fille. Elle me dit qu'elle veut épouser le chevalier étranger, ou ne jamais revoir le jour ni la lumière. Madame, fort bien; votre choix est

d'accord avec le mien : j'en suis charmé. Comme elle fait la décidée avant de savoir si j'approuve ou non! Allons, je l'approuve; et je n'admettrai pas plus de retard. Doucement, le voici; il me faut dissimuler.

(Entre Périclès.)

PERICLÈS.

Mille prospérités au bon Simonides!

SIMONIDES.

Recevez le même souhait; je vous remercie de votre musique d'hier soir : je vous proteste que jamais mes oreilles ne furent ravies par une mélodie aussi douce.

PÉRICLÈS.

Je dois ces éloges à l'amitié de votre altesse et non à mon mérite.

SIMONIDES.

Seigneur, vous êtes le maître de la musique.

PÉRICLÈS.

Le dernier de tous ses écoliers, mon bon seigneur.

SIMONIDES.

Permettez-moi une question. Que pensez-vous, seigneur, de ma fille?

PÉRICLÈS.

Que c'est une princesse vertueuse.

SIMONIDES.

N'est-elle pas belle aussi?

PÉRICLÈS.

Comme un beau jour d'été, merveilleusement belle.

SIMONIDES.

Ma fille, seigneur, pense de vous avantageusement; au point qu'il faut que vous soyez son maître : elle veut être votre écolière, je vous en avertis.

PÉRICLÈS.

Je suis indigne d'être son maître.

SIMONIDES.

Elle ne pense pas de même : parcourez cet écrit.

PÉRICLÈS.

Qu'est-ce que ceci? Elle aime, dit cette lettre, le chevalier de Tyr. (*A part.*) C'est une ruse du roi pour me faire mourir. O généreux seigneur, ne cherchez point à tendre un piége à un malheureux étranger qui ne prétendit jamais à l'amour de votre fille, et se contente de l'honorer.

SIMONIDES.

Tu as ensorcelé ma fille, et tu es un lâche.

PÉRICLÈS.

Non, de par les dieux! Seigneur, jamais je n'eus une pensée capable de vous faire outrage; je n'ai rien fait pour mériter son amour ou votre déplaisir.

SIMONIDES

Traître, tu mens.

PÉRICLÈS.

Traître!

SIMONIDES.

Oui, traître.

PÉRICLÈS.

A tout autre qu'au roi, je répondrais qu'il en a menti par la gorge.

SIMONIDES, à part.

J'atteste les dieux que j'applaudis à son courage.

PÉRICLÈS.

Mes actions sont aussi nobles que mes pensées qui n'eurent jamais rien de lâche. Je suis venu dans votre cour pour la cause de l'honneur, et non pour y être un rebelle ; et quiconque dira le contraire, je lui ferai voir par cette épée qu'il est l'ennemi de l'honneur.

SIMONIDES, à part.

Non ! — Voici ma fille qui portera témoignage.

(Entre Thaïsa.)

PÉRICLÈS.

Vous qui êtes aussi vertueuse que belle, dites à votre père couronné si jamais ma langue a sollicité ou si ma main a rien écrit qui sentît l'amour.

THAISA.

Quand vous l'auriez fait, seigneur, qui s'offenserait de ce qui me rendrait heureuse?

SIMONIDES.

Ah! madame, vous êtes si absolue? J'en suis charmé. (*A part.*) Je vous dompterai. —Voulez-vous sans mon consentement aimer un étranger? (*A part.*) Qui, ma foi, est peut-être mon égal par le sang. — Écoutez-moi bien, madame, préparez-vous à m'obéir; et vous, seigneur, écoutez aussi... Ou soyez-moi soumis, ou je vous... marie. Allons, venez, vos mains et vos actes doivent sceller ce pacte : c'est en les réunissant que je détruis vos espérances ; et, pour plus grand malheur, Dieu vous comble de ses joies. — Quoi, vous êtes contente?

THAISA, à Périclès.

Oui, si vous m'aimez, seigneur.

PÉRICLÈS.

Autant que ma vie aime le sang qui l'entretient.

SIMONIDES.

Quoi, vous voilà d'accord ?

TOUS DEUX.

Oui, s'il plaît à votre majesté.

SIMONIDES.

Cela me plaît si fort que je veux vous marier; allez donc le plus tôt possible vous mettre au lit [6].

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Entre GOWER.

GOWER.

Maintenant le sommeil a terminé la fête. On n'entend plus dans le palais que des ronflemens, rendus plus bruyans par un estomac surchargé des mets de ce pompeux repas de noces. Le chat, avec ses yeux semblables à des charbons ardens, se tapit près du trou de la souris, et les grillons chantent gaiement sous le manteau de la cheminée. L'hymen a conduit la fiancée au lit, où, par la perte de sa virginité, un enfant est jeté dans le moule. Soyez attentifs; et le temps, si rapidement écoulé, s'agrandira, grâces à notre riche et capricieuse imagination; ce qui va vous être offert en spectacle muet sera expliqué par mes paroles. — (*Pantomime. — Périclès entre par une porte avec Simonides, et une suite. Un messager les aborde, s'agenouille, et donne une lettre à Périclès. Périclès la montre à Simonides. Les seigneurs fléchissent le genou devant le prince de Tyr. Entrent Thaïsa, enceinte, et Lychorida. Simonides communique la lettre à sa fille. Elle se réjouit. Thaïsa et Périclès prennent congé de Simonides et partent; Simonides et les autres se retirent.*)

Dans les quatre coins on a parcouru des climats lointains et déserts opposés du monde; on a cherché Périclès avec soin et diligence à cheval, sur des navires, et sans épargner aucuns frais. Enfin la renommée répond aux recherches exactes. De Tyr à la cour de Simonides sont apportées des lettres dont voici la teneur:

« Antiochus est mort avec sa fille. Les seigneurs » ont voulu placer la couronne sur la tête d'Héli- » canus; mais il l'a refusée, se hâtant de leur dire, » pour apaiser le tumulte, que, si le roi Périclès ne » revient pas dans douze mois, il se rendra alors » à leurs vœux. »

Cette nouvelle, apportée à Pentapolis, y a ravi toute la contrée; chacun applaudit et s'écrie: Notre jeune prince naîtra roi. Qui eût rêvé, qui eût deviné une semblable chose? Bref il faut qu'il parte pour Tyr. Son épouse, enceinte, désire partir. (Qui s'y opposerait?) Nous abrégeons le récit des pleurs et des regrets. Elle prend avec elle Lychorida, sa nourrice, et s'embarque. Le vaisseau se balance sur le sein de Neptune: ils ont fait la moitié du voyage; mais nouveau caprice de la fortune: le nord envoie une telle tempête, que, semblable à un cygne qui plonge pour se sauver, le pauvre navire va en haut et en bas. La dame pousse des cris, et se voit près d'accoucher d'effroi. Vous allez voir la suite de cet orage, dont je ne ferai pas le récit, ne pouvant pas espérer de m'en acquitter dignement. Figurez-vous dans votre imagination le vaisseau sur lequel le prince, poursuivi par les flots, est supposé parler.

(Gower sort.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉRICLÈS sur un vaisseau en mer.

PÉRICLÈS.

O toi, dieu de ce vaste abîme, gourmande ces vagues qui lavent le ciel et la terre; et toi, qui gouvernes les vents, enferme-les dans leur prison d'airain, après les avoir suscités du fond des flots! Apaise ces tonnerres terribles et assourdissans! Éteins doucement les agiles éclairs de soufre! O Lychorida, comment se trouve ma reine? Tempête, verseras-tu sur nous toute ta rage? Le sifflet du matelot est comme un faible murmure à l'oreille de la mort qui ne peut l'entendre. Lychorida!... Lucina, ô divine patrone, et sage-femme, qui protèges ceux qui gémissent dans la nuit, abaisse ta divinité sur ce navire battu par l'orage, adoucis les transes de mon épouse! Eh bien, Lychorida?

(Lychorida entre avec un enfant.)

LYCHORIDA.

Voici un être trop jeune pour un tel lieu, et qui, s'il était doué déjà de la pensée, mourrait comme je me sens près de le faire. Recevez dans vos bras ce reste de votre épouse inanimée.

PÉRICLÈS.

Que dis-tu, Lychorida?

LYCHORIDA.

Patience; seigneur, n'assistez pas l'orage : voici

tout ce qui vit encore de votre reine.... une petite fille ; — pour l'amour d'elle, soyez ferme et prenez courage.

PÉRICLÈS.

O vous, dieux ! nous faites-vous aimer vos célestes dons pour nous les enlever ? Nous du moins, ici-bas, nous ne redemandons pas ce que nous donnons, et en cela nous l'emportons sur vous.

LYCHORIDA.

Patience, bon prince, même dans ce malheur.

PÉRICLÈS.

Maintenant que ta vie soit calme ! car jamais enfant n'eut une naissance plus troublée. Que ta destinée soit paisible et douce ! car jamais fille de prince ne fut accueillie dans ce monde avec plus de sévérité. Que la suite soit heureuse ! tu as une naissance aussi bruyante que le feu, l'air, l'eau, la terre et le ciel pouvaient te procurer pour annoncer ta sortie du sein qui te conçut; et déjà même tu as plus perdu que tu ne gagneras dans la vie.—Que les dieux bienveillans jettent sur elle un favorable regard !

(Deux matelots entrent.)

PREMIER MATELOT.

Eh bien ! avez-vous bon courage ? Dieu vous conserve !

PÉRICLÈS.

J'ai assez de courage. Je ne crains pas la tempête, elle m'a fait tout ce qu'elle pouvait me faire de pire; cependant, pour l'amour de ce pauvre enfant, je souhaite que le ciel s'éclaircisse.

PREMIER MATELOT.

Relâche les cordages; allons donc... Souffle et fais tous tes efforts.

SECOND MATELOT.

Mais les vagues sombres vont caresser la lune : je ne puis.

PREMIER MATELOT.

Seigneur, votre épouse doit être jetée à la mer. La mer est si haute, le vent si violent qu'il ne se calmera que quand nous aurons débarrassé le vaisseau des morts.

PÉRICLÈS.

C'est une superstition.

PREMIER MATELOT.

Pardonnez-nous, seigneur; c'est une chose que nous avons toujours observée sur mer, et nous parlons sérieusement; rendez-vous donc, car il faut la jeter à la mer sans plus tarder.

PÉRICLÈS.

Faites comme vous voudrez.—Malheureuse princesse !

LYCHORIDA.

C'est là qu'elle repose seigneur.

PÉRICLÈS.

O mon amie, tu as eu un terrible accouchement, sans lumière, sans feu; les élémens ennemis t'ont complétement oubliée, et le temps me manque pour te rendre les honneurs de la sépulture ; mais à peine déposée dans le cercueil il faut que tu sois précipitée dans les flots! Au lieu d'un monument élevé à ta cendre et de lampes funéraires, l'énorme ba-

leine, et les vagues mugissantes recouvriront ton corps au milieu des coquillages. Lychorida, dis à Nestor de m'apporter des épices, de l'encre et du papier, ma cassette et mes bijoux. Dis à Méandre de m'apporter le coffre de satin. Couche l'enfant : va vite, pendant que je dis à Thaïsa un adieu religieux : hâte-toi, femme.

(Lychorida sort.)

SECOND MATELOT.

Seigneur, nous avons sous les écoutilles une caisse déjà enduite de bitume.

PÉRICLÈS.

Je te rends grâces, matelot.—Quelle est cette côte?

SECOND MATELOT.

Nous sommes près de Tharse.

PÉRICLÈS.

Dirigeons-y notre proue avant de continuer notre route vers Tyr. Quand pourrons-nous y aborder?

SECOND MATELOT.

Au point du jour, si le vent cesse.

PÉRICLÈS.

Oh! voguons vers Tharse. Je visiterai Cléon, car l'enfant ne vivrait pas jusqu'à Tyr : je le laisserai confié à une bonne nourrice. Va naviguer, bon matelot; je vais apporter le corps.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Éphèse. — Appartement dans la maison de Cérimon.

Entre CÉRIMON avec UN VALET et quelques personnes qui ont fait naufrage.

CÉRIMON.

Holà! Philémon.

(Philémon entre.)

PHILÉMON.

Est-ce mon maître qui appelle?

CÉRIMON.

Allume du feu et prépare à manger pour ces pauvres gens. La tempête a été forte cette nuit?

LE VALET.

J'ai vu plus d'une tempête, et jamais une semblable à celle de cette nuit.

CÉRIMON.

Votre maître sera mort avant votre retour : il n'est rien qui soit capable de le sauver. (*A Philémon.*) — Portez ceci à l'apothicaire, et vous me direz l'effet que le remède produira.

(Sortent Philémon, le valet et les naufragés.)

(Entrent deux Éphésiens.)

PREMIER ÉPHÉSIEN.

Bonjour, seigneur Cérimon.

SECOND ÉPHÉSIEN.

Bonjour à votre seigneurie.

CÉRIMON.

Pourquoi, seigneurs, êtes-vous levés si matin?

PREMIER ÉPHÉSIEN.

Nos maisons, situées près de la mer, ont été ébranlées comme par un tremblement de terre : les plus fortes poutres semblaient près d'être brisées, et le toit de s'écrouler. C'est la peur qui m'a fait déserter le logis.

SECOND ÉPHÉSIEN.

Voilà ce qui vous amène de si bon matin notre visite importune : ce n'est point un motif d'économie domestique.

PREMIER ÉPHÉSIEN.

Je m'étonne que votre seigneurie, ayant autour d'elle un si riche attirail, s'arrache de si bonne heure aux faveurs douces du repos. Il est étrange que la nature se livre à une peine à laquelle elle n'est pas forcée.

CÉRIMON.

J'ai toujours pensé que la vertu et le savoir étaient des dons plus précieux que la noblesse et la richesse. Des héritiers insoucians peuvent flétrir et dissiper ces deux derniers ; mais les autres sont suivis par l'immortalité qui fait un dieu de l'homme. Vous savez que j'ai toujours étudié la médecine, dont l'art secret, fruit de la lecture et de la pratique, m'a fait connaître les sucs salutaires que contiennent les végétaux, les métaux et les minéraux. Je puis expliquer les maux que la nature cause, et je sais les moyens de les guérir : ce qui me rend plus heureux que la poursuite des honneurs incer-

tains, ou le souci d'enfermer mes trésors dans des sacs de soie pour le plaisir du *fou* et de la *mort* (7).

SECOND ÉPHÉSIEN.

Votre seigneurie a répandu ses bienfaits dans Éphèse, où mille citoyens s'appellent vos créatures, rendues par vous à la santé ; — non-seulement votre science, vos travaux, mais encore votre bourse toujours ouverte, ont procuré au seigneur Cérimon une renommée que jamais le temps.....

(Entrent deux valets avec une caisse.)

LE VALET.

Déposez ici.

CÉRIMON.

Qu'est-ce que cela ?

LE VALET.

La mer vient de jeter sur la côte ce coffre, qui provient de quelque naufrage.

CÉRIMON.

Déposez-le là, que nous l'examinions.

SECOND ÉPHÉSIEN.

Cela ressemble à un cercueil, seigneur.

CÉRIMON.

Quoi que ce soit, le poids est des plus lourds : ouvrez cette caisse. L'estomac de la mer est surchargé d'or : la fortune est bienvenue de le faire vomir ici.

SECOND ÉPHÉSIEN.

Vous avez deviné, seigneur.

CÉRIMON.

Comme elle est goudronnée partout ! Est-ce la mer qui l'a jetée sur le rivage ?

LE VALET.

Je n'ai jamais vu de vague aussi forte que celle qui l'a portée.

CÉRIMON.

Allons, ouvre-la.—Doucement, doucement; quel parfum délicieux !

SECOND ÉPHÉSIEN.

C'est un baume exquis.

CÉRIMON.

L'odeur ravit tous mes sens. — Allons, dépêchons. — O Dieu tout-puissant ! — Que vois-je ? un cadavre !

PREMIER ÉPHÉSIEN.

Chose étrange !

CÉRIMON.

Il est enveloppé d'un riche linceuil et de sacs pleins de parfums. Un écrit ! Apollon, rends-moi habile à le lire.

(Il déroule un écrit et lit.)

« Je donne à connaître, si jamais ce cercueil » touche à terre, qu'il contient une reine plus pré- » cieuse que tout l'or du monde, perdue par moi » roi Périclès. Que celui qui la trouvera, lui donne » la sépulture ! Elle fut la fille d'un roi : les dieux » récompenseront sa charité : ce trésor lui appar- » tient. »

Si tu vis, Périclès, ton cœur est déchiré de douleur. — Ce cercueil a été fait cette nuit.

SECOND ÉPHÉSIEN.

Probablement, seigneur.

CÉRIMON.

C'est sûrement cette nuit; car, voyez cet air de fraîcheur. — Ils ont été des barbares, ceux qui ont jeté cette femme à la mer! Allumez du feu; apportez ici toutes les boîtes de mon cabinet. La mort peut usurper l'empire de la nature pendant quelques heures, et le feu de la vie rallumer encore les sens assoupis. J'ai entendu parler d'un Égyptien qui passa pour mort pendant neuf heures, et qui fut rendu à la lumière. (*Un valet entre avec des boîtes, du linge et du feu.*) Très-bien : le feu et le linge.—Je vous prie, faites entendre un air de musique, quelque rudes que soient nos instrumens. — Ah! tu remues, corps insensible! — Ici la musique. — Je vous prie, encore un air. — Seigneurs, cette reine est vivante. — La nature se réveille. — Une douce chaleur s'en exhale : il n'y a pas plus de cinq heures qu'elle est dans cet état. Voyez comme la fleur de la vie s'épanouit de nouveau en elle!

PREMIER ÉPHÉSIEN.

Le ciel, seigneur, vous a choisi pour nous étonner par ses prodiges : votre réputation est éternelle.

CÉRIMON.

Elle vit : voyez; ses paupières, qui couvraient ces célestes bijoux perdus par Périclès, commencent à écarter leurs franges d'or. Ces diamans si purs vont

doubler la richesse du monde. O vis et arrache-nous des larmes par ton histoire, belle créature !

(Thaïsa fait un mouvement.)

THAISA.

O divine Diane, où suis-je? où est mon époux?— Quel est le lieu que je vois?

SECOND ÉPHÉSIEN.

N'est-ce pas étrange?

PREMIER ÉPHÉSIEN.

Merveilleux!

CÉRIMON.

Paix, mes chers amis : aidez-moi, portons-la dans la chambre voisine. Préparez du linge.—Donnons-lui tous nos soins, une rechute serait mortelle. Venez, venez, et qu'Esculape nous guide.

(Ils sortent emportant Thaïsa.)

SCÈNE III.

Tharse.— Appartement dans le palais de Cléon.

PÉRICLÈS entre avec CLÉON, DIONYSA, LYCHORIDA et MARINA.

PÉRICLÈS.

Respectable Cléon, je suis forcé de partir, l'année est expirée et Tyr ne jouit plus que d'une paix douteuse; recevez, vous et votre épouse, la reconnaissance de mon cœur : que les dieux m'acquittent du reste.

CLÉON.

Les traits de la fortune qui vous frappent mortellement se font aussi sentir à nous.

DIONYSA.

O votre pauvre princesse! pourquoi les destins n'ont-ils pas permis que vous l'ameniez ici pour charmer ma vue?

PÉRICLÈS.

Nous ne pouvons qu'obéir aux puissances du ciel. Quand je me plaindrais aussi fort que la mer qui la recèle dans son sein, Thaïsa n'en serait pas moins privée de la vie. Ma petite Marina! (je lui ai donné ce nom parce qu'elle est née sur les flots :) je la recommande à vos soins et la laisse comme la fille de votre bienveillante amitié, pour qu'elle reçoive une éducation royale et digne de sa naissance.

CLÉON.

Ne craignez rien, seigneur, nous nous souviendrons pour votre fille du prince généreux qui nous a nourris de son blé, et les prières du peuple reconnaissant implorent le ciel pour son libérateur. Si je me rendais coupable d'une ingrate négligence tous mes sujets me forceraient à remplir mon devoir; mais, si mon zèle a besoin d'être excité, que les dieux vous vengent sur moi et les miens jusqu'à la dernière génération.

PÉRICLÈS.

Je vous crois, votre honneur et votre vertu sont pour moi un gage plus sûr que vos sermens. Jusqu'à ce que ma fille soit mariée, madame, j'en jure

par Diane, que nous honorons tous, ma chevelure sera respectée des ciseaux. Je prends congé de vous; rendez-moi heureux par les soins accordés à ma fille.

DIONYSA.

J'ai une fille aussi qui ne me sera pas plus chère que la vôtre.

PÉRICLES.

Madame, je prie les dieux de reconnaître vos soins.

CLÉON.

Nous vous escorterons jusque sur le rivage, où nous vous abandonnerons au perfide Neptune et aux vents les plus favorables.

PÉRICLÈS.

J'accepte votre offre. Venez, chère reine. — Point de larmes, Lychorida, point de larmes : pensez à votre jeune maîtresse dont vous allez désormais dépendre. — Allons, seigneur.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Éphèse. — Appartement dans la maison de Cérimon.

Entrent CÉRIMON et THAISA.

CÉRIMON.

Madame, cette lettre et ces bijoux étaient avec vous dans le cercueil : les voici. — Connaissez-vous l'écriture ?

THAISA.

C'est celle de mon époux. Je me rappelle fort bien encore m'être embarquée au moment de devenir mère; mais ai-je été délivrée ou non? par les dieux immortels! je l'ignore. Hélas! puisque je ne reverrai plus mon époux, le roi Périclès, je veux prendre des vêtemens de vestale et renoncer à toute félicité.

CÉRIMON.

Madame, si c'est là votre intention, le temple de Diane n'est pas loin; vous pourrez y passer le reste de vos jours; et, si vous voulez, une nièce à moi vous y accompagnera.

THAISA.

Je ne puis que vous rendre grâce, voilà tout. Ma reconnaissance est grande quoiqu'elle puisse peu de chose.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Entre GOWER.

GOWER.

Figurez-vous Périclès arrivé à Tyr et accueilli selon ses désirs ; laissez à Éphèse sa malheureuse épouse qui s'y consacre au culte de Diane. Maintenant occupez-vous de Marina que notre scène rapide doit trouver à Tharse élevée par Cléon dans la musique et les lettres, et acquérant tant de grâces qu'elle attire sur elle l'admiration et la tendresse générale. Mais, hélas ! le monstre de l'envie, qui est souvent la mort du mérite, cherche à abréger la vie de Marina par le poignard de la trahison. Telle est la fille de Cléon déjà mûre pour le mariage. Cette fille se nomme Philoten ; et l'on assure dans notre histoire qu'elle voulait toujours être avec Marina, soit quand elle formait des tissus de soie avec ses doigts délicats, minces et blancs comme le lait, soit quand avec une aiguille elle piquait la gaze que ces blessures rendaient plus solides, soit quand elle chantait en s'accompagnant de son luth et rendait muet l'oiseau qui fait résonner la nuit de ses accens plaintifs, ou quand elle offrait son hommage à Diane, sa divinité : toujours Philoten rivalisait d'adresse

avec la parfaite Marina. C'est comme si le noir corbeau prétendait le disputer en blancheur à la colombe de Paphos. Marina reçoit tous les éloges, non comme un don mais comme une dette. Les grâces de Philoten sont tellement éclipsées, que l'épouse de Cléon, inspirée par une insigne jalousie, suscite un meurtrier contre la vertueuse Marina, afin que sa fille reste sans égale après ce meurtre ; la mort de Lychorida, notre nourrice, favorise ses pensées ; et la maudite Dionysa a déjà l'instrument prêt à frapper. Je recommande à votre attention cet événement qui se prépare. Je transporte seulement le temps et ses ailes sur le pied boiteux de mon poëme. Je ne pourrais y parvenir si vos pensées ne voyagent avec moi. — Dionysa va paraître avec Léonine, un meurtrier.

(Gower sort.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Tharse. — Plaine près du rivage de la mer.

DIONYSA entre avec LÉONINE.

DIONYSA.

Souviens-toi de ton serment, tu as juré de l'exécuter ; ce n'est qu'un coup qui ne sera jamais connu. Tu ne pourrais rien faire dans ce monde en aussi peu de temps, et qui te rapportât davantage. Que la conscience, qui n'est qu'une froide conseillère, n'allume pas la sympathie dans ton cœur trop scrupuleux ; que la pitié, que les femmes même ont abjurée, ne

t'attendrisse pas ; sois un soldat résolu dans ton dessein.

LÉONINE.

Je te tiendrai parole ; mais c'est une céleste créature.

DIONYSA.

Elle n'en est que plus propre d'être admise chez les dieux ; la voici qui vient pleurant la mort de sa nourrice ; es-tu résolu ?

LÉONINE.

Je le suis.

(Entre Marina avec une corbeille de fleurs.)

MARINA.

Non, non : je déroberai les fleurs de la terre pour les semer sur le gazon qui te recouvre ; les genêts, les bluets, les violettes purpurines et les soucis, seront suspendus en guirlandes, tant que durera l'été. Hélas ! pauvre fille que je suis, née dans une tempête où mourut ma mère, le monde est pour moi comme une tempête continuelle, m'éloignant de mes amis.

DIONYSA.

Quoi donc, Marina ! pourquoi êtes-vous seule ? Comment se fait-il que ma fille ne soit pas avec vous ? Ne vous consumez pas dans la tristesse, vous avez en moi une autre nourrice. Seigneur ! combien votre visage est changé par ce malheur. Venez, venez, donnez-moi votre guirlande de fleurs avant que la mer la flétrisse ; promenez-vous avec Léonine ; l'air est vif ici et aiguise l'appétit. Venez Léonine, prenez Marina par le bras et promenez-vous avec elle.

MARINA.

Non, je vous en prie, je ne veux point vous priver de votre serviteur.

DIONYSA.

Venez, venez, j'aime le roi votre père et vous, comme si je n'étais pas étrangère pour vous. Nous l'attendons tous les jours ici. Quand il viendra il trouvera flétrie celle que la renommée vante comme un chef-d'œuvre; il regrettera un si long voyage, et il nous blâmera, mon époux et moi, d'avoir négligé sa fille. Allez, je vous prie, vous promener et soyez moins triste. Conservez ce teint charmant qui a désolé tant de cœurs de tous les âges. Ne vous inquiétez pas de moi, je retourne seule au palais.

MARINA.

Eh bien, j'irai, mais je ne m'en soucie guère.

DIONYSA.

Venez, venez, je sais que cela vous sera salutaire: promenez-vous une demi-heure au moins. — Léonine, souviens-toi de ce que j'ai dit.

LÉONINE.

Je vous le promets, madame.

DIONYSA.

Je vous laisse pour un moment, ma chère Marina: promenez-vous doucement, ne vous échauffez pas le sang. Je dois avoir soin de vous.

MARINA.

Je vous remercie; ma chère dame. — (*Dionysa sort.*) Est-ce le vent d'ouest qui souffle?

LÉONINE.

C'est le sud-ouest.

MARINA.

Quand je naquis, le vent était au nord.

LÉONINE.

Était-ce le nord?

MARINA.

Mon père, comme disait ma nourrice, ne montrait aucune crainte, mais il criait : bons matelots! et déchirait ses mains royales en maniant les cordages, et embrassant le mât; il bravait une mer qui faisait presque éclater le tillac; elle fit tomber des hunes un matelot monté pour plier les voiles. Eh! dit un autre, veux-tu sortir? et ils roulent tous les deux de l'éperon à la poupe, le contre-maître siffle, le pilote appelle et triple leur confusion.

LÉONINE.

Et quand cela eut-il lieu?

MARINA.

Quand je vins au monde; jamais les vents ni les vagues ne furent plus violens.

LÉONINE.

Allons, dites promptement vos prières.

MARINA.

Que voulez vous-dire?

LÉONINE.

Si vous demandez quelques momens pour prier, je vous les accorde : je vous en prie, mais hâtez-vous,

car les dieux ont l'oreille fine, et j'ai juré d'exécuter promptement.

MARINA.

Quoi! vouloir me tuer?

LÉONINE.

Pour obéir à ma maîtresse.

MARINA.

Quoi! désire-t-elle ma mort? Autant que je puis me le rappeler, je jure que je ne l'ai jamais offensée de ma vie; je n'ai jamais dit un mot méchant ni fait mal à aucune créature vivante. Croyez-moi, je n'ai jamais tué une souris ni blessé une mouche. J'ai marché un jour sur un ver contre ma volonté, mais j'en pleurai. Quel est mon crime? En quoi ma mort peut-elle lui être utile, ou ma vie être dangereuse pour elle?

LÉONINE.

Ma commission n'est pas de raisonner, mais d'exécuter.

MARINA.

Vous ne le feriez pas pour tout au monde, je l'espère; vous avez un visage où respire la douceur, et qui annonce que vous avez un cœur généreux. Je vous vis dernièrement vous faire blesser pour séparer deux hommes qui se battaient: en vérité cela prouvait en votre faveur; faites encore de même. Votre maîtresse en veut à ma vie : mettez-vous entre nous et sauvez-moi; je suis la plus faible.

LÉONINE.

J'ai juré de vous immoler.

(Surviennent des pirates pendant que Marina se débat.)

PREMIER PIRATE.

Arrête, coquin !

(Léonine s'enfuit.)

SECOND PIRATE.

Une prise, une prise!

TROISIÈME PIRATE.

Chacun sa part, camarades; partageons. Portons-la à bord sans tarder.

(Les pirates emmenent Marina.)

SCÈNE II.

Même lieu.

LÉONINE rentre.

LÉONINE.

Ces bandits servent sous le grand pirate Valdès, et ils se sont emparés de Marina. Laissons-la aller. Il n'y a pas d'apparence qu'elle revienne. Je jurerai qu'elle est tuée et précipitée dans la mer. — Mais voyons encore un peu : peut-être ils se contenteront de satisfaire leur brutalité avec elle, sans l'emmener. S'ils la laissent après l'avoir outragée, il faut que je la tue.

(Il sort.)

SCÈNE III.

Mitylène. — Appartement dans un mauvais lieu.

Entre le MAITRE DE LA MAISON (8), sa FEMME et BOULT.

LE MAITRE DE LA MAISON.

Boult?

BOULT.

Monsieur.

LE MAITRE.

Cherche avec soin dans le marché ; Mitylène est plein de galans : nous avons trop perdu d'argent, l'autre foire, pour avoir manqué de filles.

LA FEMME.

Nous n'eûmes jamais moins de créatures : nous n'en avons que trois, et elles ne peuvent pas faire plus que trois ; d'ailleurs, en servant continuellement, elles sont dans un pauvre état.

LE MAITRE.

Il nous en faut donc de nouvelles, coûte que coûte. Il faut avoir de la conscience dans tous les états, sans quoi nous ne prospérerons jamais.

LA FEMME.

Tu dis vrai : ce ne sont point les pauvres bâtards ; et j'en ai fait, je crois, une douzaine.....

BOULT.

Oui, une douzaine que vous avez faits et défaits aussi ; mais j'irai chercher au marché.

LA FEMME.

Sans doute, mon garçon ; la drogue que nous avons sera toute passée au premier vent.

LE MAITRE.

Tu dis vrai ; elles ont trop peu de conscience. Le pauvre Transylvanien est mort pour avoir couché avec la petite drôlesse.

BOULT.

Comme elle l'a bientôt arrangé et envoyé aux vers du cimetière! — Mais je vais au marché.

(Boult sort.)

LE MAITRE.

Trois ou quatre mille sequins seraient un assez joli fonds pour vivre tranquille et abandonner lè commerce.

LA FEMME.

Pourquoi abandonner le commerce, je vous prie? Est-il honteux de gagner de l'argent quand on se fait vieux?

LE MAITRE.

Oh! le crédit ne va pas de pair avec les profits, ni les profits avec le danger. Ainsi donc, si dans notre jeunesse nous pouvons nous acquérir une jolie petite fortune, il ne serait pas mal de fermer notre porte. D'ailleurs, nous sommes dans de tristes termes avec les dieux, et nous nous réconcilierions un peu avec eux en abandonnant.

LA FEMME.

Allons, dans les autres métiers on les offense comme dans le nôtre.

LE MAITRE.

Comme dans le nôtre, oui, et mieux encore : mais la nature de nos offenses est pire ; et notre profession n'est pas un métier ni un état. Mais voici Boult.

(Les pirates entrent avec Boult et entraînent Marina.)

BOULT, à Marina.

Ici. — (*A Marina.*) Venez par-ici. — Messieurs, vous dites qu'elle est vierge ?

PREMIER PIRATE.

Nous n'en doutons pas.

BOULT.

Maître, j'ai avancé un haut prix pour ce morceau ; voyez : si elle vous convient, cela va bien. — Sinon, j'ai perdu mes arrhes.

LA FEMME.

Boult, a-t-elle quelques qualités ?

BOULT.

Elle a une jolie figure ; elle parle bien, a de belles robes : quelles qualités voulez-vous de plus ?

LA FEMME.

Quel prix en veut-on ?

BOULT.

Je n'ai pas pu l'avoir à moins de mille pièces d'or.

LE MAITRE.

Très-bien. Suivez-moi, messieurs ; vous allez

avoir votre argent sur l'heure. Femme, reçois-la; instruis-la de ce qu'elle a à faire, afin qu'elle ne soit pas trop novice.

(Le maître sort avec les pirates.)

LA FEMME.

Boult, prends son signalement, la couleur de ses cheveux, son teint, sa taille, son âge et l'attestation de sa virginité; puis crie : Celui qui en donnera le plus, l'aura le premier. Une telle *vertu* ne serait pas bon marché, si les hommes étaient encore ce qu'ils furent. Allons, obéis à mes ordres.

BOULT.

Je vais m'en acquitter.

(Boult sort.)

MARINA.

Hélas! pourquoi Léonine a-t-il été si tardif? Il aurait dû frapper et non parler. Pourquoi ces pirates n'ont-ils pas été assez barbares pour me réunir à ma mère, en me précipitant sous les flots?

LA FEMME.

Pourquoi vous lamentez-vous, ma belle?

MARINA.

Parce que je suis belle.

LA FEMME.

Allons, les dieux se sont occupés de vous.

MARINA.

Je ne les accuse point.

LA FEMME.

Vous êtes tombée entre mes mains, et vous vivrez.

MARINA.

Que j'ai regret d'avoir échappé à celui qui m'aurait tuée !

LA FEMME.

Et vous vivrez dans le plaisir.

MARINA.

Non.

LA FEMME.

Oui, vous vivrez dans le plaisir, et vous verrez toutes sortes de messieurs ; vous verrez la différence de tous les caractères. Quoi ! vous vous bouchez les oreilles !

MARINA.

Êtes-vous une femme ?

LA FEMME.

Que voulez-vous que je sois ?

MARINA.

Une femme honnête, ou rien.

LA FEMME.

Malepeste ! ma petite chatte, j'aurai à faire avec vous, je pense. Allons, vous êtes une petite folle ; il faut vous parler avec des révérences.

MARINA.

Que les dieux me défendent !

LA FEMME.

S'il plaît aux dieux de vous défendre par les hommes, — ils vous consoleront. — Voilà Boult de retour. (*Entre Boult.*) Eh bien ! l'as-tu criée dans le marché ?

BOULT.

Je l'ai criée sans oublier un de ses cheveux; j'ai fait son portrait avec ma voix.

LA FEMME.

Et dis-moi, comment as-tu trouvé les gens disposés, surtout la jeunesse?

BOULT.

Ma foi, ils m'ont écouté comme ils écouteraient le testament de leur père. Il y a eu un Espagnol à qui l'eau en est tellement venue à la bouche, qu'il a été se mettre au lit rien que pour avoir entendu faire son portrait.

LA FEMME.

Nous l'aurons demain ici avec sa plus belle manchette.

BOULT.

Cette nuit, cette nuit! Mais notre maîtresse, connaissez-vous le chevalier français qui fait de si profondes révérences?

LA FEMME.

Qui! monsieur Véroles?

BOULT.

Oui, il voulait faire un salut à la proclamation; mais il a poussé un soupir et juré qu'il viendrait demain (9).

LA FEMME.

Bien, bien : quant à lui il apporte sa maladie dans ce pays; mais il ne fait ici que se réparer. Je sais qu'il viendra à l'ombre de la maison pour étaler ses *couronnes* au soleil.

BOULT.

Si nous avions un voyageur de chaque nation, nous les logerions tous avec une telle enseigne.

LA FEMME.

Je vous prie, venez un peu ici. Vous êtes dans le chemin de la fortune; écoutez-moi. Il faut avoir l'air de faire à regret ce que vous ferez avec plaisir, et mépriser le profit quand vous gagnez le plus. Pleurez votre genre de vie, cela inspire de la pitié à vos amans : cette pitié vous fait au moins une bonne réputation, et cette réputation est un profit tout clair.

MARINA.

Je ne vous comprend pas.

BOULT.

Emmenez-la, maîtresse, emmenez-la; cette pudeur s'en ira avec l'usage.

LA FEMME.

Tu dis vrai, ma foi, cela viendra; car notre fiancée ne se prête qu'avec honte à ce qu'il est de son devoir de faire.

BOULT.

Oui, les unes sont d'une façon et les autres d'une autre.

LA FEMME.

Allons, jeunesse, j'aime la forme de vos vêtemens.

BOULT.

Oui, ma foi, il n'y a pas encore besoin de les changer.

LA FEMME.

Boult, va courir la ville; raconte quelle nouvelle débarquée nous avons; tu n'y perdras rien. Quand la nature créa ce morceau elle te voulut du bien. Va donc dire quelle merveille c'est, et tu auras le prix de tes avis.

BOULT.

Je vous garantis, maîtresse, que le tonnerre réveille moins les anguilles (10) que ma description de cette beauté va remuer les libertins. Je vous en amènerai quelques-uns cette nuit.

LA FEMME.

Venez par ici, suivez-moi.

MARINA.

Si le feu brûle, si les couteaux tuent, si les eaux sont profondes, ma ceinture virginale ne sera pas dénouée. Diane, à mon secours!

LA FEMME.

Qu'avons-nous à faire de Diane? Allons, venez-vous?

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Tharse. — Appartement dans le palais de Cléon.

Entre **CLÉON** avec **DIONYSA**.

DIONYSA.

Quoi? êtes-vous insensé; n'est-ce pas une chose faite?

CLÉON.

Dionysa, jamais les astres n'ont été témoins d'un meurtre semblable.

DIONYSA.

Allez-vous retomber dans l'enfance?

CLÉON.

Je serais le souverain de tout l'univers que je le donnerais pour que ce crime n'eût pas été commis. O jeune princesse, moins grande par la naissance que par la vertu, il n'était pas de couronne qui ne fût digne de toi! O lâche Léonine, que tu as aussi empoisonné! Si tu avais avalé pour lui le poison, c'eût été un exploit comparable aux autres. Que diras-tu quand le noble Périclès réclamera sa fille?

DIONYSA.

Qu'elle est morte. Les destins n'avaient pas juré de la conserver : elle est morte la nuit. Je le dirai; qui me contredira? à moins que vous n'ayez la simplicité de me trahir, et, pour mériter un titre de vertu, de crier : elle a été égorgée.

CLÉON.

O malheureuse ! de tous les crimes c'est celui que les dieux abhorrent le plus.

DIONYSA.

Croyez-vous que les petits oiseaux de Tharse vont voler ici et tout découvrir à Périclès. J'ai honte de penser à la noblesse de votre race et à la timidité de votre cœur.

CLÉON.

Celui qui approuva jamais de telles actions, même sans y avoir consenti, ne fut jamais d'un noble sang.

DIONYSA.

Ah! bien, soit.—Mais personne, excepté vous, ne sait comment elle est morte; personne ne le saura, Léonine ayant cessé de vivre. Elle dédaignait ma fille; elle était un obstacle à son bonheur. Nul ne la regardait; tous les yeux étaient fixés sur Marina, tandis que notre enfant était négligée comme une pauvre fille qui ne valait pas la peine d'un *bonjour*. Cela me perçait le cœur; et quoique vous traitiez mon action de dénaturée, vous qui n'aimez pas votre enfant, moi je la crois bonne et généreuse, et un sacrifice fait à notre fille unique.

CLÉON.

Que les dieux vous pardonnent!

DIONYSA.

Et quant à Périclès, que pourra-t-il dire? nous avons pleuré à ses funérailles, et nous portons encore le deuil. Son monument est presque fini, et ses

épitaphes en lettres d'or attestent son grand mérite, et notre douleur à nous qui l'avons fait ensevelir à nos frais.

CLÉON.

Tu es comme la Harpie, qui, pour trahir, porte un visage d'ange, et saisit sa proie avec des serres de faucon.

DIONYSA.

Vous êtes un de ces hommes superstitieux qui jurent aux dieux que l'hiver tue les mouches; mais je sais que vous suivrez mes conseils.

(Ils sortent.)

(Entre Gower. Il est devant le monument de Marina, à Tharse.)

GOWER.

C'est ainsi que nous abrégeons le temps et les distances; n'ayant qu'à désirer pour vouloir, traversant les mers, et voyageant avec l'aide de votre imagination de contrée en contrée et d'un bout du monde à l'autre. Grâce à votre indulgence, nous ne sommes point censurés de nous servir d'un seul langage dans les divers climats où nous transportent nos scènes. Je vous supplie de m'écouter pour que je supplée aux lacunes de notre histoire. Périclès est maintenant sur les flots inconstans (suivi de maints seigneurs et chevaliers). Il va voir sa fille, charme de sa vie. Le vieux Escanès qu'Hélicanus a fait monter dernièrement à un poste éminent, est laissé à Tyr pour gouverner. Souvenez-vous qu'Hélicanus suit son prince. D'agiles vaisseaux et des vents favorables ont amené le roi Périclès à Tharse. Imaginez-vous que la pensée est son pilote et son

voyage sera aussi rapide qu'elle. Périclès va chercher sa fille qu'il a laissée aux soins de Cléon. Voyez-les se mouvoir comme des ombres. Je vais satisfaire en même temps vos oreilles et vos yeux. — (*Scène muette.*) — *Périclès entre par une porte avec sa suite. Cléon et Dionysa par une autre. Cléon montre à Périclès le tombeau de Marina, tandis que Périclès se lamente, se revêt d'une haire et part dans la plus grande colère. Cléon et Dionysa se retirent.*) — Voyez comme la crédulité souffre d'une lugubre apparence! cette colère empruntée remplace les pleurs qu'on eût versés dans le bon vieux temps [11]; et Périclès, dévoré de chagrin, sanglotant, et baigné de larmes, quitte Tharse et s'embarque. Il jure de ne plus laver son visage, ni couper ses cheveux ; il se revêt d'une haire et se confie à la mer. Il brave une tempête qui brise à demi son vaisseau mortel [12], et cependant il poursuit sa route. — Maintenant voulez-vous connaître cette épitaphe : c'est celle de Marina faite par la perfide Dionysa.

(Gower lit l'inscription gravée sur le tombeau de Marina.)

« Ci-gît la plus belle, la plus douce et la meilleure
» des femmes, qui se flétrit dans le printemps de
» ses jours ; elle était la fille du roi de Tyr, celle
» que la mort a si cruellement immolée ; elle por-
» tait le nom de Marina. Fière de sa naissance, Thétis
» engloutit une partie de la terre ; voilà pourquoi la
» terre, craignant d'être submergée, a donné aux
» cieux celle qui naquit dans le sein de Thétis ;
» voilà pourquoi (et elle ne cessera jamais) Thétis
» fait la guerre aux rivages de la terre. »

Aucun masque ne convient à la noire scélératesse comme la douce et tendre flatterie. Laissez Périclès, voyant que sa fille n'est plus, poursuivre ses voyages au gré de la fortune, pendant que notre théâtre vous représente le malheur de sa fille dans le séjour profane où elle est renfermée. Patience donc, et figurez-vous tous maintenant que vous êtes à Mitylène.

(Il sort.)

SCÈNE V.

Mitylène. — Une rue devant le mauvais lieu.

DEUX JEUNES GENS de Mitylène sortent de la maison.

PREMIER JEUNE HOMME.

Avez-vous jamais entendu pareille chose?

SECOND JEUNE HOMME.

Non, et jamais on ne l'entendra quand elle n'y sera plus.

PREMIER JEUNE HOMME.

Mais se voir prêcher dans un tel lieu! Avez-vous jamais rêvé une pareille chose?

SECOND JEUNE HOMME.

Non, non. Viens, je renonce aux mauvais lieux. Irons-nous entendre les vestales?

PREMIER JEUNE HOMME.

Je ferai toute chose louable; je suis sorti pour toujours du chemin du vice.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Mitylène. — Un appartement dans le mauvais lieu.

Entrent LE MAITRE DE LA MAISON, SA FEMME et BOULT.

LE MAITRE.

Ma foi, je donnerais deux fois ce qu'elle m'a coûté pour qu'elle n'eût jamais mis les pieds ici.

LA FEMME.

Fi d'elle! elle est capable de glacer le dieu Priape, et de perdre toute une génération; il nous faut la faire violer ou nous en défaire. Quand il faudrait qu'elle se montrât docile et fît les honneurs de la maison, elle a ses caprices, ses raisons, ses maîtresses raisons, ses prières, ses génuflexions, disant, je crois, qu'elle rendrait le diable puritain s'il lui marchandait un baiser.

BOULT.

Il faut que je m'en charge ou elle dégarnira notre maison et fera des fiches de tous nos cavaliers.

LE MAITRE.

Que la maladie emporte ses scrupules!

LA FEMME.

Ma foi, il n'y a qu'elle qui puisse nous tirer de là. Voici le seigneur Lysimaque déguisé.

BOULT.

Nous aurions le gouverneur et le valet, si la petite voulait seulement faire bonne mine aux pratiques.

(Entre Lysimaque.)

LYSIMAQUE.

Comment donc? Avez-vous une douzaine de virginités?

LA FEMME.

Que les dieux bénissent votre seigneurie!

BOULT.

Je suis charmé de voir votre seigneurie en bonne santé.

LYSIMAQUE.

Allons, il est heureux pour vous que vos pratiques aient bonnes jambes. Eh bien, sac d'iniquité, avez-vous quelque chose qui puisse nous faire braver le chirurgien?

LA FEMME.

Nous en avons une ici, seigneur, si elle voulait... Mais il n'est jamais venu sa pareille à Mitylène.

LYSIMAQUE.

Si elle voulait faire l'œuvre des ténèbres, voulez-vous dire?...

LA FEMME.

Votre seigneurie comprend ce que je veux dire.

LYSIMAQUE.

Fort bien; appelez, appelez.

BOULT.

Vous allez voir une rose. — Ce serait une rose en effet, si elle avait seulement....

LYSIMAQUE.

Quoi, je te prie?

BOULT.

O seigneur! je dois être modeste.

LYSIMAQUE.

Cela va bien à un homme de ton métier autant que cela donne bonne renommée à d'autres qui veulent passer pour chastes.

(Entre Marina.)

LA FEMME.

Voici la rose sur sa tige, et pas encore cueillie, je vous assure. N'est-elle pas jolie?

LYSIMAQUE.

Ma foi, elle servirait après un long voyage sur mer. — Fort bien. Voilà pour vous. Laissez-nous.

LA FEMME.

Permettez-moi, seigneur, de lui dire un seul mot, et j'ai fait.

LYSIMAQUE.

Allons, dites.

LA FEMME, à Marina qu'elle prend à part.

D'abord je vous prie de remarquer que c'est un honorable seigneur.

MARINA.

Je désire le trouver tel pour en faire cas.

LA FEMME.

Ensuite c'est le gouverneur de la province, un homme à qui j'ai des obligations.

MARINA.

S'il est gouverneur de la province, vous lui êtes

en effet attachée ; mais en quoi cela le rend homme d'honneur, c'est ce que je ne sais pas.

LA FEMME.

Dites-moi, je vous prie, le traiterez-vous bien sans faire aucune de vos grimaces virginales. Il remplira d'or votre tablier.

MARINA.

S'il est généreux, je serai reconnaissante.

LYSIMAQUE.

Avez-vous fini?

LA FEMME.

Seigneur, elle n'est pas encore au pas ; vous aurez de la peine à la dresser à votre goût. — Allons, laissons-la seule avec sa seigneurie.

(Le maître de la maison, la femme et Boult sortent.)

LYSIMAQUE.

Allez. — Maintenant, ma petite, y a-t-il long-temps que vous faites cet état?

MARINA.

Quel état, seigneur?

LYSIMAQUE,

Un état que je ne puis nommer sans offense.

MARINA.

Je ne puis être offensée par le nom de mon état. Veuillez le nommer.

LYSIMAQUE.

Y a-t-il long-temps que vous exercez votre profession ?

MARINA.

Depuis que je m'en souviens.

LYSIMAQUE.

L'avez-vous commencée si jeune? Avez-vous été une joueuse [13] à cinq ans ou à sept?

MARINA.

Plus jeune encore, si j'en suis une aujourd'hui.

LYSIMAQUE.

Quoi donc! la maison où je vous trouve annonce que vous êtes une créature.

MARINA.

Vous savez ce qu'est cette maison et vous y venez? On me dit que vous êtes un homme d'honneur et le gouverneur de la ville.

LYSIMAQUE.

Quoi! votre principale vous a appris qui j'étais!

MARINA.

Qui est ma principale?

LYSIMAQUE.

C'est votre herbière, celle qui sème la honte et l'iniquité. Oh! vous avez entendu parler de ma puissance, et vous prétendez à un hommage plus sérieux? Mais je te proteste, ma petite, que mon autorité ne te verra pas, ou ne te regardera pas du moins favorablement. Allons, mène-moi quelque part. — Allons, allons.

MARINA.

Si vous êtes homme d'honneur, c'est à présent

qu'il faut le montrer. Si ce n'est qu'une réputation qu'on vous a faite, méritez-la.

LYSIMAQUE.

Oui-da! — Encore un peu; continuez votre morale.

MARINA.

Malheureuse que je suis!... Quoique vertueuse, la fortune cruelle m'a jetée dans cet infâme lieu, où je vais vendre la maladie plus cher que la guérison. — Ah! si les dieux voulaient me délivrer de cette maison impie, je consentirais à être changée par eux en l'oiseau le plus humble de ceux qui fendent l'air pur.

LYSIMAQUE.

Je ne pensais pas que tu aurais parlé si bien, je ne t'en aurais jamais crue capable. Si j'avais porté ici une âme corrompue, ton discours m'eût converti. Voilà de l'or pour toi, persévère dans la bonne voie, et que les dieux te donnent la force.

MARINA.

Que les dieux vous protégent!

LYSIMAQUE.

Ne crois pas que je sois venu avec de mauvaises intentions. Les portes et les croisées de cette maison me sont odieuses. Adieu, tu es un modèle de vertu, et je ne doute pas que tu aies reçu une noble éducation. — Arrête, voici encore de l'or. — Qu'il soit maudit, qu'il meure comme un voleur celui qui te ravira ta vertu. Si tu entends parler de moi, ce sera pour ton bien.

(Au moment où Lysimaque tire sa bourse, Boult entre.)

BOULT.

Je vous prie, seigneur, de me donner la pièce.

LYSIMAQUE.

Loin d'ici, misérable geôlier! Votre maison, sans cette vierge qui la soutient, tomberait et vous écraserait tous. Va-t'en!

(Lysimaque sort.)

BOULT.

Qu'est-ce que ceci? Il faut prendre un autre métier avec vous. Si votre prude chasteté, qui ne vaut pas le déjeûner d'un pauvre, ruine tout un ménage, je veux qu'on fasse de moi un épagneul. Venez.

MARINA.

Que voulez-vous de moi?

BOULT.

Faire de vous une femme, ou en charger le bourreau. Venez, nous ne voulons plus qu'on renvoie d'autres seigneurs; venez, vous dis-je.

(La femme rentre.)

LA FEMME.

Comment, de quoi s'agit-il?

BOULT.

De pire en pire, notre maîtresse : elle a fait un sermon au seigneur Lysimaque.

LA FEMME.

O abomination!

BOULT.

Elle fait cas de notre profession comme d'un fumier.

LA FEMME.

Malepeste! qu'elle aille se faire pendre.

BOULT.

Le gouverneur en aurait agi avec elle comme un gouverneur; elle l'a renvoyé aussi froid qu'une boule de neige et disant ses prières.

LA FEMME.

Boult, emmène-la; fais-en ce qu'il te plaira; brise le cristal de sa virginité, et rends le reste malléable.

BOULT.

J'y parviendrais, quand elle serait encore plus difficile, je vous promets [14].

MARINA.

Dieux, à mon secours!

LA FEMME.

Elle conjure, emmène-la. Plût à Dieu qu'elle n'eût jamais mis le pied dans ma maison. Au diable! elle est née pour être notre ruine. Ne voulez-vous pas faire comme les femmes? Malepeste! madame la précieuse [15]!

(La femme sort.)

BOULT.

Venez, madame, venez avec moi.

MARINA.

Que me voulez-vous?

BOULT.

Vous prendre le bijou qui vous est si précieux.

MARINA.

Je t'en prie, dis-moi une chose d'abord.

BOULT.

Allons, voyons, je vous écoute.

MARINA.

Qui désirerais-tu que fût ton ennemi ?

BOULT.

Je désirerais qu'il fût mon maître, ou plutôt ma maîtresse.

MARINA.

Ni l'un ni l'autre ne sont aussi méchans que toi, car leur supériorité les rend meilleurs que tu n'es. Tu remplis une place si honteuse, que le démon le plus tourmenté de l'enfer ne la changerait pas pour la sienne. Tu es le portier maudit de chaque ivrogne qui vient ici chercher une créature. Ton visage est soumis au poing de chaque coquin de mauvaise humeur. La nourriture qu'on te sert est le reste de bouches infectées.

BOULT.

Que voudriez-vous que je fisse? — Que j'aille à la guerre où un homme servira sept ans, perdra une jambe et n'aura pas assez d'argent pour en acheter une de bois.

MARINA.

Fais tout autre chose que ce que tu fais. Va vider les égouts, servir de second au bourreau; tous les métiers valent mieux que le tien. Un singe, s'il pouvait parler, refuserait de le faire. Ah! si les dieux daignaient me délivrer de cette maison! — Tiens, voilà de l'or, si ta maîtresse veut en gagner par moi, publie que je sais chanter et danser, broder, coudre, sans parler d'autres talens dont je ne

veux pas tirer vanité. Je donnerai des leçons de toutes ces choses ; je ne doute pas que cette ville populeuse ne me fournisse des écolières.

BOULT.

Mais pouvez-vous enseigner tout ce que vous dites ?

MARINA.

Si je ne le puis, ramène-moi ici et prostitue-moi au dernier valet qui fréquente cette maison.

BOULT.

Fort bien, je verrai ce que je puis pour toi : si je puis te placer, je le ferai.

MARINA.

Mais sera-ce chez d'honnêtes femmes ?

BOULT.

Ma foi, j'ái peu de connaissances parmi celles-là! mais puisque mon maître et ma maîtresse vous ont achetée, il ne faut pas songer à s'en aller sans leur consentement : je les informerai donc de votre projet, et je ne doute pas de les trouver assez traitables. Venez, je ferai pour vous ce que je pourrai. — Venez.

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Entre GOWER.

GOWER.

Marina échappe donc au mauvais lieu, et tombe, dit notre histoire, dans une maison honnête Elle chante comme une immortelle, et danse comme une déesse aux sons de ses chants admirés. Elle rend muets de grands clercs, et imite avec son aiguille les ouvrages de la nature, fleur, oiseau, branche ou fruit. Son art le dispute aux roses naturelles, la laine filée et la soie forment sous sa main des cerises couleur de vermillon; elle a des élèves du plus haut rang qui lui prodiguent des largesses; elle remet le prix de son travail à la maudite entremetteuse. Laissons-la et retournons auprès de son père sur la mer où nous l'avons laissé. Chassé par les vents, il arrive où habite sa fille : supposez-le à l'ancre sur cette côte. La ville se préparait à célébrer la fête annuelle du dien Neptune. Lysimaque aperçoit notre vaisseau tyrien et ses riches pavillons noirs; il se hâte de diriger sa barque vers lui : Que votre imagination soit encore une fois le guide de vos yeux; figurez-vous que c'est ici le navire de Périclès ou l'on va essayer de vous

découvrir ce qui se passe. Veuillez bien vous asseoir et écouter.

(Il sort.)

SCÈNE PREMIÈRE.

A bord le vaisseau de Périclès, dans la rade de Mitylène. Une tente sur le pont avec un rideau. On y voit Périclès sur une couche. Une barque est attachée au vaisseau tyrien.

Entrent DEUX MATELOTS, dont l'un appartient au vaisseau tyrien et l'autre à la barque ; — HÉLICANUS.

LE MATELOT TYRIEN, à celui de Mitylène.

Où est le seigneur Hélicanus ? — Il pourra vous répondre. — Ah ! le voici. — Seigneur, voici une barque venue de Mitylène dans laquelle est Lysimaque, le gouverneur, qui demande à se rendre à bord. Quels sont vos ordres ?

HÉLICANUS.

Qu'il vienne puisqu'il le désire. Appelle quelques nobles Tyriens.

LE MATELOT TYRIEN.

Holà ! seigneurs ! le seigneur Hélicanus vous appelle.

(Entrent deux seigneurs tyriens.)

LE PREMIER SEIGNEUR.

Votre seigneurie appelle ?

HÉLICANUS.

Seigneurs, quelqu'un de marque va venir à bord, je vous prie de le bien accueillir.

(Les seigneurs et les deux matelots descendent à bord de la barque, d'ou sortent Lysimaque avec les seigneurs de sa suite, ceux de Tyr et les deux matelots.)

LE MATELOT TYRIEN.

Seigneur, voilà celui qui peut vous répondre sur tout ce que vous désirerez.

LYSIMAQUE.

Salut, respectable seigneur ! que les dieux vous protègent.

HÉLICANUS.

Puissiez-vous dépasser l'âge où vous me voyez et mourir comme je mourrai.

LYSIMAQUE.

Je vous remercie d'un tel souhait. — Étant sur le rivage à célébrer la gloire de Neptune, j'ai vu ce noble vaisseau et je suis venu pour savoir d'où vous venez.

HÉLICANUS.

D'abord, seigneur, quelle est votre place ?

LYSIMAQUE.

Je suis le gouverneur de cette ville.

HÉLICANUS.

Seigneur, notre vaisseau est de Tyr. Il porte le roi qui depuis trois mois n'a parlé à personne et n'a pris que la nourriture nécessaire pour entretenir sa douleur.

LYSIMAQUE.

Quel est le malheur qui l'afflige ?

HÉLICANUS.

Seigneur, il serait trop long de le raconter ; mais le motif principal de ses chagrins vient de la perte d'une fille et d'une épouse chéries.

LYSIMAQUE.

Ne pourrons-nous donc pas le voir ?

HÉLICANUS.

Vous le pouvez, seigneur ; mais ce sera inutile ; il ne veut parler à personne.

LYSIMAQUE.

Cependant cédez à mon désir.

HÉLICANUS, tirant le rideau.

Voyez-le, seigneur. — Ce fut un prince accompli jusqu'à la nuit fatale qui attira sur lui cette infortune.

LYSIMAQUE.

Sire, salut, que les dieux vous conservent ! salut, royale majesté.

HÉLICANUS.

C'est en vain, il ne vous parlera pas.

PREMIER SEIGNEUR DE MITYLÈNE.

Seigneur, nous avons à Mitylène une jeune fille qui, je le gage, le ferait parler.

LYSIMAQUE.

Bonne pensée ! sans questions, par le doux son de sa voix et d'autres séductions, elle attaquerait le sens de l'ouie assoupi à demi chez lui. La plus heureuse,

comme elle est la plus belle, elle est avec ses compagnes dans le bosquet situé près le rivage de l'île.

(Lysimaque dit deux mots à l'oreille d'un des seigneurs de la suite qui sort avec la barque.)

HÉLICANUS.

Certainement tout sera sans effet, mais nous ne rejetterons rien de ce qui porte le nom de guérison. — En attendant, puisque nous éprouvons jusque-là votre bonté, permettez-nous de vous demander encore de faire ici nos provisions avec notre or qui, loin de nous manquer, nous fatigue par sa vétusté.

LYSIMAQUE.

Seigneur, c'est une courtoisie que nous ne pouvons vous refuser sans que les dieux justes ne nous envoient une chenille pour chaque bourgeon afin d'en punir notre province; mais, encore une fois, je vous prie de me faire connaître en détail la cause de la douleur de votre roi.

HÉLICANUS.

Seigneur, seigneur, je vais vous l'apprendre. — Mais voyez je suis prévenu.

(La barque de Lysimaque avance. On voit passer sur le vaisseau tyrien, un seigneur de Mitylène, Marina et une jeune dame.

LYSIMAQUE.

Oh! voici la dame que j'ai envoyé chercher. — Soyez la bienvenue. — N'est-ce pas une beauté céleste?

HÉLICANUS.

C'est une aimable personne!

LYSIMAQUE.

Elle est telle que, si j'étais sûr qu'elle sortit d'une

race noble, je ne voudrais pas choisir d'autre femme et me croirais bien partagé. — Belle étrangère! nous attendons de vous toute votre bienveillance pour un roi malheureux. Si, par un heureux artifice vous pouvez l'amener à nous répondre, pour prix de votre sainte assistance vous recevrez autant d'or que vous en désirerez.

MARINA.

Seigneur, je mettrai tout en usage pour sa guérison, pourvu qu'on nous laisse seules avec lui, ma compagne et moi.

LYSIMAQUE.

Allons, laissons-la, et que les dieux la fassent réussir. (*Marina chante.*) A-t-il entendu votre mélodie?

MARINA.

Non, et il ne nous a pas regardées.

LYSIMAQUE.

Voyez, elle va lui parler.

MARINA.

Salut, sire. Seigneur, écoutez-moi.

PÉRICLÈS.

Eh! ah!

MARINA.

Je suis une jeune fille, seigneur, qui jamais n'appela les yeux sur elle, mais qui a été regardée comme une comète. Celle qui vous parle, seigneur, a peut-être souffert des douleurs égales aux vôtres, si on les comparait: quoique la capricieuse fortune ait rendu mon étoile funeste, j'étais née d'ancêtres illustres qui marchaient de pair avec de grands rois; le temps a

anéanti ma parenté et m'a livrée esclave au monde et à ses infortunes. (*A part.*) Je cesse; cependant il y a quelque chose qui enflamme mes joues et qui me dit tout bas : Continue, jusqu'à ce qu'il réponde.

PÉRICLÈS.

Ma fortune, ma parenté, illustre parenté, égalant la mienne. — N'est-ce pas ce que vous avez dit ?

MARINA.

J'ai dit, seigneur, que, si vous connaissiez ma parenté, vous me regarderiez sans courroux.

PÉRICLÈS.

Je le pense. — Je vous aime. Tournez encore les yeux vers moi. Vous ressemblez...—Quelle est votre patrie? êtes-vous née sur ce rivage?

MARINA.

Non, ni sur aucun rivage; cependant je suis venue au monde d'après les lois de la nature, et ne suis pas autre que je parais.

PÉRICLÈS.

Je suis accablé de douleur et j'ai besoin de pleurer. Mon épouse était comme cette jeune fille, et ma fille aurait aussi pu lui ressembler. C'est là le front de ma reine, sa taille mince comme celle du souple roseau, sa voix argentine, ses yeux si beaux et ses douces paupières, sa démarche de Junon, sa voix qui rendait l'oreille affamée de l'entendre. — Où demeurez-vous?

MARINA.

Dans un lieu où je ne suis qu'étrangère : d'ici vous pouvez le voir.

PÉRICLÈS.

Où fûtes-vous élevée, où avez-vous acquis ces grâces dont votre beauté relève encore le prix?

MARINA.

Si je vous racontais mon histoire, elle vous semblerait une fable absurde.

PÉRICLÈS.

Je t'en supplie, parle; le mensonge ne peut sortir de ta bouche; tu parais modeste comme la justice, tu me sembles un palais digne de la royale vérité. Je te croirai, je persuaderai à mes sens tout ce qui paraîtrait impossible, car tu ressembles à celle que j'aimai jadis. Quels furent tes amis? ne disais-tu pas, quand j'ai voulu te repousser, que tu avais une illustre origine?

MARINA.

Oui, je l'ai dit.

PÉRICLÈS.

Eh bien, quelle est ta famille? Je crois que tu as dit aussi que tu avais souffert de nombreux outrages, et que tes malheurs seraient égaux aux miens s'ils étaient connus et comparés.

MARINA.

Je l'ai dit, et n'ai rien dit que ma pensée ne me garantisse pour être la vérité.

PÉRICLÈS.

Dis ton histoire. Si tu as souffert la millième partie de mes maux, tu es un homme, et moi j'ai faibli comme une jeune fille : cependant tu ressembles à la Patience contemplant les tombeaux des rois et désar-

mant le malheur par son sourire. Qui furent tes amis ? comment les as-tu perdus ? Ton nom, aimable vierge ? Fais ton récit ; viens t'asseoir à mon côté.

MARINA.

Mon nom est Marina.

PÉRICLÈS.

Oh ! je suis raillé, et tu es envoyée par quelque dieu en courroux pour me rendre le jouet des hommes.

MARINA.

Patience, seigneur, ou je me tais.

PÉRICLÈS.

Oui, je serai patient ; tu ignores juqu'à quel point tu m'émeus en t'appelant Marina.

MARINA.

Le nom de Marina me fut donné par un homme puissant, par mon père, par un roi.

PÉRICLÈS.

Quoi ! la fille d'un roi ? — et ton nom est Marina ?

MARINA.

Vous aviez promis de me croire ; mais, pour ne plus troubler la paix de votre cœur, je vais m'arrêter ici.

PÉRICLÈS.

Êtes-vous de chair et de sang ? votre cœur bat-il ? n'êtes-vous pas une fée ; une vaine image ? Parlez. Où naquîtes-vous ? et pourquoi vous appela-t-on Marina ?

MARINA.

Je fus appelée Marina parce que je naquis sur la mer.

PÉRICLÈS.

Sur la mer ! et ta mère ?

MARINA.

Ma mère était la fille d'un roi ; elle mourut en me donnant le jour, comme ma bonne nourrice Lychorida me l'a souvent raconté en pleurant.

PÉRICLÈS.

Oh ! arrête un moment ! voilà le rêve le plus étrange qui ait jamais abusé le sommeil de la douleur. (*A part.*) Ce ne peut être ma fille ensevelie. — Où fûtes-vous élevée ? Je vous écoute jusqu'à ce que vous ayez fait tout votre récit.

MARINA.

Vous ne pourrez me croire ; il vaudrait mieux me taire.

PÉRICLÈS.

Je vous croirai jusqu'au dernier mot. Cependant permettez. — Comment êtes-vous venue ici ? Où fûtes-vous élevée ?

MARINA.

Le roi mon père me laissa à Tharse. Ce fut là que le cruel Cléon et sa méchante femme voulurent me faire arracher la vie. Le scélérat qu'ils avaient gagné pour ce crime avait déjà tiré son glaive, quand une troupe de pirates survint et me délivra pour me transporter à Mitylène. Mais, seigneur, que me voulez-vous ? Pourquoi pleurer ? Peut-être me croyez-vous coupable d'imposture. Non, non, je l'assure,

je suis la fille du roi Périclès, si le roi Périclès existe.

PÉRICLÈS.

Oh! Hélicanus?

HÉLICANUS.

Mon souverain m'appelle?

PÉRICLÈS.

Tu es un grave et noble conseiller, d'une sagesse à toute épreuve. Dis-moi, si tu le peux, quelle est cette fille, ce qu'elle peut être, elle qui me fait pleurer.

HÉLICANUS.

Je ne sais, seigneur, mais le gouverneur de Mitylène, que voilà, en parle avec éloge.

LYSIMAQUE.

Elle n'a jamais voulu faire connaître sa famille. Quand on la questionnait là-dessus, elle s'asseyait et pleurait.

PÉRICLÈS.

O Hélicanus, frappe-moi; respectable ami, fais-moi une blessure, que j'éprouve une douleur quelconque, de peur que les torrens de joie qui fondent sur moi entraînent tout ce que j'ai de mortel et m'engloutissent. Oh! approche, toi qui rends à la vie celui qui t'engendra; toi, qui naquis sur la mer, qui fus ensevelie à Tharse et retrouvée sur la mer. O Hélicanus, tombe à genoux, remercie les dieux avec une voix aussi forte que celle du tonnerre : voilà Marina. Quel était le nom de ta mère? Dis-moi encore cela, car la vérité ne peut trop être confirmée, quoique aucun doute ne s'élève en moi sur ta véracité

MARINA.

Mais d'abord, seigneur, quel est votre titre?

PÉRICLÈS.

Je suis Périclès de Tyr : dis-moi seulement (car jusqu'ici tu as été parfaite), dis-moi le nom de ma reine engloutie par les flots, et tu es l'héritière d'un royaume, et tu rends la vie à Périclès ton père.

MARINA.

Suffit-il, pour être votre fille, de dire que le nom de ma mère était Thaïsa? Thaïsa était ma mère, Thaïsa qui mourut en me donnant la naissance.

PÉRICLÈS.

Sois bénie, ô ma fille!.... oui, c'est ma fille, Hélicanus, et elle n'est pas morte à Tharse (comme l'aurait voulu Cléon); elle te dira tout, lorsque tu te prosterneras à ses pieds, et la reconnaîtras pour la princesse elle-même. — Qui est cet homme?

HÉLICANUS.

Seigneur, c'est le gouverneur de Mitylène, qui, informé de vos malheurs, est venu pour vous voir.

PÉRICLÈS.

Je vous embrasse, seigneur. — Donnez-moi mes vètemens, je suis égaré par la joie de la voir. Oh! que les dieux bénissent ma fille. Mais écoutez cette harmonie. O ma Marina, dis à Hélicanus, dis-lui avec détail, car il semble douter; dis-lui comment tu es ma fille. — Mais quelle harmonie!

HÉLICANUS.

Seigneur, je n'entends rien.

PÉRICLÈS.

Rien? C'est l'harmonie des sphères. Écoute, Marina.

LYSIMAQUE.

Il serait mal de le contrarier, laisse-le croire.

PÉRICLÈS.

Du merveilleux! n'entendez-vous pas?

LYSIMAQUE.

De la musique; oui, seigneur.

PÉRICLÈS.

Une musique céleste. Elle me force d'être attentif, et un profond sommeil pèse sur mes paupières. Laissez-moi reposer.

(Il dort.)

LYSIMAQUE.

Donnez-lui un coussin. (*On ferme le rideau de la tente de Périclès.*) Laissez-le. Mes amis, si cet événement répond à mes vœux, je me souviendrai de vous.

(Sortent Lysimaque, Hélicanus, Marina et la jeune dame qui l'avait accompagnée.)

SCÈNE II.

Même lieu.

PÉRICLÈS dort sur le tillac; DIANE lui apparaît dans un songe.

DIANE.

Mon temple est à Éphèse, il faut t'y rendre et faire un sacrifice sur mon autel. Là, quand mes ministres seront assemblés devant le peuple, raconte comment tu as perdu ton épouse sur la mer. Pour pleurer tes infortunes et celles de ta fille, raconte fidèlement toute ta vie. Obéis, ou continue à être malheureux. Obéis, tu seras heureux, je l'atteste par mon arc d'argent. Réveille-toi et répète ton songe.

(Diane disparaît.)

PÉRICLÈS.

Céleste Diane, déesse au croissant d'argent, je t'obéirai. — Hélicanus?

(Entrent Hélicanus, Lysimaque et Marina.)

HÉLICANUS.

Seigneur?

PÉRICLÈS, à Hélicanus.

Mon projet était d'aller à Tharse pour y punir Cléon, ce prince inhospitalier, mais j'ai d'abord un autre voyage à faire. Tournez vers Éphèse vos voiles enflées. Plus tard, je vous dirai pourquoi. (*A Lysimaque.*) Nous reposerons-nous, seigneur, sur votre rivage, et vous donnerons-nous de l'or pour les provisions dont nous aurons besoin?

LYSIMAQUE.

De tout mon cœur, seigneur; et quand vous viendrez à terre, j'ai une autre prière à vous faire.

PÉRICLÈS.

Vous obtiendrez même ma fille si vous la demandez, car vous avez été généreux envers elle.

LYSIMAQUE.

Seigneur, acceptez mon bras.

PÉRICLÈS.

Viens, ma chère Marina.

(Ils sortent.)

(On voit le temple de Diane à Éphèse. Entre Gower.)

GOWER.

Maintenant le sable de notre horloge est presque écoulé... Encore un peu et c'est fini. Accordez-moi pour dernière complaisance (et cela m'encouragera), accordez-moi de supposer toutes les fêtes, les banquets, les réjouissances bruyantes que le gouverneur fit à Mitylène pour féliciter le roi. Il était si heureux qu'on lui eût promis de lui donner Marina pour épouse! mais cet hymen ne devait avoir lieu que lorsque Périclès aurait fait le sacrifice ordonné par Diane. Laissez donc passer l'intervalle; on met à la voile au plus vite, et les désirs sont aussitôt satisfaits. Voyez le temple d'Éphèse, notre roi et toute sa suite. C'est à vous que nous devons, et nous en sommes reconnaissans, que Périclès soit arrivé sitôt.

(Gower sort.)

SCÈNE III.

Le temple de Diane à Éphèse. — Thaïsa est près de l'autel en qualité de grande-prêtresse. Une troupe de vierges. Cérimon et autres habitans d'Éphèse.

Entrent **PÉRICLÈS** et sa suite, **LYSIMAQUE**, **HÉLICANUS**, **MARINA** et **UNE DAME**.

PÉRICLÈS

Salut, Diane! pour obéir à tes justes commandemens, je me déclare ici le roi de Tyr, qui chassé par la peur, de ma patrie, épousai la belle Thaïsa à Pentapolis. Elle mourut sur mer en mettant au monde une fille appelée Marina, qui porte encore ton costume de vierge, ô déesse! Elle fut élevée à Tharse par Cléon, qui voulut la faire tuer à l'âge de quatorze ans; mais une bonne étoile l'amena à Mitylène. C'est là que la fortune la fit venir à bord de mon navire, où en rappelant le passé elle se fit connaître pour ma fille.

THAISA.

C'est sa voix, ce sont ses traits... vous êtes, vous êtes... — O roi Périclès!

(Elle s'évanouit.)

PÉRICLÈS.

Que veut dire cette femme..? Elle se meurt : au secours!

CÉRIMON.

Noble seigneur, si vous avez dit la vérité aux pieds des autels de Diane, voilà votre femme.

PÉRICLÈS.

Respectable vieillard, cela ne se peut; je l'ai jetée de mes bras dans la mer.

CÉRIMON.

Sur cette côte même.

PÉRICLÈS.

C'est une vérité.

CÉRIMON.

Regardez cette dame. — Elle n'est mourante que de joie. Un matin d'orage elle fut jetée sur ce rivage : j'ouvris le cercueil, j'y trouvai de riches joyaux, je lui ai rendu la vie et l'ai placée dans le temple de Diane.

PÉRICLÈS.

Pouvons-nous voir ces joyaux ?

CÉRIMON.

Illustre seigneur, ils seront apportés dans ma maison, où je vous invite à venir... Voyez, Thaïsa revit.

THAISA.

Oh ! laissez-moi le regarder. S'il n'est pas mon époux, mon saint ministère rendra mes sens sourds à sa voix. O seigneur, êtes-vous Périclès? Vous parlez comme lui ; vous lui ressemblez. N'avez-vous pas cité une tempête, une naissance, une mort ?

PÉRICLÈS.

C'est la voix de Thaïsa.

THAÏSA.

Je suis cette Thaïsa, crue morte et submergée.

PÉRICLÈS.

Immortelle Diane !

THAISA.

Maintenant, je vous reconnais. — Quand nous quittâmes Pentapolis en pleurant, le roi mon père vous donna une bague semblable.

(Elle lui montre une bague.)

PÉRICLÈS.

Oui, oui ; je n'en demande pas davantage. O dieux ! votre bienfait actuel me fait oublier mes malheurs passés. Je ne me plaindrai pas, si je meurs en touchant ses lèvres. — Oh ! viens, et sois ensevelie une seconde fois dans ces bras !

MARINA.

Mon cœur bondit pour s'élancer sur le sein de ma mère.

(Elle se jette aux genoux de Thaïsa.)

PÉRICLÈS.

Regarde celle qui se jette à tes genoux ! C'est la chair de ta chair, — Thaïsa, l'enfant que tu portais dans ton sein sur la mer, et que j'appelai Marina ; car elle vint au monde sur le vaisseau.

THAISA.

Béni soit mon enfant !

HÉLICANUS.

Salut, ô ma reine !

THAISA.

Je ne vous connais pas.

PÉRICLÈS.

Vous m'avez entendu dire que, lorsque je partis

de Tyr, j'y laissai un vieillard pour m'y remplacer. Pouvez-vous vous rappeler son nom? Je vous l'ai dit souvent.

THAISA.

C'est donc Hélicanus?

PÉRICLÈS.

Nouvelle preuve. Embrasse-le, chère Thaïsa; c'est lui. Il me tarde maintenant de savoir comment vous fûtes trouvée et sauvée; quel est celui que je dois remercier, après les dieux, de ce grand miracle?

THAISA.

Le seigneur Cérimon. C'est par lui que les dieux ont manifesté leur puissance; les dieux, qui peuvent tout pour vous.

PÉRICLÈS.

Respectable vieillard, les dieux n'ont pas sur la terre de ministre mortel plus semblable à un dieu que vous. Voulez-vous me dire comment cette reine a été rendue à la santé?

CÉRIMON.

Je le ferai, seigneur. Je vous prie de venir d'abord chez moi, où vous sera montré tout ce qu'on a trouvé avec votre épouse; vous saurez comment elle fut placée dans ce temple : enfin, rien ne sera omis.

PÉRICLÈS.

Céleste Diane! je te rends grâces de ta vision, et je t'offrirai mes dons. Thaïsa, ce prince, le fiancé de votre fille, l'épousera à Pentapolis. Maintenant, cet ornement qui rend mes traits si hideux sera tranché, ma chère Marina; et ce visage, que le rasoir

n'a pas touché depuis quatorze ans, sera embelli pour le jour de tes noces.

THAISA.

Cérimon a reçu des lettres qui lui annoncent la mort de mon père.

PÉRICLÈS.

Qu'il soit admis parmi les astres! Cependant, ma reine, nous célébrerons leur hyménée, et nous achèverons nos jours dans ce royaume. Notre fille et notre fils régneront à Tyr. — Seigneur Cérimon, nous languissons d'entendre ce que nous ignorons encore. — Seigneur, guidez-nous.

(Ils sortent.)

(Entre Gower.)

GOWER.

Vous avez vu, dans Antiochus et sa fille, la récompense d'une luxure monstrueuse; dans Périclès, son épouse et sa fille (malgré les injustices de la cruelle fortune), la vertu défendue contre l'adversité, protégée par le ciel, et enfin couronnée par le bonheur. Dans Hélicanus, nous vous avons offert un modèle de véracité et de loyauté; et dans le respectable Cérimon, le mérite qui accompagne toujours la science et la charité. Quant au méchant Cléon et à sa femme, quand la renommée eut révélé leur crime et la gloire de Périclès, la ville, dans sa fureur, les brûla avec leur famille dans le palais. Voilà comment les dieux les punirent du meurtre qu'ils avaient voulu commettre. Accordez-nous toujours votre patience, et goûtez de nouveaux plaisirs. Ici finit notre pièce.

(Gower sort.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR PÉRICLÈS.

---

(1) VILLE imaginaire dont le nom est emprunté à un des romans cités dans la notice.

(2) Ce nom est sans doute une corruption de Thaliarchus.

(3) Signior Sooth. Nous avons vu M. Sourire dans le *Conte d'hiver*.

(4) Le docteur Malone considère ce pronostic comme une superstition des matelots; mais le capitaine Cook, dans son second voyage aux mers du Sud, dit aussi que les marsouins jouant autour du vaisseau annonçaient toujours un grand coup de vent.

(5) Plus par force que par douceur. Il faudrait *Mas* au lieu de *Piu*, qui n'est qu'italien et non espagnol.

(6) C'est là cette scène qui indigne si fortement Steevens.

(7) Personnages des anciennes *moralités*, selon Malone.

(8) Le maître de la maison, en anglais *Pander*, et la femme *Bawd*.

(9) Voilà un de ces traits qui indique que Shakspeare n'est pas étranger à cette pièce.

(10) On suppose que le tonnerre ne produit pas d'effet sur le poisson en général; mais sur les anguilles seulement qu'il fait sortir de la bourbe et qu'on prend alors plus aisément.

(11) Dans l'enfance du monde la dissimulation n'existait pas; les poëtes ont tous cru à un âge d'or.

(12) Son corps, que dans une autre pièce Shakspeare appelle aussi la maison mortelle (de l'âme).

(13) *Gamester*, pour fille de joie.

(14) *An if she were athornier piece of ground than she is, she shall be ploughed.*

(15) *My dish of chastety with rosemary and bays.* Mon plat de chasteté, garni de romarin, etc., comme on servait les plats de Noël et des jours de fête.

LE
MARCHAND DE VENISE,
COMÉDIE.

NOTICE

SUR LE

MARCHAND DE VENISE.

Le fond de l'aventure qui fait le sujet du *Marchand de Venise* se retrouve dans les chroniques ou la littérature de tous les pays, tantôt en entier, tantôt dépouillé de l'épisode très-piquant qu'y ajoutent les amours de Bassanio et de Portia. Un jugement pareil à celui de Portia a été attribué à Sixte V, qui, plus sévère, condamna, dit-on, à l'amende les deux contractans, pour les punir de l'immoralité d'un pareil marché. En cette occasion il s'agissait d'un pari, et le juif était le perdant. Un recueil de nouvelles françaises, intitulé *Roger-Bontemps en belle humeur*, raconte la même aventure, mais à l'avantage du chrétien, et c'est le sultan Saladin qui est le juge. Dans un manuscrit persan qui rapporte le même fait, il s'agit d'un pauvre musulman de Syrie avec qui un

riche juif fait ce marché pour avoir les moyens de le perdre, et parvenir ainsi à posséder sa femme dont il est amoureux; le cas est décidé par un cadi d'Émèse. Mais l'aventure toute entière se trouve consignée, avec quelques différences, dans un très-ancien ouvrage écrit en latin et intitulé : *Gesta Romanorum*, et dans le *Pecorone* de *ser Giovanni*, recueil de nouvelles composé avant la fin du quatorzième siècle et par conséquent très-antérieur à Sixte V, ce qui rend tout-à-fait improblable l'anecdote rapportée sur ce pape par Grégoire Léti.

Dans la nouvelle de ser Giovanni, la dame de Belmont n'est point une jeune fille forcée de soumettre son choix aux conditions prescrites par le singulier testament de son père, mais une jeune veuve qui, de sa propre volonté, impose une condition beaucoup plus singulière à ceux que le hasard ou le choix fait aborder dans son port. Obligés de partager le lit de la dame, s'ils savent profiter des avantages que leur offre une pareille situation, ils obtiendront avec la possession de la belle veuve sa main et tous ses biens. Dans le cas contraire, ils perdent leur vaisseau et son chargement, et repartent sur-

le-champ avec un cheval et une somme d'argent qu'on leur fournit pour retourner chez eux. Peu effrayés d'une pareille épreuve, beaucoup ont tenté l'aventure, tous ont succombé; car, à peine dans le lit, ils s'endorment d'un profond sommeil, d'où ils ne se réveillent que pour apprendre le lendemain que la dame plus matinale a déjà fait décharger le navire, et préparer la monture qui doit reconduire chez lui le malencontreux prétendant. Aucun n'a été tenté de renouveler une entreprise si chère, et dont apparemment le mauvais succès a diminué sa confiance. Le seul Gianetto (c'est dans la nouvelle le nom du jeune Vénitien) s'est obstiné, et, après deux premières déconvenues, il veut risquer une troisième aventure : son parrain Ansaldo, sans se décourager de la perte des deux premiers vaisseaux dont il ignore la cause, lui en équipe un troisième, avec lequel Gianetto lui promet de réparer leurs malheurs. Mais épuisé par les précédentes entreprises, il est obligé pour celle-là d'emprunter à un Juif la somme de dix mille ducats aux mêmes conditions que celles qu'impose Shylock à Antonio. Gianetto arrive, et, averti par une suivante de

ne pas boire le vin qu'on lui présentera avant de se mettre au lit, il surprend à son tour la dame, qui, fort troublée d'abord de le trouver éveillé, se résigne cependant à son sort, et s'estime heureuse de le nommer le lendemain son époux. Gianetto, enivré de son bonheur, oublie le pauvre Ansaldo jusqu'au jour fatal de l'échéance du billet. Un hasard le lui rappelle alors; il part en diligence pour Venise, et le reste de l'histoire se passe comme l'a représentée Shakspeare.

On conçoit aisément la raison et la nécessité des divers changemens qu'il a fait subir à cette aventure; elle n'était cependant pas tellement impossible à représenter de son temps sur le théâtre, qu'on ne puisse croire qu'il a été induit à ces changemens par le besoin de donner plus de moralité à ses personnages, et par conséquent plus d'intérêt à son action. Aussi s'en faut-il de beaucoup que la situation du généreux Antonio, la peinture de son caractère si dévoué, courageux et mélancolique à la fois, soient l'unique source de l'intérêt qui règne si puissamment sur tout l'ouvrage. Les lacunes que laisse cette situation sont du moins si heu-

reusement remplies qu'on ne s'aperçoit d'aucun vide, tant l'âme est doucement occupée des sentimens qui en naissent naturellement. Il semble que Shakspeare ait voulu peindre ici sous leurs différens points de vue les premiers beaux jours d'un heureux mariage. Le discours de Portia à Bassanio, au moment où le sort vient de décider en sa faveur, où elle se regarde déjà comme son heureuse épouse, est rempli d'un abandon si pur, d'une soumission conjugale si touchante et si noble à la fois, que son caractère en acquiert un charme inexprimable, et que Bassanio, prenant dès cet instant la situation supérieure qui lui convient, n'a plus à craindre d'être rabaissé par l'esprit et le courage de sa femme, quelque décidé que soit le parti qu'elle va prendre l'instant d'après; on sait maintenant que, le moment de la nécessité passé, tout rentrera dans l'ordre, et que les grandes qualités qu'elle aimera à soumettre à son devoir de femme ne feront qu'ajouter au bonheur de son mari.

Dans une classe subordonnée, Lorenzo et Jessica nous donnent le spectacle de ce tendre badinage de deux jeunes époux si remplis de

leur bonheur, qu'ils le répandent dans les choses les plus étrangères à eux-mêmes, et jouissent des pensées et des actions les plus indifférentes, comme d'autant de portions d'une existence que le bonheur envahit toute entière. Cet entretien de Lorenzo et de Jessica, ce jardin, ce clair de lune, cette musique qui prépare le retour de Portia, de Bassanio, et l'arrivée d'Antonio, disposent l'âme à toutes les douces impressions que va faire naître l'image d'une félicité complète, dans la réunion de Portia et de Bassanio au milieu de tous les amis qui vont jouir de leurs soins et de leurs bienfaits. Shakspeare est presque le seul poëte dramatique qui n'ait pas craint de s'arrêter sur le tableau du bonheur; il sentait qu'il avait de quoi le remplir.

L'invention des trois coffres, dont l'original se trouve aussi en plusieurs endroits, est à peu près telle que l'a employée Shakspeare dans une autre aventure des *Gesta Romanorum*, si ce n'est que la personne soumise à l'épreuve est la fille d'un roi de la Pouille qui, par la sagesse de son choix, est jugée digne d'épouser le fils de l'empereur de Rome. On voit par-là que ces *Gesta Roma-*

norum ne remontent pas précisément aux temps antiques.

Le caractère du juif Shylock est justement célèbre en Angleterre.

Cette pièce a été représentée avant 1598. C'est ce qu'on sait de plus certain sur sa date. Plusieurs pièces sur le même fond avaient déjà été mises au théâtre; il avait été aussi le sujet de plusieurs ballades.

En 1701, M. Granville, depuis lord Landsdowne, remit au théâtre *le Marchand de Venise*, avec des changemens considérables, sous le titre du *Juif de Venise*. On l'a joué longtemps sous cette nouvelle forme.

F. G

LE

MARCHAND DE VENISE.

PERSONNAGES.

LE DUC DE VENISE, LE PRINCE DE MAROC, LE PRINCE D'ARAGON, } amoureux de Portia.
ANTONIO, marchand de Venise.
BASSANIO, son ami.
SALANIO, GRATIANO, SALARINO, } amis d'Antonio et de Bassanio.
LORENZO, amant de Jessica.
SHYLOCK, juif.
TUBAL, autre juif, ami de Shylock.
LANCELOT GOBBO, jeune lourdaut, domestique du Juif.
LE VIEUX GOBBO, père de Lancelot.
SALÉRIO, messager de Venise.
LÉONARDO, domestique de Bassanio.
BALTASAR, STÉPHANO, } domestiques de Portia.
PORTIA, riche héritière.
NÉRISSA, suivante de Portia.
JESSICA, fille de Shylock.
SÉNATEURS de Venise, OFFICIERS de la cour de justice, UN GEOLIER, VALETS, et autres personnes de suite.

La scène est tantôt à Venise, tantôt à Belmont; château de Portia, en terre ferme.

LE

MARCHAND DE VENISE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Dans une rue de Venise.

Entrent ANTONIO, SALARINO et SALANIO.

ANTONIO.

De bonne foi, je ne sais pourquoi je suis triste. J'en suis fatigué : vous dites que vous en êtes fatigués aussi ; mais comment j'ai pris ce chagrin, où je l'ai trouvé, rencontré, de quoi il est fait, d'où il est sorti, je suis encore à l'apprendre. — La tristesse me rend si stupide, que j'ai peine à me reconnaître moi-même.

SALANIO.

Votre âme est agitée sur l'Océan ; là où, sous leurs voiles majestueuses, vos larges vaisseaux, seigneurs et riches bourgeois de la mer, dominent sur le peuple des petits navires marchands qui les saluent, inclinant, lorsqu'ils passent près d'eux, le tissu de leurs ailes.

SALARINO.

Croyez-moi, monsieur, si j'avais une pareille mise dehors, la plus grande partie de mes pensées et de mes affections serait en voyage à la suite de mes espérances. Je serais toujours à arracher des brins d'herbe pour connaître de quel côté souffle le vent; à chercher sur les cartes les ports, les môles et les routes ; et chaque objet qui pourrait me faire craindre un malheur pour ma cargaison, ne manquerait certainement pas de me rendre triste.

SALANIO.

En soufflant sur mon bouillon pour le refroidir, je me soufflerais un frisson par la pensée qui me viendrait de tout le mal qu'un trop grand vent pourrait causer sur la mer. Je ne pourrais voir un sablier s'écouler que je ne songeasse aux bancs de sable, aux bas-fonds, où je verrais mon riche André [1] engravé, abaissant son grand mât plus bas que ses flancs pour baiser son tombeau. Pourrais-je aller à l'église et voir les pierres de l'édifice sacré, sans me rappeler aussitôt l'idée de rochers dangereux qui, en effleurant seulement les côtes de mon cher vaisseau, disperseraient toutes mes épices sur les flots, et habilleraient de mes soies les vagues en fureur ; en un mot, sans penser que riche de tout cela en cet instant, je puis l'instant d'après n'avoir plus rien ? Puis-je songer à tous ces hasards et ne pas songer en même temps qu'un pareil malheur, s'il m'arrivait, me rendrait triste ? — Tenez, ne m'en dites pas davantage : je suis sûr qu'Antonio est triste, parce qu'il songe à ses marchandises.

ANTONIO.

Non, croyez-moi. J'en rends grâces au sort; toutes mes espérances ne sont pas aventurées sur une seule chance, ni réunies en un même lieu; et ma fortune entière ne dépend pas des événemens de cette année. Ce ne sont donc pas mes marchandises qui m'attristent.

SALARINO.

Il faut alors que vous soyez amoureux.

ANTONIO.

Fi donc!

SALANIO.

Vous n'êtes pas amoureux non plus? En ce cas, souffrez qu'on vous dise que vous êtes triste, parce que vous n'êtes pas gai; et il vous serait tout aussi aisé de rire, de danser, et de dire que vous êtes gai, parce que vous n'êtes pas triste. Par Janus au double visage, la nature forme quelquefois d'étranges personnages; les uns ne laissant jamais qu'entrevoir leurs yeux à travers leurs paupières clignées et riant comme des perroquets, à la vue d'un joueur de cornemuse; et d'autres, d'une mine si renfrognée, qu'ils ne montreraient pas seulement leurs dents en façon de sourire, quand Nestor en personne jurerait que la plaisanterie est de nature à faire rire. (*Entrent Bassanio, Lorenzo, Gratiano.*) — Voici Bassanio, votre noble allié, avec Gratiano et Lorenzo. Adieu, nous vous laissons en meilleure compagnie.

SALARINO.

Je serais volontiers resté jusqu'à ce que je vous

eusse rendu joyeux, si de plus dignes amis ne m'avaient prévenu.

ANTONIO.

Mon attachement sait vous apprécier; mais je suppose que vos affaires vous appellent, et que vous saisissez l'occasion de nous quitter.

SALANIO.

Bonjour, mes bons seigneurs.

BASSANIO.

Dites-moi tous deux, mes bons seigneurs, quand rirons-nous? Répondez : quand? Vous devenez excessivement rares. Cela durera-t-il?

SALANIO.

Nous nous ferons un plaisir de prendre votre temps.

(Salanio et Salarino sortent.)

LORENZO.

Seigneur Bassanio, puisque vous voilà avec Antonio, nous allons vous laisser ensemble. Mais à l'heure du dîner, souvenez-vous, je vous prie, du lieu de notre rendez-vous.

BASSANIO.

Je ne manquerai pas de m'y rendre.

GRATIANO.

Vous n'avez pas bon visage, seigneur Antonio. Tenez, vous avez trop d'affaires en ce monde; c'est en perdre les avantages que de les acheter par trop de soins. Vous êtes étonnamment changé, croyez-moi.

ANTONIO.

Je prends le monde pour ce qu'il est, Gratiano :

un théâtre où chacun doit jouer son rôle; le mien est d'être triste.

GRATIANO.

Le mien sera donc celui du fou. Que les rides de la vieillesse viennent au milieu de la joie et du rire, que le vin échauffe, s'il le faut, mon foie, mais que d'affaiblissans soupirs ne viennent point glacer mon cœur. Pourquoi un homme qui a du sang chaud dans les veines demeurerait-il immobile comme son grand-père taillé en albâtre? pourquoi dormir quand on veille, et se donner la jaunisse à force de mauvaise humeur? Je te le dirai, Antonio; je t'aime, et c'est mon amitié qui parle; il y a une espèce de gens dont le visage se boursouffle au dehors et s'enveloppe comme l'eau dormante d'un étang, et qui se tiennent dans une immobilité concertée pour se parer d'une réputation de sagesse, de gravité, de profondeur d'esprit, et qui semblent vous dire : Monsieur, je suis un oracle; quand j'ouvre la bouche, empêchez qu'un chien n'aboie. O mon cher Antonio, je connais de ces gens-là qui ne doivent qu'à leur silence leur réputation de sagesse, et qui, j'en suis sûr, s'ils parlaient, seraient capables de damner plus d'une oreille, car en les écoutant, bien des gens traiteraient leurs frères de fous. Je t'en dirai plus long une autre fois. Mais ne va pas te servir de l'appât de la mélancolie, pour pêcher ce goujon des sots, la réputation. — Allons, viens, cher Lorenzo. (*A Antonio.*) — Adieu pour un moment; je finirai mon sermon après dîner.

LORENZO, à Antonio.

Oui, nous allons vous laisser jusqu'à l'heure du

dîner. — Il faudra que je devienne un de ces sages muets, car Gratiano ne me laisse jamais le temps de parler.

GRATIANO.

C'est bon, tiens-moi encore compagnie deux ans, et tu ne connaîtras plus le son de ta voix.

ANTONIO.

Adieu, il me rendrait bavard.

GRATIANO.

Tant mieux, ma foi, car le silence ne convient qu'à une langue de bœuf fumé, et à une fille qui n'est pas de défaite.

(Gratiano et Lorenzo sortent.)

ANTONIO.

Est-ce là dire quelque chose ?

BASSANIO.

Gratiano est l'homme de Venise qui débite le plus de riens. Ce qu'il y a de bon dans tous ses discours est comme deux grains de blé cachés dans deux boisseaux de son. Vous allez les chercher un jour entier avant de les trouver, et quand vous les avez ils ne valent pas la peine que vous avez prise.

ANTONIO.

Fort bien. Dites-moi : quelle est donc cette dame auprès de laquelle vous avez juré de faire un secret pèlerinage, et que vous m'avez promis de me nommer aujourd'hui ?

BASSANIO.

Vous n'ignorez pas, Antonio, dans quel délabrement j'ai mis mes affaires, en voulant faire une plus

haute figure que ne pouvait me le permettre longtemps ma médiocre fortune; je ne m'afflige pas maintenant d'être privé des moyens de soutenir ce noble état ; mais mon premier souci est de me tirer avec honneur des dettes considérables que j'ai contractées par un peu trop de prodigalité. C'est à vous, Antonio, que je dois le plus, tant en argent qu'en amitié; et c'est de votre amitié que j'attends avec confiance les moyens d'accomplir tous mes desseins, et les plans que je forme pour payer tout ce que je dois.

ANTONIO.

Je vous prie, mon cher Bassanio, de me les faire connaître; et si, comme cela ne peut manquer venant de vous, ils se renferment dans les limites de l'honneur, soyez sûr que ma bourse, ma personne et tout ce que j'ai de moyens au monde est dévoué à votre service.

BASSANIO.

Lorsque j'étais écolier, dès que j'avais perdu une de mes flèches, j'en décochais une autre dans la même direction, mettant plus d'attention à suivre son vol, afin de retrouver l'autre; et, en risquant de perdre les deux, je les retrouvais toutes deux. Je vous cite cet exemple de mon enfance, parce que je vais vous parler le langage de la candeur. Je vous dois beaucoup : et comme il arrive avec un jeune homme livré à ses fantaisies, ce que je vous dois est perdu. Mais si vous voulez risquer une autre flèche du même côté où vous avez lancé la première, je ne doute pas que, par ma vigilance à observer sa chute, je ne retrouve les deux, ou du moins que je ne vous

rapporte celle que vous aurez hasardée la dernière, en demeurant avec reconnaissance votre débiteur pour l'autre.

ANTONIO.

Vous me connaissez ; c'est donc perdre le temps que de tourner ainsi autour de mon amitié par des circonlocutions. Vous me faites certainement plus de tort en doutant de mes sentimens, que si vous aviez dissipé tout ce que je possède. Dites-moi donc ce qu'il faut que je fasse pour vous, et tout ce que vous me croyez possible, et je suis prêt à le faire : parlez donc.

BASSANIO.

Il est dans Belmont une riche héritière ; elle est belle, plus belle que ce mot, et douée de rare vertus. J'ai quelquefois reçu de ses yeux de doux messages muets. Son nom est Portia. Elle n'est pas moins estimée que la fille de Caton, la Portia de Brutus. L'univers connaît son mérite ; car les quatre vents lui amènent de toutes les côtes d'illustres adorateurs. Ses cheveux, brillans de l'éclat du soleil, tombent en boucles sur ses tempes comme une toison d'or : ce qui fait de sa demeure de Belmont un rivage de Colchos, où plus d'un Jason se rend pour la conquérir : ô mon cher Antonio, si j'avais seulement le moyen d'entrer en concurrence avec eux, j'ai dans mon âme de tels présages de succès, qu'il est hors de doute que je l'emporterais.

ANTONIO.

Tu sais que toute ma fortune est sur la mer, que je ne suis point en argent, ni en situation de rassem-

bler une forte somme. Va donc essayer ce que peut mon crédit dans Venise. Je l'épuiserai jusqu'au bout, pour te donner les moyens de paraître à Belmont, et d'obtenir la belle Portia. Va, informe-toi où il y a de l'argent. J'en ferai autant de mon côté, et je ne doute point que je n'en trouve par mon crédit ou par le désir qu'on aura de m'obliger.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

A Belmont. — Un appartement de la maison de Portia.

Entrent PORTIA et NÉRISSA.

PORTIA.

En vérité, Nérissa, mon petit individu est bien las de ce grand univers.

NÉRISSA.

Cela serait bon, ma chère madame, si vos misères étaient en aussi grand nombre que le sont vos prospérités : cependant, à ce que je vois, on est aussi malade d'indigestion que de disette. Ce n'est donc pas un médiocre bonheur que d'être placé dans la médiocrité : superflu blanchit de bonne heure, suffisance vit long-temps.

PORTIA.

Voilà de belles sentences, et très-bien débitées.

NÉRISSA.

Elles seraient encore meilleures mises en pratique.

PORTIA.

S'il était aussi aisé de faire qu'il l'est de connaître ce qui est bon à faire, les chapelles seraient des églises, et les cabanes des pauvres gens des palais de princes. C'est un bon prédicateur que celui qui se conforme à ses sermons. J'apprendrais plutôt à vingt personnes ce qu'il est à propos de faire, que je ne serais une des vingt à suivre mes instructions. Le cerveau peut imaginer des lois pour le sang, mais un tempérament ardent saute par-dessus une froide loi; c'est un tel lièvre que la folle jeunesse pour s'élancer par-dessus les filets du bon sens! Mais cette manière de raisonner n'est pas trop de saison lorsqu'il s'agit de choisir un époux. Choisir! hélas! quel mot! Je ne puis ni choisir celui que je voudrais, ni refuser celui qui me déplairait. Et ainsi il faut que la volonté d'une fille vivante se plie aux volontés d'un père mort. N'est-il pas bien dur, Nérissa, de ne pouvoir ni choisir, ni refuser personne?

NÉRISSA.

Votre père fut toujours vertueux, et les saints personnages ont à leur mort de bonnes inspirations. Ainsi, dans cette loterie qu'il a imaginée, et au moyen de laquelle vous devez être le partage de celui qui, entre trois coffres d'or, d'argent et de plomb, choisira selon son intention, vous pouvez être sûr que le bon choix sera fait par un homme que vous pourrez aimer en bonne conscience. Mais quelle chaleur d'affection vous sentirez-vous pour aucun de ces brillans adorateurs qui sont déjà arrivés?

PORTIA.

Je t'en prie, dis-moi leurs noms : à mesure que tu les nommeras je ferai leur portrait, et tu devineras mes sentimens par le tableau.

NÉRISSA.

D'abord il y a le prince de Naples.

PORTIA.

Eh ! c'est un véritable animal [2]. Il ne sait parler que de son cheval, et se targue comme d'un mérite singulier de la science qu'il possède de le ferrer lui-même. J'ai bien peur que madame sa mère ne se soit oubliée avec un forgeron.

NÉRISSA.

Vient ensuite le comte palatin.

PORTIA.

Il est toujours renfrogné, comme s'il vous disait : *Si vous ne voulez pas de moi, décidez-vous*. Il écoute des contes plaisans sans un sourire. Je crains que dans sa vieillesse il ne devienne le philosophe larmoyant, puisque jeune encore il est d'une si maussade tristesse. J'aime mieux épouser une tête de mort la bouche garnie d'un os, qu'un de ces deux hommes-là. Dieu me préserve de tous les deux !

NÉRISSA.

Que dites-vous du seigneur français, monsieur le *Bon?*

PORTIA.

Dieu l'a fait ; ainsi je consens qu'il passe pour un homme. Je sais bien que c'est un péché de se moquer de son prochain ; mais lui ! Comment ! il a un meil-

leur cheval que le Napolitain! Il possède dans un plus haut degré de perfection que le comte palatin la mauvaise habitude de froncer le sourcil. Il est tous les hommes ensemble, sans en être un. Si un merle chante, il fait aussitôt la cabriole. Il va se battre contre son ombre. En l'épousant, j'épouserais en lui seul vingt maris; s'il vient à me mépriser je lui pardonnerai: car, m'aimât-il à la folie, je ne le paierai jamais de retour.

NÉRISSA.

Que dites-vous de Falconbridge, le jeune baron anglais?

PORTIA.

Vous savez que je ne lui dis rien; car nous ne nous entendons ni l'un ni l'autre; il ne sait ni latin, ni français, ni italien : et vous pouvez bien jurer en justice que je ne sais pas pour deux sous d'anglais. C'est la peinture d'un joli homme. Mais, hélas! qui peut s'entretenir avec un tableau muet? Qu'il est mis singulièrement! Je crois qu'il a acheté son pourpoint en Italie, ses hauts-de-chausses circulaires en France, son bonnet en Allemagne, et ses manières par tout pays.

NÉRISSA.

Que pensez-vous du seigneur écossais son voisin?

PORTIA.

Qu'il est plein de charité pour son voisin, car il a emprunté un soufflet de l'Anglais, et a juré de le lui rendre quand il pourrait. Je crois que le Français s'est rendu sa caution, et s'est engagé pour un second.

NÉRISSA.

Comment trouvez-vous le jeune Allemand, le neveu du comte de Saxe?

PORTIA.

Fort déplaisant le matin quand il est à jeun, et bien plus déplaisant encore le soir quand il est ivre. Lorsqu'il est le mieux il est un peu plus mal qu'un homme, et quand il est le plus mal il est tant soit peu mieux qu'une bête. Et m'arrivât-il du pis qui puisse arriver, j'espère trouver le moyen de me défaire de lui.

NÉRISSA.

S'il se présentait pour choisir, et qu'il prît le bon coffre, ce serait refuser d'accomplir les volontés de votre père, que de refuser sa main.

PORTIA.

De crainte que ce malheur extrême n'arrive, mets, je te prie, sur le coffre opposé un grand verre de vin du Rhin; car si le diable était dedans, et cette tentation au dehors, je suis sûre qu'il le choisirait. Je ferai tout au monde, Nérissa, plutôt que d'épouser une éponge.

NÉRISSA.

Vous ne devez plus craindre d'avoir aucun de ces messieurs; ils m'ont fait part de leurs résolutions, c'est de s'en retourner chez eux, et de ne plus vous importuner de leur recherche, à moins qu'ils ne puissent vous obtenir par quelque autre moyen que celui qu'a imposé votre père, et qui dépend du choix des coffres.

PORTIA.

Dussé-je vivre aussi vieille que la Sibylle, je mourrai aussi chaste que Diane, à moins qu'on ne m'obtienne dans la forme prescrite par mon père. Je suis ravie que cette cargaison d'amoureux se montre si raisonnable; car il n'en est pas un parmi eux qui ne me fasse soupirer après son absence et prier Dieu de lui accorder un heureux départ.

NÉRISSA.

Ne vous rappelez-vous pas, madame, que du vivant de votre père, il vint ici, à la suite du marquis de Montferrat, un Vénitien instruit et brave militaire?

PORTIA.

Oui, oui, c'était Bassanio; c'est ainsi, je crois, qu'on le nommait.

NÉRISSA.

Cela est vrai, madame; et de tous les hommes sur qui se soient jamais arrêtés mes yeux peu capables d'en juger, il m'a paru le plus digne d'une belle femme.

PORTIA.

Je m'en ressouviens bien, et je me souviens aussi qu'il mérite tes éloges. — (*Entre un valet.*) Qu'est-ce? Quelles nouvelles?

LE VALET.

Les quatre étrangers vous cherchent, madame, pour prendre congé de vous, et il vient d'arriver un courrier qui en devance un cinquième, le prince de Maroc; il dit que le prince son maître sera ici ce soir.

PORTIA.

Si je pouvais accueillir celui-ci d'aussi bon cœur que je vois partir les autres, je serais charmée de son arrivée. S'il se trouve avoir les qualités d'un saint et la couleur d'un diable, je l'aimerais mieux pour confesseur que pour épouseur. Allons, Nérissa; et toi, (*au valet*) marche devant. Tandis que nous mettons un amant dehors, un autre frappe à la porte.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Venise. — Une place publique.

Entrent BASSANIO, SHYLOCK.

SHYLOCK.

Trois mille ducats? — Bien.

BASSANIO.

Oui, monsieur, pour trois mois.

SHYLOCK.

Pour trois mois? — Bien.

BASSANIO.

Pour lesquels, comme je vous disais, Antonio s'engagera.

SHYLOCK.

Antonio s'engagera? — Bien.

BASSANIO.

Pourrez-vous me rendre service? Me ferez-vous ce plaisir? Aurai-je votre réponse?

SHYLOCK.

Trois mille ducats, pour trois mois, et Antonio engagé.

BASSANIO.

Votre réponse à cela ?

SHYLOCK.

Antonio est bon.

BASSANIO.

Auriez-vous ouï dire quelque chose de contraire?

SHYLOCK.

Oh! non, non, non, non. En disant qu'il est bon, je veux seulement vous faire comprendre qu'il est suffisamment sûr. Cependant ses facultés sont en supposition. Il a un vaisseau frété pour Tripoli, un autre dans les Indes, et en outre j'ai appris sur le Rialto, qu'il en avait un troisième au Mexique, un quatrième en Angleterre, et d'autres entreprises encore de côté et d'autre. Mais les vaisseaux ne sont que des planches, les matelots que des hommes. Il y a des rats de terre et des rats d'eau, et des voleurs d'eau comme des voleurs de terre, je veux dire qu'il y a des pirates; et puis aussi les dangers de la mer, les vents, les rochers. Néanmoins l'homme est suffisant. — Trois mille ducats... je crois pouvoir prendre son obligation.

BASSANIO.

Soyez assuré que vous le pouvez.

SHYLOCK.

Je m'assurerai que je le peux; et pour m'en assurer, j'y penserai en moi-même. Puis-je parler à Antonio?

BASSANIO.

Si vous vouliez dîner avec nous ?

SHYLOCK.

Oui, pour sentir le porc ! pour manger de l'habitation dans laquelle votre prophète, le Nazaréen, a par ses conjurations fait entrer le diable ! Je veux bien faire marché d'acheter avec vous, faire marché de vendre avec vous, parler avec vous, me promener avec vous, et ainsi du reste ; mais je ne veux pas manger avec vous, boire avec vous, ni prier avec vous. Quelles nouvelles sur le Rialto ? — Mais qui vient ici ?

BASSIANO.

C'est le seigneur Antonio.

(Entre Antonio.)

SHYLOCK, à part.

Comme il a l'air d'un hypocrite publicain ! je le hais parce qu'il est chrétien, mais je le hais bien davantage parce qu'il a la basse simplicité de prêter de l'argent gratis, et qu'il fait baisser à Venise le taux de l'usance (3). Si je puis une fois prendre ma belle (4), j'assouvirai pleinement la vieille aversion que je lui porte. Il hait notre sainte nation, et dans les lieux d'assemblées des marchands, il invective contre mes marchés, mes gains bien acquis, qu'il appelle intérêts. Maudite soit ma tribu si je lui pardonne !

BASSANIO.

Shylock, entendez-vous ?

SHYLOCK.

Je me consultais sur les fonds que j'ai en main

pour le moment, et autant que ma mémoire peut me le rappeler, je vois que je ne saurais vous faire tout de suite la somme complète de trois mille ducats. N'importe; Tubal, un riche Hébreu de ma tribu, me fournira ce qu'il faut. Mais doucement; pour combien de mois les voulez-vous? (*A Antonio.*) Maintenez-vous en joie, mon bon seigneur. C'était de votre seigneurie que nous nous entretenions à l'instant même.

ANTONIO.

Shylock, quoique je ne prête ni n'emprunte à intérêt, cependant pour fournir aux besoins pressans d'un ami, je dérogerai à ma coutume. (*A Bassanio.*) Est-il instruit de la somme que vous désirez?

SHYLOCK.

Oui, oui; trois mille ducats.

ANTONIO.

Et pour trois mois.

SHYLOCK.

J'avais oublié. Pour trois mois; vous me l'aviez dit. A la bonne heure. Faites votre billet, et puis je verrai... Mais écoutez, il me semble que vous venez de dire que vous ne prêtez ni n'empruntez à intérêt.

ANTONIO.

Jamais.

SHYLOCK.

Quand Jacob faisait paître les brebis de son oncle Laban... Ce Jacob (au moyen de ce que fit en sa faveur sa prudente mère) fut le troisième possesseur des biens de notre saint Abraham... Oui, ce fut le troisième.

ANTONIO.

A quel propos revient-il ici? Prêtait-il à intérêt ?

SHYLOCK.

Non, il ne prêtait pas à intérêt, non, si vous voulez, pas précisément à intérêt. Remarquez bien ce que Jacob faisait. Laban et lui étant convenus que tous les nouveau-nés qui seraient rayés de deux couleurs appartiendraient à Jacob pour son salaire; sur la fin de l'automne, les brebis étant en chaleur allaient chercher les beliers, et quand ces couples portant toison en étaient arrivés au moment de consommer l'œuvre de la génération, le rusé berger vous levait l'écorce de certains bâtons, et dans l'instant précis de l'acte de nature, les présentait aux brebis échauffées, qui, concevant alors, quand le temps de l'enfantement était venu, mettaient bas des agneaux bariolés, lesquels étaient pour Jacob. C'était là un moyen de gagner; et Jacob fut béni du ciel; et le gain est une bénédiction, pourvu qu'on ne le vole pas.

ANTONIO.

Jacob, monsieur, donnait là ses services pour un salaire très-incertain, pour une chose qu'il n'était pas en son pouvoir de faire arriver, mais que la seule main du ciel règle et façonne à son gré. Ceci a-t-il été écrit pour légitimer le prêt à intérêt? Votre or et votre argent sont-ils des brebis et des beliers ?

SHYLOCK.

Je ne saurais vous dire; du moins je les fais engendrer aussi vite. Mais faites attention à cela, seigneur.

ANTONIO, à Bassanio.

Et vous, remarquez, Bassanio, que le diable peut employer à ses fins les textes de l'Écriture. Une méchante âme qui s'autorise d'un saint témoignage ressemble à un scélérat qui a le sourire sur ses lèvres, à une belle pomme dont le cœur est pouri. Oh ! de quels beaux dehors se couvre la friponnerie !

SHYLOCK.

Trois mille ducats! c'est une bonne grosse somme. Trois mois sur les douze.... Voyons un peu l'intérêt.

ANTONIO.

Hé bien, Shylock, vous serons-nous redevables ?

SHYLOCK.

Seigneur Antonio, mainte et mainte fois vous m'avez fait des reproches au Rialto sur mes prêts et mes usances. Je n'y ai jamais répondu qu'en pliant patiemment les épaules, car la patience est le caractère distinctif de notre nation. Vous m'avez appelé mécréant, chien de coupe-gorge, et vous avez craché sur ma casaque de juif, et tout cela parce que j'use à mon gré de mon propre bien. Maintenant il paraît que vous avez besoin de mon secours, c'est bon. Vous venez à moi alors, et vous dites : « Shylock, nous » voudrions de l'argent. » Voilà ce que vous me dites, vous qui avez expectoré votre rhume sur ma barbe; qui m'avez repoussé du pied, comme vous chasseriez un chien étranger venu sur le seuil de votre porte. C'est de l'argent que vous demandez! Je devrais vous répondre, dites, ne devrais-je pas vous répondre ainsi : « Un chien a-t-il de l'ar-

» gent? Est-il possible qu'un mâtin prête trois mille » ducats? » Ou bien irai-je vous saluer profondément, et dans l'attitude d'un esclave, vous dire d'une voix basse et timide : « Mon beau monsieur, vous » avez craché sur moi mercredi dernier, vous m'a- » vez donné des coups de pied un tel jour, et une » autre fois vous m'avez appelé chien; en recon- » naissance de ces bons traitemens, je vais vous » prêter tant d'argent? »

ANTONIO.

Je suis tout prêt à t'appeler encore de même, à cracher encore sur toi, à te repousser encore de mon pied. Si tu nous prêtes cet argent, ne nous le prête pas comme à des amis, car l'amitié a-t-elle jamais exigé qu'un stérile métal produisît pour elle dans les mains d'un ami? mais prête ici plutôt à ton ennemi. S'il manque à son engagement, tu en auras meilleure grâce à exiger sa punition.

SHYLOCK.

Eh! mais voyez donc comme vous vous emportez! Je voudrais être de vos amis, gagner votre affection, oublier les avanies que vous m'avez faites, subvenir à vos besoins présens, et ne pas exiger un denier d'usure pour mon argent, et vous ne voulez pas m'entendre! L'offre est pourtant obligeante.

ANTONIO.

Ce serait, en effet, par obligeance.

SHYLOCK.

Et je veux l'avoir cette obligeance; venez avec moi chez un notaire, me signer un simple billet, et

pour nous divertir, nous stipulerons qu'en cas que vous ne me rendiez pas, à tels jour et lieu désignés, la somme ou les sommes exprimées dans l'acte, vous serez condamné à me payer une livre juste de votre belle chair, coupée sur telle partie du corps qu'il me plaira choisir.

ANTONIO.

J'y consens sur ma foi, et en signant un pareil billet, je dirai que le Juif est rempli d'obligeance.

BASSANIO.

Vous ne ferez pas pour mon compte un billet de la sorte ; j'aime mieux rester dans l'embarras.

ANTONIO.

Eh ! ne craignez rien, mon cher : je n'encourrai pas la condamnation. Dans le courant de ces deux mois-ci, c'est-à-dire encore un mois avant l'échéance du billet, j'attends des retours pour neuf fois sa valeur.

SHYLOCK.

O père Abraham ! ce que c'est que ces chrétiens, comme la dureté de leurs procédés les rend soupçonneux sur les intentions des autres ! Dites-moi, s'il ne payait pas au terme marqué, que gagnerais-je en exigeant qu'il remplît la condition proposée ? Une livre de la chair d'un homme, prise sur un homme, ne me serait pas si bonne ni si profitable que de la chair de mouton, de bœuf ou de chèvre. C'est pour m'acquérir ses bonnes grâces que je lui fais cette offre d'amitié : s'il veut l'accepter, à la bonne heure! sinon, adieu ; et je vous prie de ne pas mal interpréter mon attachement.

ANTONIO.

Oui, Shylock, je signerai ce billet.

SHYLOCK.

En ce cas, allez m'attendre chez le notaire; donnez-lui vos instructions sur ce billet bouffon. Je vais prendre les ducats, donner un coup d'œil à mon logis que j'ai laissé à la garde très-peu sûre d'un négligent coquin, et je vous rejoins dans l'instant.

ANTONIO.

Dépêche-toi, aimable Juif. Cet Hébreu se fera chrétien ; il devient traitable.

BASSANIO.

Je n'aime pas de belles conditions accordées par un misérable.

ANTONIO.

Allons : il ne peut y avoir rien à craindre ; mes vaisseaux arriveront un mois avant le terme.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Belmont.

Fanfare de cors. Entrent LE PRINCE DE MAROC avec sa suite ; PORTIA, NÉRISSA, et plusieurs autres personnes de sa suite.

LE PRINCE DE MAROC.

Ne vous choquez point de la couleur de mon teint : c'est la sombre livrée de ce soleil à la brune chevelure dont je suis voisin, et près duquel je fus nourri. Faites-moi venir le plus beau des enfans du Nord, où les feux de Phœbus dégèlent à peine les glaçons suspendus aux toits, et faisons sur nous une incision en votre honneur, pour savoir quel sang est le plus rouge du sien ou du mien. Dame, je puis te le dire, cette figure a intimidé le brave. Je jure, par mon amour, que les vierges les plus honorées de nos climats en ont été éprises. Je ne voudrais pas changer de couleur, à moins que ce ne fût pour vous dérober quelques pensées, mon aimable reine.

PORTIA.

Je ne me laisse pas conduire dans mon choix par la seule délicatesse des yeux d'une fille. D'ailleurs

la loterie à laquelle est remis mon sort, ôte à ma volonté le droit d'une libre décision. Mais mon père n'eût-il pas circonscrit mon choix, et n'eût-il pas, dans sa sagesse, déterminé que je me donnerais pour femme à celui qui m'obtiendra par les moyens que je vous ai dits, vous me paraîtriez, prince renommé, tout aussi digne de mon affection qu'aucun de ceux que j'aie vus jusqu'ici se présenter.

LE PRINCE DE MAROC.

Je vous en rends grâces. Je vous prie, conduisez-moi à ces coffres, pour y essayer ma fortune. Par ce cimeterre, qui a tué le sophi et un prince de Perse, et qui a gagné trois batailles sur le sultan Soliman, je voudrais, pour t'obtenir, foudroyer de mes regards l'œil le plus audacieux, vaincre en bravoure le cœur le plus intrépide de l'univers, arracher les petits ours des mammelles de leur mère; que dis-je? insulter au lion rugissant après sa proie. Mais, hélas! cependant, quand Hercule et Lichas joueront aux dés pour décider lequel vaut le mieux des deux, le plus haut point peut sortir de la main la plus faible; et voilà Hercule vaincu par son page. Et moi, conduit de même par l'aveugle fortune, je puis manquer ce qu'obtiendra un moins digne, et en mourir de douleur.

PORTIA.

Il vous en faut courir les chances, et renoncer à choisir; ou, avant de le risquer, jurer que si vous choisissez mal, vous ne parlerez à l'avenir de mariage à aucune femme. Ainsi, faites bien vos réflexions.

LE PRINCE DE MAROC.

Je m'y soumets : allons, conduisez-moi à la décision de mon sort.

PORTIA.

Rendons-nous d'abord au temple. Après le dîner, vous tirerez votre lot.

LE PRINCE DE MAROC

A la fortune, donc, qui va me rendre le plus heureux ou le plus malheureux des hommes !

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

A Venise. — Une rue.

Entre LANCELOT GOBBO.

LANCELOT.

Sûrement, ma conscience me permettra de fuir la maison de ce Juif, mon maître. Le diable est à mon oreille, et me tente en me disant : *Gobbo, Lancelot Gobbo, bon Lancelot*, ou *bon Gobbo*, ou *bon Lancelot Gobbo, servez-vous de vos jambes; prenez votre élan*, et *décampez*. Ma conscience me dit : *Non; prends garde, honnête Lancelot; prends garde, honnête Gobbo;* ou, comme je l'ai dit, *honnête Lancelot Gobbo, ne t'enfuis pas; rejette la pensée de te fier à tes talons*. Et là-dessus l'intrépide démon me presse de faire mon paquet : *Allons*, dit le diable; *hors d'ici*, dit le diable; *par le ciel, arme-toi de courage*, dit le diable, *et sauve-toi*. Alors ma

conscience, se jetant dans les bras de mon cœur, me dit fort prudemment : *Mon honnête ami Lancelot, toi, le fils d'un honnête homme,* ou *plutôt d'une honnête femme ;* car, au fait, mon père eut sur son compte quelque chose ; il s'éleva à quelque chose ; il avait un certain arrière-goût... Bien, ma conscience me dit : *Lancelot, ne bouge pas ; va-t'en,* dit le diable ; *ne bouge pas*, dit ma conscience. — Et moi je dis : Ma conscience, votre conseil est bon ; je dis : Démon, votre conseil est bon. En me laissant gouverner par ma conscience, je resterais avec le Juif mon maître, qui, Dieu me pardonne, est une espèce de diable ; et en fuyant de chez le Juif, je me laisserais gouverner par le démon qui, sauf votre respect, est le diable en personne : sûrement le Juif est le diable même incarné ; et, en conscience, ma conscience n'est qu'une manière de conscience brutale, de venir me conseiller de rester avec le Juif. Allons, c'est le diable qui me donne un conseil d'ami ; je me sauverai, démon : mes talons sont à tes ordres ; je me sauverai.

(Entre le vieux Gobbo avec un panier.)

GOBBO.

Monsieur le jeune homme, vous-même, je vous prie : quel est le chemin de la maison de monsieur le Juif?

LANCELOT, à part.

O ciel ! c'est mon père légitime ; il a la vue plus que brouillée ; elle est tout-à-fait déguerpie (5), en sorte qu'il ne me reconnaît pas. Je veux voir ce qui en sera.

GOBBO.

Monsieur le jeune gentilhomme, je vous prie, quel est le chemin de monsieur le Juif?

LANCELOT.

Tournez sur votre main droite, au premier détour; mais, au plus prochain détour, tournez sur votre gauche; puis ma foi, au premier détour, ne tournez ni à droite ni à gauche; mais descendez indirectement vers la maison du Juif.

GOBBO.

Fontaine de Dieu! ce sera bien difficile à trouver. Pourriez-vous me dire si un nommé Lancelot, qui demeure avec lui, y demeure ou non?

LANCELOT.

Parlez-vous du jeune monsieur Lancelot? — Faites bien attention à présent. (*A part.*) — Je vais lui faire monter l'eau aux yeux. — Parlez-vous du jeune monsieur Lancelot?

GOBBO.

Il n'est pas monsieur; c'est le fils d'un pauvre homme. Son père, quoique ce soit moi qui le dise, est un honnête homme excessivement pauvre, et qui, Dieu merci, a encore envie de vivre.

LANCELOT.

Allons, que son père soit ce qu'il voudra; nous parlons du jeune monsieur Lancelot.

GOBBO.

De l'ami de votre seigneurie, et de Lancelot tout court, monsieur.

LANCELOT.

Mais, je vous prie, *ergo*, vieillard, *ergo*, je vous en conjure; parlez-vous du jeune monsieur Lancelot?

GOBBO.

De Lancelot, sous votre bon plaisir, monsieur.

LANCELOT.

Ergo, monsieur Lancelot; ne parlez point de monsieur Lancelot, père; car le jeune gentilhomme (en conséquence des destins et des destinées, et de toutes ces bizarres façons de parler, comme les trois sœurs, et autres branches de science) est vraiment décédé; ou, comme qui dirait tout simplement parti pour le ciel.

GOBBO.

Que Dieu m'en préserve! Ce garçon était le bâton de ma vieillesse, mon seul soutien.

LANCELOT.

Est-ce que je ressemble à un gourdin, ou à un appui de hangar, à un bâton, à une béquille? Me reconnaissez-vous, père?

GOBBO.

Hélas! non, je ne vous reconnais point, mon jeune monsieur; mais, je vous en prie, dites-moi, mon garçon, Dieu fasse paix à son âme! est-il en vie ou mort?

LANCELOT.

Ne me connaissez-vous point, père?

GOBBO.

Hélas! monsieur, j'ai la vue trouble et je ne vous connais point.

LANCELOT.

Hé bien, si vous aviez vos yeux, vous pourriez bien risquer de ne pas me reconnaître; c'est un habile père que celui qui connaît son enfant. Allons, vieillard; je vais vous donner des nouvelles de votre fils. — Donnez-moi votre bénédiction. La vérité se montrera au grand jour : un meurtre ne peut rester long-temps caché; au lieu que le fils d'un homme le peut; mais à la fin la vérité se montrera.

GOBBO.

Je vous en prie, monsieur, levez-vous; je suis certain que vous n'êtes point Lancelot, mon garçon.

LANCELOT.

Je vous en conjure, ne bavardons pas plus long-temps là-dessus. Donnez-moi votre bénédiction. Je suis Lancelot, qui était votre garçon, qui est votre fils, et qui sera votre enfant.

GOBBO.

Je ne puis croire que vous soyez mon fils.

LANCELOT.

Je ne sais qu'en penser : mais je suis Lancelot, le valet du Juif; et je suis sûr que Marguerite, votre femme, est ma mère.

GOBBO.

Oui, en effet, elle se nomme Marguerite : je jurerai que si tu es Lancelot, tu es ma chair et mon sang. Dieu soit adoré! Quelle barbe tu as acquise! Il t'est venu plus de poil au menton, qu'il n'en est venu sur la queue à Dobbin, mon limonier.

LANCELOT.

Il paraîtrait en cela que la queue de Dobbin augmente à rebours ; car je suis sûr que la dernière fois que je l'ai vu, il avait plus de poil à la queue que je n'en ai sur la face.

GOBBO.

Seigneur ! que tu es changé ! — Comment vous accordez-vous ensemble, ton maître et toi ? Je lui apporte un présent : comment êtes-vous ensemble aujourd'hui ?

LANCELOT.

Fort bien, fort bien. Mais quant à moi, comme j'ai arrêté de m'enfuir de chez lui, je ne m'arrêterai plus que je n'aie fait un bout de chemin. Mon maître est un vrai Juif. Lui faire un présent ! Faites-lui présent d'une hart : je meurs de faim à son service : vous pouvez compter mes doigts par le nombre de mes côtes. Mon père, je suis bien aise que vous soyez venu : donnez-moi votre présent pour un monsieur Bassanio, qui fait faire maintenant à ses gens de très-belles livrées neuves : si je ne le sers pas, je courrai tant que Dieu a de terre. O rare bonheur ! Tenez, le voici lui-même ; adressez-vous à lui, mon père, car je veux devenir Juif, si je sers le Juif plus long-temps.

(Entre Bassanio, suivi de Léonardo et d'autres domestiques.)

BASSANIO.

Vous pouvez l'arranger ainsi, — mais faites si bien diligence, que le souper soit prêt au plus tard pour cinq heures. — Aie soin que ces lettres soient remises. Donne les livrées à faire, et prie

Gratiano de venir dans l'instant me trouver chez moi.

(Sort un domestique.)

LANCELOT.

Allez à lui, mon père.

GOBBO.

Dieu bénissè votre seigneurie !

BASSANIO.

Bien obligé : me veux-tu quelque chose ?

GOBBO.

Voilà mon fils, monsieur, un pauvre garçon....

LANCELOT.

Non pas un pauvre garçon, monsieur; c'est le valet du riche Juif, qui voudrait, monsieur, comme mon père vous le spécifiera.....

GOBBO.

Il a, monsieur, une grande rage, comme qui dirait, de servir.....

LANCELOT.

Effectivement, le court et le long de la chose, est que je sers le Juif, et j'ai bien envie, comme mon père vous le spécifiera.....

GOBBO.

Son maître et lui, sauf le respect dû à votre seigneurie, ne sont guère cousins ensemble.

LANCELOT.

Pour abréger, la vérité est que le Juif m'ayant maltraité, c'est la cause que je....., comme mon père, qui est, comme je l'espère, un vieillard, vous le profitera.

GOBBO.

J'ai ici quelques paires de pigeons que je voudrais offrir à votre seigneurie, et ma prière est que...

LANCELOT.

En peu de mots, la requête est impertinente pour mon compte, à moi, comme votre seigneurie le saura par cet honnête vieillard; et quoique ce soit moi qui le dise, quoiqu'il soit vieux, cependant c'est un pauvre homme, et mon père.

BASSANIO.

Qu'un de vous parle pour deux. — Que voulez-vous ?

LANCELOT.

Vous servir, monsieur.

GOBBO.

C'est là où le bât nous blesse, monsieur.

BASSANIO.

Je te connais très-bien : tu as obtenu ta requête. Shylock, ton maître, m'a parlé aujourd'hui même, et t'a fait réussir, supposé que ce soit réussir que de quitter le service d'un riche Juif, pour te mettre à la suite d'un si pauvre gentilhomme que moi.

LANCELOT.

Le vieux proverbe est très-bien partagé entre mon maître Shylock et vous, monsieur : vous avez la grâce de Dieu, monsieur, et lui, il a de quoi.

BASSANIO.

C'est fort bien dit : bon père, va avec ton fils. — Prends congé de ton ancien maître, et informe-

toi de ma demeure, pour t'y rendre. (*A ses gens.*) Qu'on lui donne une livrée plus galonnée que celle de ses camarades. Ayez-y l'œil.

LANCELOT.

Mon père, entrons. — Je ne sais pas me procurer du service; non, je n'ai jamais eu de langue dans ma tête. — Allons, (*considérant la paume de sa main*) si de tous les hommes en Italie, qui ouvrent la main pour jurer sur l'Évangile, il y en a un qui présente une plus belle table..... je dois faire fortune; tenez, voyez seulement cette ligne de vie! Pour les mariages, ce n'est qu'une bagatelle; quinze femmes, hélas! ce ne serait rien; onze veuves et neuf pucelles, ce n'est que le simple nécessaire d'un homme. Et ensuite échapper trois fois au danger de se noyer, et courir risque de la vie sur le bord d'un lit de plume..... Ce n'est pas grand'chose en effet que de se tirer de là. Allons, si la fortune est femme, c'est une bonne pâte de femme de m'avoir donné de pareils linéamens. — Venez, mon père, je vais vous prendre congé du Juif dans un clin d'œil.

(Lancelot et Gobbo sortent.)

BASSANIO.

Je te prie, cher Léonardo, songe à ce que je t'ai recommandé. Quand tu auras tout acheté et distribué comme je te l'ai dit, reviens promptement; car je traite chez moi, ce soir, mes meilleurs amis. Dépêche-toi, va.

LÉONARDO.

Je ferai tout cela de mon mieux.

(Entre Gratiano.)

GRATIANO.

Où est votre maître?

LÉONARDO.

Là-bas, monsieur, qui se promène...

(Léonardo sort.)

GRATIANO.

Seigneur Bassanio!

BASSANIO.

Ha, Gratiano!

GRATIANO.

J'ai une demande à vous faire.

BASSANIO.

Elle vous est accordée.

GRATIANO.

Vous ne pouvez me refuser; il faut absolument que je vous accompagne à Belmont.

BASSANIO.

Très-bien, j'y consens. — Mais écoute, Gratiano. — Tu es trop sans façon, trop brusque; tu as un ton de voix trop tranchant. — Ce sont des qualités qui te vont assez bien, et qui à nos yeux ne semblent pas des défauts; mais partout où tu n'es pas connu, te dirai-je, elles annoncent quelque chose de trop libre. — Je t'en prie, prends la peine de tempérer ton esprit trop pétulant par quelques grains de retenue, de peur que l'irrégularité de tes manières ne soit interprétée à mon désavantage dans le lieu où je vais, et ne me fasse perdre mes espérances.

GRATIANO.

Seigneur Bassanio, écoutez-moi; si je ne prends

pas le maintien le plus modeste, si je ne parle pas respectueusement, ne laissant échapper que quelques sermens de temps à autre, si je ne me présente pas de l'air plus grave, toujours des livres de prières dans ma poche, si même, lorsqu'on dira les grâces, je ne ferme pas les yeux avec componction en tenant ainsi mon chapeau, et poussant un soupir, et disant *amen;* enfin si je n'observe pas la civilité jusqu'au scrupule, comme un homme formé à toute la gravité de maintien requise pour plaire à sa grand'-mère, ne vous fiez plus jamais de la vie à moi.

BASSANIO.

Allons, nous verrons comment vous vous conduirez.

GRATIANO.

Oui, mais j'excepte la soirée d'aujourd'hui : vous ne me jugerez pas sur ce que nous ferons ce soir.

BASSANIO.

Oh ! non : ce serait dommage. Je vous inviterai au contraire à déployer votre plus grande gaieté; car nous avons des amis qui se proposent de se réjouir; mais adieu, je vous laisse : j'ai quelques affaires.

GRATIANO.

Et moi, il faut que j'aille trouver Lorenzo et les autres; mais nous vous rendrons visite à l'heure du souper.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Toujours à Venise. — Une pièce dans la maison de Shylock.

Entrent JESSICA et LANCELOT.

JESSICA.

Je suis fâchée que tu quittes ainsi mon père. Notre maison est l'enfer ; et toi, un démon jovial qui dissipais un peu cette atmosphère d'ennui. Mais porte-toi bien, voilà un ducat pour toi ; et, Lancelot, tu verras bientôt au souper Lorenzo, qui est invité chez ton nouveau maître. Donne-lui cette lettre : fais-le secrètement ; adieu. Je ne voudrais pas que mon père me trouvât causant avec toi.

LANCELOT.

Adieu ; mes larmes te parlent pour moi. — Très-charmante païenne ! Très-aimable Juive ! Si un chrétien ne fait pas quelque tour de fripon pour te posséder, je serais bien trompé ; mais, adieu : ces sottes larmes noient un peu mon courage viril. Adieu.

(Il sort.)

JESSICA.

Adieu, bon Lancelot. — Hélas ! quel odieux péché n'est-ce pas à moi de rougir d'être la fille de mon père ! Mais quoique je sois sa fille par le sang, je ne le suis point par le caractère. O Lorenzo ! si tu tiens ta promesse, je mettrai fin à ces combats, je deviendrai chrétienne, et ta tendre épouse.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

Toujours à Venise. — Une rue.

Entrent GRATIANO, LORENZO, SALARINO, SALANIO.

LORENZO.

Oui, nous nous échapperons pendant le souper : nous irons prendre nos déguisemens chez moi, et nous retournerons tous en moins d'une heure.

GRATIANO.

Nous n'avons pas fait les préparatifs nécessaires.

SALANIO.

Nous n'avons pas encore parlé de nous procurer des porte-flambeaux.

SALARINO.

C'est une pauvre chose, quand cela n'est pas arrangé dans un bel ordre ; et à mon avis il vaudrait mieux, en ce cas, n'y pas songer.

LORENZO.

Il n'est encore que quatre heures : nous avons deux heures pour nous procurer tout ce qu'il faut. (*Entre Lancelot avec une lettre.*) Ami Lancelot, qu'y a-t-il de nouveau ?

LANCELOT.

S'il vous plaît d'ouvrir cette lettre, elle pourra probablement vous l'apprendre.

LORENZO.

Je connais cette main : c'est une belle ; sur ma foi, la main qui a écrit cette lettre est plus blanche que le papier où elle est écrite.

GRATIANO.

Une lettre d'amour, sûrement?

LANCELOT.

Avec votre permission, monsieur...

LORENZO.

Où vas-tu?

LANCELOT.

Vraiment, monsieur, inviter mon ancien maître le Juif à souper ce soir chez mon nouveau maître le chrétien.

LORENZO.

Attends, prends ceci. — Dis à l'aimable Jessica, que je ne lui manquerai pas de parole. Parle-lui en secret : va. (*Sort Lancelot.*) — Messieurs, voulez-vous vous préparer pour la mascarade de ce soir? Je suis pourvu d'un porte-flambeau.

SALANIO.

Oui, vraiment, j'y vais sur-le-champ.

SALARINO.

Et moi aussi.

LORENZO.

Venez nous trouver, Gratiano et moi, dans quelque temps, au logis de Gratiano.

SALANIO.

C'est bon, nous n'y manquerons pas.

(Salarino et Salanio sortent.)

GRATIANO.

Cette lettre ne venait-elle pas de la belle Jessica?

LORENZO.

Il faut que je te dise tout : elle m'instruit de la manière dont il faut que je l'enlève de la maison de son père, me détaille ce qu'elle emporte d'or et de bijoux, l'habillement de page qu'elle a tout prêt. Si jamais le Juif son père entre dans le ciel, ce ne sera que par considération pour son aimable fille; et jamais le malheur n'osera traverser les pas de cette belle, qu'en s'autorisant du prétexte qu'elle est la lignée d'un Juif sans foi. Allons, viens avec moi : parcours cette lettre en marchant. La belle Jessica me servira de porte-flambeau.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Dans la maison de Shylock.

SHYLOCK, LANCELOT.

SHYLOCK.

Allons; tu verras par tes yeux, et tu jugeras de la différence qu'il y a entre le vieux Shylock, et Bassanio. — Hé, Jessica? — Tu ne seras pas toujours à faire bombance, comme tu l'as faite avec moi. — Eh! Jessica? — Et à dormir, et à ronfler, et à déchirer tes habits. — Hé bien, Jessica? Quoi donc?

LANCELOT.

Holà! Jessica?

SHYLOCK.

Qui te dit d'appeler? Je ne t'ai pas dit d'appeler.

LANCELOT.

Votre seigneurie avait coutume de me reprocher que je ne savais rien faire sans qu'on me le dît.

(Entre Jessica.)

JESSICA.

Vous m'appelez? Que voulez-vous?

SHYLOCK.

Je suis invité à souper dehors, Jessica; voilà mes clefs. — Mais pourquoi irais-je? Ce n'est pas par amitié que je suis invité; ils me flattent : hé bien, j'irai par haine, pour manger aux dépens du prodigue chrétien. — Jessica, ma fille, veille sur ma maison. J'ai de la répugnance à sortir : il se brasse quelque chose de contraire à mon repos : car j'ai rêvé cette nuit de sacs d'argent.

LANCELOT.

Je vous en conjure, monsieur, allez-y. Mon jeune maître attend avec impatience votre déconvenue (6).

SHYLOCK.

Et moi la sienne.

LANCELOT.

Ils ont comploté ensemble.... — Je ne dirai pas précisément que vous devez voir une mascarade : mais si vous en voyez une, alors ce n'était donc pas pour rien que mon nez a saigné le dernier lundi Noir (7), à six heures du matin; ce qui répondait au mercredi des cendres, dans l'après-dînée, d'il y a quatre ans.

SHYLOCK.

Quoi! y aura-t-il des masques? Écoutez-moi, Jessica. Fermez bien mes portes; et lorsque vous entendrez le tambour, et le détestable criaillement du fifre au cou tors, n'allez pas vous hisser aux fenêtres, ni montrer votre tête en public sur la rue, pour regarder des fous de chrétiens aux visages vernis : mais bouchez bien les oreilles de ma maison; je veux dire les fenêtres : que le son de ces vaines folies n'entre pas dans ma grave maison. —Par le bâton de Jacob, je jure que je ne me sens nulle envie d'aller ce soir à un festin en ville; cependant j'irai. —Vous, drôle, prenez les devans, et annoncez que je vais y aller.

LANCELOT.

Je vais vous précéder, monsieur. (*Bas à Jessica.*) Maîtresse, malgré tout ce qu'il dit, regardez à la fenêtre; vous verrez approcher un chrétien, qui mérite bien les regards d'une Juive.

(Lancelot sort.)

SHYLOCK.

Hé! que vous dit cet imbécile de la race d'Agar?

JESSICA.

Il me disait : Adieu, maîtresse; rien de plus.

SHYLOCK.

Ce Jeannot-là [8] est assez bon homme, mais gros mangeur, lent au projet comme une vraie tortue, et dormant dans le jour plus qu'un chat sauvage. Les frelons ne bâtissent pas dans ma ruche : ainsi je me sépare de lui, pour le céder à un homme que je veux qu'il aide à dépenser promptement l'argent qu'il m'a emprunté. — Allons, Jessica, rentrez.

Peut-être reviendrai-je sur-le-champ. Faites ce que je vous recommande : fermez les portes sur vous. Bien attaché, bien retrouvé : c'est un proverbe qui ne vieillit point pour un esprit économe.

(Il sort.)

JESSICA.

Adieu. — Et, si la fortune ne m'est pas contraire, j'ai, moi, perdu un père, et vous une fille.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

Toujours au même lieu.

GRATIANO et SALANIO, masqués.

GRATIANO.

Voici le hangard sous lequel Lorenzo nous a dit de l'attendre.

SALANIO.

L'heure qu'il nous avait donnée est presque passée.

GRATIANO.

Et il est bien étonnant qu'il tarde autant; car les amoureux devancent toujours l'horloge.

SALANIO.

Oh! les pigeons de Vénus volent dix fois plus vite pour sceller de nouveaux liens d'amour, qu'ils n'ont coutume de faire pour tenir fidélité à leurs anciens engagemens.

GRATIANO.

Cela sera toujours vrai : quel convive se lève d'une

table avec cet appétit aigu qu'il sentait en s'y asseyant? Où est le cheval qui revienne sur les ennuyeuses traces de la route qu'il a parcourue, avec le feu qu'il avait en partant? Pour tous les biens de ce monde, il y a plus d'ardeur dans la poursuite que dans la jouissance. Voyez comme, semblable au jeune homme ou à l'enfant prodigue, le navire sort pavoisé de son port natal, embrassé et caressé par la brise libertine; et voyez comme il revient, également semblable à l'enfant prodigue, les côtes creusées par les injures de l'air, les voiles en lambeaux, desséché, délabré et appauvri par le libertinage de la brise.

(Entre Lorenzo.)

SALANIO.

Ah! voici Lorenzo! — Nous continuerons dans un autre moment.

LORENZO.

Chers amis, pardon d'avoir tardé si long-temps. Ce n'est pas moi, ce sont mes affaires qui vous ont fait attendre. Quand il vous prendra fantaisie de voler des épouses, je vous promets de faire le guet aussi long-temps pour vous. — Approchez; c'est ici la demeure de mon beau-père le Juif. — Holà, holà, quelqu'un!

(Jessica paraît à la fenêtre déguisée en page.)

JESSICA.

Qui êtes-vous? Nommez-vous, pour plus de certitude; quoique je jurerais vous connaître à votre voix.

LORENZO.

Lorenzo, ton bien-aimé.

JESSICA.

C'est Lorenzo, bien sûr ; et mon bien-aimé, bien vrai ; car quel autre aimé-je autant? et quel autre que vous, Lorenzo, sait si je suis votre amante?

LORENZO.

Le ciel et ton cœur sont témoins que tu l'es.

JESSICA.

Tenez étendu le bras, prenez cette cassette; elle en vaut la peine. Je suis bien aise qu'il soit nuit, et que vous ne me voyiez point; car je suis honteuse de mon déguisement : mais l'Amour est aveugle, et les amans ne peuvent voir les charmantes folies qu'ils font eux-mêmes : s'ils les pouvaient apercevoir, Cupidon lui-même rougirait de me voir ainsi transformée en garçon.

LORENZO.

Descendez, car il faut que vous me serviez de porte-flambeau.

JESSICA.

Quoi! faut-il que je porte la lumière sur ma propre honte ! Oh ! elle ne m'est, je le jure, que trop claire à moi-même. Vous me donnez-là, cher amour, un emploi d'éclaireur, et j'ai besoin de l'obscurité.

LORENZO.

Et vous êtes obscurcie, ma douce amie, même sous cet aimable vêtement de page. Mais venez sans différer ; car la nuit, déjà close, commence à s'écouler, et nous sommes attendus à la fête de Bassanio.

JESSICA.

Je vais fermer les portes et me dorer encore de

quelques ducats de plus, et je suis à vous dans le moment.

(Elle quitte la fenêtre.)

GRATIANO.

Par mon chaperon, c'est une gentille, et non pas une Juive.

LORENZO.

Malheur à moi, si je ne l'aime pas de toute mon âme! Car elle est sage, autant que j'en puis juger; elle est belle, si mes yeux ne me trompent point; elle est sincère, car je l'ai éprouvée telle, et en conséquence, comme fille sage, belle et sincère, elle occupera pour toujours mon âme constante. (*Jessica reparaît à la porte.*) Ah! te voilà? — Allons, messieurs, partons. Les masques de notre compagnie nous attendent.

(Il sort avec Jessica et Salarino.)

(Entre Antonio.)

ANTONIO.

Qui est là?

GRATIANO.

C'est vous, seigneur Antonio?

ANTONIO.

Fi, fi, Gratiano: où sont tous les autres? Il est neuf heures. Tous nos amis vous attendent. — Point de mascarade ce soir. Le vent s'élève, et Bassanio va s'embarquer tout-à-l'heure. J'ai envoyé vingt personnes vous chercher.

GRATIANO.

J'en suis fort aise; je ne désire pas de plus grand plaisir que de mettre à la voile, et de partir cette nuit.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

A Belmont. — Un appartement dans la maison de Portia.

Fanfare de cors. Entrent PORTIA, LE PRINCE DE MAROC et leur suite.

PORTIA.

Allons, tirez les rideaux, et découvrez les coffres à ce noble prince. Maintenant choisissez.

LE PRINCE DE MAROC.

Le premier est d'or, et porte cette inscription :

Qui me prendra, gagnera ce que beaucoup d'hommes désirent.

Le second est d'argent, et porte cette promesse :

Qui me prendra, aura tout ce qu'il mérite.

Le troisième est de plomb, avec une inscription aussi peu remarquable que le métal.

Qui me prendra, doit donner et risquer tout ce qu'il a.

Comment saurai-je si je choisis bien ?

PORTIA.

Prince, l'un des trois renferme mon portrait : si vous le choisissez, je vous appartiens avec lui.

LE PRINCE DE MAROC.

Puisse quelque Dieu diriger mon jugement et ma main ! Voyons un peu. Je veux encore jeter les yeux sur les inscriptions. Que dit le coffre de plomb?

Qui me prendra, doit donner et risquer ce qu'il a.

Doit donner ! Pour quoi ? Pour du plomb ! Risquer pour du plomb ? Ce coffre présente une menace. On ne hasarde tout, que dans l'espoir de grands avantages. Un cœur d'or ne se laisse pas prendre à l'amorce d'un métal de rebut. Je ne veux ni donner, ni risquer rien pour du plomb. — Que dit l'argent avec sa couleur virginale ?

Qui me prendra, recevra tout ce qu'il mérite.

Tout ce qu'il mérite? Arrête là, prince de Maroc, et pèse ce que tu vaux d'une main impartiale. Si tu juges de ton prix par l'opinion que tu as de toi, ton mérite est assez grand ; mais assez ne s'étend pas suffisamment loin pour atteindre cette belle. — Et pourtant, douter de ce que je vaux, ce serait lâchement m'exclure.—Tout ce que je mérite !.. Mais vraiment : c'est d'obtenir la dame. Je la mérite par ma naissance, par mon rang, par mes grâces, par les qualités que j'ai reçues de l'éducation ; mais plus que tout cela, je la mérite par mon amour. Si je ne m'égarais pas plus loin, et que je fixasse ici mon choix... Voyons encore une fois ce qui est gravé sur le coffre d'or :

Qui me prendra, gagnera ce que beaucoup d'hommes désirent.

Mais c'est cette dame. Le monde entier la désire, et l'on vient des quatre coins de la terre pour baiser cette châsse, cette sainte mortelle et vivante. Les déserts de l'Hircanie et les sauvages solitudes de la vaste Arabie sont devenus le grand chemin que traversent les princes pour venir contempler la belle

Portia; le liquide royaume, dont la tête ambitieuse vomit ses flots contre la face des cieux, n'est pas une barrière capable d'arrêter ces courages lointains : ils arrivent comme sur un ruisseau, pour venir admirer la belle Portia. Un de ces trois coffres contient son divin portrait : est-il probable qu'elle soit dans du plomb? Former une si basse pensée mériterait la damnation; ce métal serait trop grossier pour assujettir même le linceul destiné à l'embaumer dans la nuit du tombeau. Croirai-je qu'elle est cachée dans l'argent, et rabaissée ainsi dix fois au-dessous de l'or pur? Idée criminelle! Jamais brillant si précieux ne fut enchâssé dans un métal au-dessous de l'or. Les Anglais ont une monnaie d'or frappée de la figure d'un ange : mais il n'est qu'empreint dessus; c'est un ange couché dans un lit d'or. Donnez-moi la clef. Je choisis celui-ci, arrive qui pourra.

PORTIA.

La voilà, prince, et si c'est ma figure que vous y trouvez, je vous appartiens.

(Elle ouvre le coffre d'or.)

LE PRINCE DE MAROC.

O enfer! que vois-je là? Un squelette, et dans le creux de son œil un rouleau de papier! lisons cet écrit.

Tout ce qui reluit n'est pas or,
Vous l'avez souvent ouï dire.
Bien des hommes ont vendu leur vie,
Pour ne faire que voir ce que j'offre extérieurement.
Les tombes dorées renferment des vers.
Si vous eussiez été aussi sage que hardi,

Et jeune par la force, vieux par le jugement,
Votre réponse n'eût pas été dans ce rouleau;
Adieu : votre requête est à néant.

A néant, en effet, et ma peine perdue! Adieu donc, ardeur. — Froideur glacée, je t'accueille. (*A Portia.*) Adieu, Portia, mon cœur est trop accablé pour se répandre en pénibles adieux. Ainsi s'éloignent les malheureux qui ont tout perdu.

(Il sort avec sa suite.)

PORTIA.

Nous en voilà délivrés en douceur. Fermez les rideaux. Allons..... puissent tous ceux de sa couleur choisir de même!

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

A Venise. — Une rue.

Entrent SALANIO, SALARINO.

SALANIO.

Eh! vraiment oui, j'ai vu Bassanio mettre à la voile. Gratiano est parti avec lui, et Lorenzo n'est point dans leur vaisseau; j'en suis sûr.

SALARINO.

Ce coquin de Juif a éveillé par ses cris le duc, qui est venu avec lui faire la recherche du vaisseau de Bassanio.

SALANIO.

Il est venu trop tard. L'ancre était levée; mais on a donné à entendre au duc, qu'on avait vu dans

une gondole Lorenzo et sa tendre Jessica. D'ailleurs Antonio a certifié au duc qu'ils n'étaient pas dans le même vaisseau que Bassanio.

SALARINO.

Jamais je n'ai entendu d'exclamations de colère si confuses, si bizarres, si violentes et changeant si continuellement d'objet, que celles que ce Juif proférait dans les rues : « Ma fille ! ô mes ducats ! ô
» ma fille ! Un chrétien les emporte. O mes chrétiens
» de ducats ! Justice ! la loi ! Mes ducats et ma fille !
» Un sac cacheté, deux sacs cachetés de ducats,
» de doubles ducats, que ma fille m'a volés ! Et des
» bijoux ! deux pierres, deux pierres rares et
» précieuses, que ma fille m'a volées ! Justice !
» Qu'on trouve ma fille ; elle a sur elle les pierres
» et les ducats. »

SOLANIO.

Tous les petits garçons de Venise courent après lui, criant : ses pierres, sa fille et ses ducats !

SALARINO.

Que le bon Antonio prenne garde à ne pas manquer au jour fixé, ou ce sera lui qui paiera cela.

SALANIO.

Vraiment, vous avez raison d'y songer. J'ai parlé hier à un Français qui m'a dit que sur le détroit qui sépare la France de l'Angleterre, il avait péri un vaisseau de notre pays, richement chargé. Quand il m'a dit cette nouvelle, j'ai pensé à Antonio, et j'ai souhaité, sans mot dire, que ce ne fût pas un des siens.

SALARINO.

Vous ferez mieux d'avertir Antonio de ce que vous savez ; mais ne le faites pas trop brusquement, de peur de l'affliger.

SALANIO.

Il n'est pas de plus excellent homme sur la terre. J'ai vu Bassanio et Antonio se séparer. Bassanio lui disait qu'il hâterait son retour le plus qu'il pourrait ; Antonio lui répondait : « N'en faites rien, Bas-» sanio ; n'allez pas, pour l'amour de moi, gâter vos » affaires par trop de précipitation : laissez mûrir » les choses autant qu'il conviendra. Quant au billet » que le Juif a de moi, n'en laissez pas occuper votre » esprit amoureux ; tenez-vous en joie : que vos » premières pensées soient à trouver les moyens de » plaire, et à faire éclater votre amour par les té-» moignages les plus propres à réussir. » A ces mots, les yeux gros de larmes et détournant le visage, il a tendu sa main en arrière, et il a serré celle de Bassanio avec une affection singulièrement tendre ; et c'est ainsi qu'ils se sont séparés.

SALARINO.

Je crois qu'il n'aime la vie que pour lui : je t'en prie, allons le trouver, et tâchons d'alléger par quelque divertissement la tristesse à laquelle il se livre.

SALANIO.

Oui, allons.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

A Belmont. — Une pièce de la maison de Portia.

Entre NÉRISSA avec UN VALET.

NÉRISSA, au valet.

Vite et vite, je t'en prie, tire vite le rideau. Le prince d'Aragon a prêté le serment, et il s'avance pour choisir.

(Fanfare de cors. Entrent le prince d'Aragon, Portia et leur suite.)

PORTIA.

Voyez, noble prince; voici les coffres : si vous prenez celui qui contient mon portrait, notre hymen sera célébré sur-le-champ. Mais si vous vous trompez, il faudra, seigneur, sans plus de discours, quitter immédiatement ces lieux.

LE PRINCE.

Je suis obligé, par mon serment, d'observer trois choses : la première, de ne jamais révéler à personne quel est le coffre que j'aurai choisi; ensuite, si je manque le véritable coffre, de ne jamais faire de proposition de mariage à aucune jeune fille : enfin, si je n'ai pas le bonheur de bien choisir, de vous quitter et de partir sur-le-champ.

PORTIA.

Ce sont les conditions que jurent d'observer ceux qui viennent pour moi s'exposer à des hasards, quelque peu digne que j'en sois.

LE PRINCE.

Je me suis soumis à ces conditions en vous adressant mes vœux. Fortune, maintenant favorise l'espoir de mon cœur. De l'or, de l'argent et du vil plomb!

Qui me prend, doit donner et risquer tout ce qu'il a.

Vous aurez une plus belle apparence, avant que je donne ou risque quelque chose. Que dit le coffre d'or? Ah! voyons.

Qui me prend recevra ce que beaucoup d'hommes désirent.

Beaucoup d'hommes désirent beaucoup... Cela peut s'entendre de la sotte multitude qui détermine son choix sur l'apparence, n'apercevant rien au delà de ce que son œil charmé lui présente; qui ne perce pas jusque dans l'intérieur, mais, comme le martinet, construit son nid sur les murs extérieurs, exposé aux injures de l'air, à la portée et dans le chemin même des accidens. Je ne choisirai point ce que tant de gens désirent; je ne veux pas marcher avec les esprits vulgaires et me ranger parmi la foule ignorante. Je viens à toi, riche sanctuaire d'argent. Répète-moi encore l'inscription que tu portes.

Qui me prend, recevra tout ce qu'il mérite.

C'est bien dit; car qui peut chercher à duper la fortune et s'élever honorablement sans l'empreinte du mérite? Que personne ne prétende se revêtir d'honneurs dont il est indigne... Oh! plût au ciel que les biens, les charges, les dignités, ne se détournassent jamais dans des voies injustes, et que le pur

et brillant honneur ne s'acquît jamais que par le mérite de celui qui en est revêtu. Que de gens qui sont nus seraient couverts! que d'autres qui commandent seraient commandés! que de grains de bassesse à séparer de la vraie semence de l'honneur! que l'on retrouverait d'honneur caché sous le chaume et sous les ruines du temps, et auquel on devrait rendre son premier éclat! Mais choisissons.

Qui me prend, recevra tout ce qu'il mérite.

Je prendrai ce que je mérite. Donnez-moi la clef de celui-ci, et découvrez mon sort sur-le-champ.

PORTIA.

Vous y avez mis trop de temps pour ce que vous trouverez ici.

LE PRINCE.

Qu'est-ce! la figure d'un idiot, qui cligne de l'œil et me présente un papier? Je veux le lire. Que tu es différent de Portia! Que tu es différent de ce que j'espérais, et de ce que je méritais!

Qui me prend, recevra tout ce qu'il mérite.

N'ai-je donc mérité rien de mieux que la tête d'un sot? Est-ce là ce que je vaux? Est-ce là tout ce que je mérite?

PORTIA.

Offenser et juger, sont deux emplois différens et de nature opposée.

LE PRINCE.

Lisons :

Le feu a éprouvé sept fois ce métal;
Sept fois éprouvé est le jugement

Qui n'a jamais mal choisi.
Il est des gens qui n'embrassent que des ombres;
Ceux-là n'ont que l'ombre du bonheur!
Je sais qu'il y a des sots sur la terre,
Vêtus d'argent, comme je le suis;
Épousez quelle femme vous voudrez,
Votre tête sera toujours la mienne.
Ainsi partez, seigneur, vous êtes congédié.

Plus je tarderai dans ces lieux, plus j'y ferai la figure d'un sot. Je suis venu apporter mes vœux avec une tête de sot, et je m'en retourne avec deux. Adieu donc, dame, je remplirai mon serment de supporter patiemment mon malheur.

(Sortent le prince d'Aragon et sa suite.)

PORTIA.

Le moucheron s'est brûlé à la lumière. Oh! ces sots réfléchis! Quand ils choisissent, ils sont tout juste assez sages pour se perdre à force de raisonnemens.

NÉRISSA.

Le vieux proverbe n'a pas tort : la potence et le choix d'une femme sont une affaire de hasard.

PORTIA.

Allons, ferme le rideau, Nérissa.

(Entre un valet.)

LE VALET.

Où est madame?

PORTIA.

La voici : que lui veut monsieur?

LE VALET.

Madame, il vient de descendre à votre porte un jeune Vénitien, qui marche devant son maître pour

annoncer son arrivée, et vous présenter de sa part des hommages très-substantiels, je veux dire, outre les complimens et les paroles courtoises, des présens d'un haut prix. Je n'ai jamais vu de messager d'amour si revenant. Jamais un jour d'avril n'annonça les richesses de l'été qui s'avance, sous un aspect aussi gracieux que ce courrier lorsqu'il annonce son maître.

PORTIA.

Arrête, je te prie; je crains presque que tu ne me dises tout à l'heure qu'il est de tes parens, en te voyant dépenser ainsi, pour le louer, tout ton esprit des dimanches. Allons, allons, Nérissa, je brûle de voir cet agile courrier d'amour, qui se présente de si bonne grâce.

NÉRISSA.

Que ce soit Bassanio, seigneur Amour, si telle est ta volonté!

(Ils sortent.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Venise. — Une rue.

SALANIO, SALARINO.

SALARINO.

Hé bien, quelles nouvelles sur le Rialto?

SALANIO.

Le bruit y continue toujours, sans contradiction, qu'Antonio a perdu dans le détroit un vaisseau richement chargé à l'endroit qu'ils nomment, je crois, les Good-wins; un bas-fond dangereux et fatal, où sont ensevelies, dit-on, les carcasses d'une foule de gros vaisseaux; si du moins ce conte de bonne femme se trouve être fait par une femme d'honneur.

SALARINO.

Je voudrais que ce fût un conte de la bonne femme la plus menteuse qui ait jamais mangé pain d'épice, ou ait voulu faire accroire à ses voisines qu'elle pleurait la mort de son troisième mari. — Mais il n'est que trop vrai, sans perdre le temps en paroles, et pour dire tout bonnement les choses sans détour, que le bon Antonio, l'honnête Anto-

nio... Oh! de quelle épithète assez digne pourrai-je accompagner son nom?

SALANIO.

Hé bien, enfin?

SALARINO.

Eh! que dis-tu? La fin de tout cela c'est qu'il a perdu un navire.

SALANIO.

Je voudrais du moins que ce fût là la fin de ses pertes.

SALARINO.

Que je te réponde à temps, *Amen!* de peur que le diable ne vienne empêcher l'effet de ta prière, car c'est lui que je vois s'avancer sous la figure d'un Juif. (*Entre Shylock.*) Hé bien, Shylock, quelles nouvelles parmi les marchands?

SHYLOCK.

Vous avez su, et personne ne le sait, personne ne le sait si bien que vous, comment ma fille a pris la fuite.

SALANIO.

Cela est sûr. Pour ma part, je connais le tailleur qui a fait les ailes avec lesquelles elle s'est envolée.

SALARINO.

Et Shylock, pour sa part, sait que l'oiseau avait toutes ses plumes, et qu'il est alors dans la nature des oiseaux de quitter leur nid.

SHYLOCK.

Elle sera damnée pour cela.

SALANIO.

Oh! sans doute; si c'est le diable qui la juge.

SHYLOCK.

Ma chair et mon sang se révolter!

SALARINO.

Fi donc, vieux cadavre! comment, ils se révoltent à ton âge?

SHYLOCK.

Je dis que ma fille est ma chair et mon sang.

SALANIO.

Il y a plus de différence entre ta chair et la sienne, qu'entre le jais et l'ivoire; plus entre ton sang et le sien, qu'entre du vin rouge et du vin du Rhin. Mais, dites-nous, avez-vous ouï dire qu'Antonio ait fait quelques pertes sur mer?

SHYLOCK.

J'ai encore là une mauvaise affaire, un banqueroutier, un prodigue, qui ose à peine se montrer sur le Rialto; un misérable, qui vous venait faire l'agréable sur la place. Qu'il prenne garde à son billet. Il avait coutume de m'appeler usurier. Qu'il prenne garde à son billet. Il avait coutume de prêter de l'argent par charité chrétienne. Qu'il prenne garde à son billet.

SALANIO.

Mais je suis bien sûr que, s'il manquait à ses engagemens, tu ne prendrais pas sa chair; à quoi te servirait-elle?

SHYLOCK.

A amorcer des poissons. Elle nourrira ma haine,

si elle ne nourrit rien de mieux. Il m'a couvert de mépris; il m'a fait tort d'un demi-million; il a ri de mes pertes; il s'est moqué de mon gain; il a insulté ma nation; il est allé sur mes marchés; il a refroidi mes amis, échauffé mes ennemis, et pour quelle raison? Parce que je suis un Juif. Un Juif n'a-t-il pas des yeux? un Juif n'a-t-il pas des mains, des organes, des proportions, des sens, des affections, des passions? ne se nourrit-il pas des mêmes alimens? n'est-il pas blessé des mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes remèdes, réchauffé par le même été et glacé par le même hiver qu'un chrétien? si vous nous piquez, ne saignons-nous pas? si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas? si vous nous empoisonnez, ne mourons-nous pas? et si vous nous outragez, ne nous vengerons-nous pas? si nous sommes semblables à vous dans tout le reste, nous vous ressemblerons aussi en ce point. Si un Juif outrage un chrétien, quelle est la modération de celui-ci? la vengeance. Si un chrétien outrage un Juif, comment doit-il le supporter, d'après l'exemple du chrétien? en se vengeant. Je mettrai en pratique les leçons de méchanceté que vous me donnez; et il y aura malheur si je ne surpasse pas mes maîtres.

(Entre un valet.)

LE VALET d'Antonio.

Messieurs, mon maître Antonio est chez lui, et désire vous parler à tous deux.

SALANIO.

Nous l'avons cherché de tous côtés.

(Entre Tubal.)

SALARINO.

En voici un autre de la tribu. On n'en trouverait pas un troisième de la même secte, à moins que le diable en personne ne se fît Juif.

(Salanio et Salarino sortent.)

SHYLOCK.

Eh bien, Tubal, quelles nouvelles de Gênes? As-tu trouvé ma fille?

TUBAL.

J'ai, en beaucoup d'endroits, entendu parler d'elle; mais je n'ai pu la trouver.

SHYLOCK.

Quoi! quoi! — Voyez, voyez, voyez un diamant qui m'a coûté deux mille ducats à Francfort, que voilà parti. Jamais notre nation ne fut maudite comme à présent. Je ne l'ai jamais éprouvé, comme je l'éprouve aujourd'hui. Deux mille ducats, dans cette affaire, et d'autres précieux bijoux! Je voudrais voir ma fille morte à mes pieds et les diamans à ses oreilles. Que n'est-elle ensevelie à mes pieds, et les ducats dans sa bière! Point de nouvelles! et de plus je ne sais combien d'argent dépensé pour la faire chercher! Quoi! perte sur perte! Tant d'emporté par le voleur! et tant de dépensé pour chercher le voleur! et point de satisfaction, point de vengeance! Il n'arrive point de malheur, qu'il ne me tombe sur le dos : il n'est de soupirs que ceux que je pousse, de larmes que celles que je verse.

TUBAL.

D'autres que vous ont aussi du malheur. Antonio, à ce que j'ai appris à Gênes....

SHYLOCK.

Quoi, quoi, quoi ? Un malheur, un malheur ?

TUBAL.

A perdu un de ses vaisseaux venant de Tripoli.

SHYLOCK.

Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! Est-il bien vrai ? Est-il bien vrai ?

TUBAL.

J'ai parlé à des matelots échappés du naufrage.

SHYLOCK.

Je te remercie, cher Tubal. Bonne nouvelle ! bonne nouvelle ! Ha, ha ! — Où cela ? A Gênes ?

TUBAL.

On m'a dit un soir à Gênes, que votre fille y avait dépensé quatre-vingts ducats.

SHYLOCK.

Tu m'enfonces un poignard ! je ne reverrai jamais mon or. Quatre-vingts ducats dans un seul endroit ! quatre-vingts ducats !

TUBAL.

Je suis arrivé à Venise avec différens créanciers d'Antonio, lesquels affirment qu'il n'y a pas d'autre parti pour lui, que de faire banqueroute.

SHYLOCK.

J'en suis ravi. Je le ferai souffrir. Je le torturerai. J'en suis ravi.

TUBAL.

L'un d'eux m'a montré une bague qu'il avait eue de votre fille pour un singe.

SHYLOCK.

La malheureuse ! Tu me mets à la torture, Tubal ; c'était ma turquoise. Je l'eus de Scah, étant encore garçon. Je ne l'aurais pas donnée pour un désert plein de singes.

TUBAL.

Mais Antonio est certainement ruiné.

SHYLOCK.

Oh ! oui, cela est sûr ; cela est sûr. Va voir le commissaire : préviens-le quinze jours d'avance. S'il manque, j'aurai son cœur. S'il était une fois hors de Venise, je ferais tel négoce que je voudrais. Cours, cours, Tubal, et viens me rejoindre à notre synagogue. Va, bon Tubal... A notre synagogue, Tubal.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

A Belmont. — Une pièce dans la maison de Portia.

Entrent **PORTIA**, **NÉRISSA**, **BASSANIO**, **GRATIANO** et plusieurs personnages de suite, les coffres sont découverts.

PORTIA.

Tardez un peu, je vous prie. Attendez un jour ou deux, avant de vous hasarder ; car si vous choisissez mal, je suis privée de votre compagnie : ainsi at-

tendez donc quelque temps. Quelque chose (mais ce n'est pas de l'amour), me dit que je ne voudrais pas vous perdre; et vous savez que ce ne sont pas là les conseils de la haine. Mais, de peur que vous ne pénétriez pas bien ma pensée (et cependant une fille n'a d'autre langue que la pensée), je voudrais vous retenir ici pendant un ou deux mois avant de vous voir risquer le choix d'où je dépends. — Je pourrais vous apprendre les moyens de bien choisir. Mais alors je serais parjure, et ne le serai jamais; alors vous pouvez vous tromper... et cependant, si cela arrive, vous me ferez souhaiter un péché : je regretterai de n'avoir pas été parjure. Malheur à vos yeux ! ils se sont emparés de moi et m'ont partagée en deux : une moitié de moi-même est à vous; l'autre moitié est à vous... à moi voulais-je dire. Mais si elle est à moi, elle est à vous. Ainsi je suis à vous toute entière; oh ! siècle pervers qui s'oppose à ce que le propriétaire possède ce qui lui appartient, en sorte que bien qu'à vous ! je ne suis pas à vous ! Qu'il en soit donc ainsi et que la fortune aille en enfer pour ce fait, et non pas moi ! je parle trop, mais c'est pour peser sur le temps, le filer, le traîner en longueur, et retarder l'instant de votre choix.

BASSANIO.

Laissez-moi choisir; car vivre en l'état où je suis c'est être à la torture.

PORTIA.

A la torture, Bassanio? Avouez donc, quelle trahison est mêlée à votre amour?

BASSANIO.

Aucune, si ce n'est l'horrible trahison de la défiance qui me fait redouter l'instant de jouir de mon amour. La neige et le feu pourraient plutôt s'unir et vivre ensemble que la trahison et mon amour.

PORTIA.

Oui ; mais je crains que vous ne parliez comme un homme à la torture, dont la violence lui fait dire toutes sortes de choses.

BASSANIO.

Promettez-moi la vie, et je confesse la vérité.

PORTIA.

Eh bien! confessez et vivez.

BASSANIO.

Confesser et aimer eût renfermé tout mon aveu. Heureux tourmens, lorsque celui qui fait mon supplice me suggère des réponses pour ma délivrance! Mais laissez-moi essayer ma fortune et les coffres.

PORTIA.

Allez donc. Je suis enfermée dans l'un d'eux ; si vous m'aimez vous me trouverez. Nérissa, et vous tous, faites place. —Que la musique joue tandis qu'il fera son choix. — Alors, s'il choisit mal, il finira comme le cygne qui s'évanouit au milieu des chants. Et afin que la comparaison soit plus parfaite, mes yeux formeront le ruisseau, et un liquide lit de mort pour lui. Il se peut que son choix soit heureux; et alors, à quoi servira la musique? A quoi? Elle sera comme la fanfare qui se fait entendre, tan-

dis que des sujets fidèles rendent hommage à leur monarque nouvellement couronné. — Elle sera, comme ces doux sons qui, aux premiers rayons du matin, s'insinuent dans l'oreille du fiancé encore enseveli dans les songes, et l'appellent à l'hyménée. — Le voilà qui s'avance avec autant de dignité, mais avec bien plus d'amour que le jeune Alcide, lorsqu'il venait affranchir Troie gémissante du tribut d'une vierge payé au monstre de la mer. Je suis là prête à subir le sacrifice; toutes les autres sont les épouses troyennes, qui, les yeux pleins de trouble, s'avancent hors des murs pour voir l'issue de l'entreprise. Va, Hercule; si tu vis, je vis. Je vois le combat avec bien plus de terreur que toi, qui portes les coups.

(Air chanté, tandis que Bassanio examine les coffres, et consulte avec soi-même.)

Dis-moi, où siége l'illusion.
Est-ce dans le cœur, ou dans la tête?
Comment naît-elle, comment se nourrit-elle?

(Réponse.)

L'illusion s'engendre dans les yeux,
Elle se nourrit de regards, et l'illusion meurt
Dans le berceau qu'elle habite.
Sonnons, sonnons tous la cloche de mort de l'illusion.
Je vais commencer. Ding dong, vole.

TOUS.

Ding dong, ding dong, vole (9).

BASSANIO.

C'est ainsi que ce qui paraît le plus en dehors répond le moins à l'apparence. Le monde est sans

cesse déçu par l'ornement. En justice est-il un argument si coupable, si pervers, dont son éloquence gracieuse ne puisse par son art adoucir l'odieux? En religion, est-il une erreur damnable, qu'un front sévère ne sanctifie et ne fasse punir au moyen d'un texte qui en cachera la grossièreté sous une séduisante parure? Il n'est pas de vice si ingénu qui n'emprunte à l'extérieur quelques caractères de la vertu. Que de poltrons, au cœur aussi peu certain qu'un escalier de sable, portent cependant sur leur menton les barbes d'Hercule et du terrible Mars! Pénétrez dans leur intérieur, vous ne trouverez que des foies blancs comme du lait: ils ne prennent du courage que ce qu'il jette en dehors, pour se rendre redoutables. Regardez la beauté, et vous verrez qu'elle s'achète au poids de ce métal qui opère en ceci un miracle dans la nature, rendant plus facile la route de celui qui en porte le plus [10]. Ainsi ces tresses d'or, ondoyantes et serpentines que le vent fait mouvoir avec tant de grâce sur une beauté supposée, sont bien souvent connues pour n'être qu'un héritage passé sur une seconde tête, tandis que le crâne qui les a nourris est dans le tombeau. L'ornement n'est donc que le rivage perfide d'une mer dangereuse, la brillante écharpe qui voile une beauté indienne; en un mot, un dehors de vérité dont ce siècle artificieux se revêt pour faire tomber les plus sages dans le piége. Ainsi donc, or brillant, aliment que Midas a trouvé trop dur, je ne veux point de toi; ni de toi, pâle et vulgaire agent entre l'homme et l'homme. Mais toi, toi, pauvre plomb, qui menaces plus que tu ne promets, ta pâle sim-

plicité me touche plus que l'éloquence. Je fixe ici mon choix. Puisse le bonheur en être le fruit !

PORTIA.

Comme se dissipent dans les airs toutes les autres passions, telles que les pensées inquiètes, le désespoir imprudent, la crainte frissonnante, la jalousie au teint verdâtre! Amour, modère-toi, tempère ton extase, verse tes douceurs avec mesure, diminues-en l'excès. Je ressens trop tes félicités ; affaiblis-les, de peur que je n'y succombe.

BASSANIO, *ouvrant le coffre de plomb.*

Que vois-je? l'image de la belle Portia! Quel demi-dieu a si fort approché de la création? Ces yeux se meuvent-ils? ou serait-ce que, se balançant sur mes prunelles mobiles, ils me paraissent en mouvement? Ici sont des lèvres entr'ouvertes qu'a séparées une haleine de miel : une aussi douce barrière devait séparer d'aussi douces amies. Là, dans ces cheveux, le peintre, imitant l'araignée, a tissu ces filets d'or où les cœurs des hommes seront plutôt pris que ne le sont les mouches dans la toile de l'insecte. Mais ses yeux... Comment a-t-il pu voir pour les faire! Un seul achevé suffisait, je crois, pour le priver des deux siens, et lui faire laisser l'ouvrage imparfait. Mais voyez, autant la réalité de mon admiration fait tort à cette ombre par des éloges trop au-dessous d'elle, autant cette ombre se traîne avec peine loin de la réalité. Voici le rouleau qui contient le sommaire de ma destinée.

(Il lit.)

Vous qui ne choisissez point sur l'apparence,

Vous avez bonne chance et bon choix.
Puisque ce bonheur vous arrive,
Soyez content, n'en cherchez pas d'autre.
Si celui-ci vous satisfait,
Et que vous regardiez votre sort comme votre bonheur,
Tournez-vous vers votre dame,
Et prenez-en possession par un baiser amoureux.

Charmant écrit ! Belle dame, avec votre permission. (*Il l'embrasse.*) Je me présente le billet à la main, pour donner et pour recevoir : semblable à celui de deux concurrens se disputant le prix, qui pense avoir satisfait le public, mais qui, lorsqu'il entend les applaudissemens, et les acclamations universelles, troublé, s'arrête à regarder avec incertitude, ne sachant bien si c'est à lui que s'adresse cette bordée de louanges. Ainsi, trois fois belle Portia, je demeure en doute de ce que je vois jusqu'à ce que vous l'ayez confirmé, signé et ratifié.

PORTIA.

Seigneur Bassanio, vous me voyez où je suis, et telle que je suis ! Pour moi seule je n'aurais pas l'ambition de vouloir beaucoup mieux. Mais pour l'amour de vous, je voudrais pouvoir tripler vingt fois mes mérites, être mille fois plus belle, dix mille fois plus riche. Je voudrais, seulement pour être placée plus haut dans votre estime, surpasser en vertus, en beauté, en biens, en amis, tout ce qui se peut compter. Mais ce que je suis au total se réduit, pour vous le dire en gros, à ceci, à une fille simple, peu instruite, sans expérience, heureuse en ce qu'elle n'est pas hors de l'âge d'apprendre, plus heureuse

en ce qu'elle n'est pas née si peu intelligente qu'elle ne puisse apprendre encore ; mais heureuse par-dessus tout de soumettre son esprit docile à votre direction, comme à son seigneur, son maître et son roi ; moi-même et ce qui m'appartient est maintenant à vous, est devenu votre bien. Tout à l'heure j'étais la maîtresse de cette belle maison, de mes domestiques, et reine de moi-même. Maintenant cette maison, ces domestiques et moi-même, nous sommes à vous, à vous, mon seigneur. Je vous les donne avec cette bague. Lorsque vous vous en séparerez ou que vous la perdrez, ou que vous la donnerez, ce sera le présage de la ruine de votre amour. Il ne me restera plus que le droit de me plaindre de vous.

BASSANIO.

Madame, vous m'avez ôté le pouvoir de vous répondre. Mon sang seul vous parle dans mes veines : et toutes les puissances de mon être s'agitent confusément comme, après un discours noblement prononcé par un prince chéri, se confondent dans le murmure de la multitude charmée tous ces sons qui, mêlés ensemble, produisent un chaos où rien ne se distingue plus que la joie qui s'exprime sans s'exprimer. Quand cette bague sera séparée de ce doigt, que la vie se sépare de ce cœur ! Vous pourrez dire alors sans crainte de vous tromper : Bassanio est mort.

NÉRISSA.

Mon seigneur et madame, c'est à présent notre tour à nous, qui sommes demeurés spectateurs et avons vu s'accomplir nos désirs, de crier : Bonheur parfait, bonheur parfait, mon seigneur et madame !

GRATIANO.

Seigneur Bassanio, et vous, belle dame, je vous souhaite tout le bonheur que vous pouvez désirer. Car je suis sûr que vous n'en souhaitez aucun aux dépens du mien. Mais lorsque vos seigneuries solenniseront le traité qui doit les engager, permettez-moi, je vous prie, de me marier aussi.

BASSANIO.

De tout mon cœur. Tu peux chercher une femme.

GRATIANO.

Je remercie votre seigneurie; vous m'en avez donné une. Mes yeux, seigneur, sont aussi prompts que les vôtres. Vous avez vu la maîtresse et moi la suivante. Vous avez aimé, j'ai aimé, car je ne suis pas plus disposé que vous, seigneur, à traîner les choses. Votre sort était dans ces coffres, le mien s'y trouve attaché par l'événement; car à force de faire ma cour jusqu'à me mettre en nage, de protester de mon amour jusqu'à m'en être desséché le gosier, je suis parvenu à tenir enfin, si une promesse peut tenir, la parole de cette belle, qu'elle m'accorderait son amour si vous aviez le bonheur de conquérir sa maîtresse.

PORTIA.

Est-il vrai, Nérissa?

NÉRISSA.

Oui, madame, si c'est votre bon plaisir.

BASSANIO.

Et vous, Gratiano, êtes-vous de bonne foi?

GRATIANO.

Oui, seigneur, je le jure.

BASSANIO.

Nos noces seront fort embellies par les vôtres.

GRATIANO.

Parions avec vous dix mille ducats à qui fera le premier garçon.

NÉRISSA.

Quoi! et vous mettez bas l'enjeu?

GRATIANO.

Non; on ne gagne pas à ce jeu-là quand on met bas l'enjeu. — Mais, qui vient ici? Lorenzo et son infidèle? Quoi! et le vénitien Salanio, mon vieil ami?

(Entrent Lorenzo, Jessica et Salério.)

BASSANIO.

Lorenzo et Salério, soyez ici les bienvenus : si toutefois une possession aussi nouvelle que la mienne me donne le droit de vous y recevoir. Avec votre permission, ma chère Portia, je dis à mes amis, à mes compatriotes qu'ils sont les bienvenus.

PORTIA.

Et je le dis aussi, seigneur; ils sont les très-bienvenus.

LORENZO.

J'en remercie votre seigneurie. Pour moi, seigneur, mon dessein n'était pas de venir vous voir ici; mais j'ai rencontré Salério en chemin; il m'a tant prié de l'accompagner, que je n'ai pu dire non.

SALÉRIO.

Cela est vrai, seigneur, et j'avais mes raisons. (*Il donne une lettre à Bassanio.*) Le seigneur Antonio se recommande à votre souvenir.

BASSANIO.

Avant que j'ouvre cette lettre, dites-moi comment se porte mon cher ami.

SALÉRIO.

Point malade, seigneur, si ce n'est dans l'âme; point en santé, si ce n'est celle de l'âme. Sa lettre vous apprendra sa situation.

GRATIANO.

Nérissa, faites un bon accueil à cette étrangère; traitez-la bien. Votre main, Salério. Quelles nouvelles de Venise? Comment se porte ce *marchand roi* (11), le bon Antonio? Je suis sûr qu'il se réjouira de nos succès. Nous sommes des Jasons, nous avons conquis la Toison.

SALÉRIO.

Plût à Dieu que vous eussiez trouvé la toison qu'il a perdue?

PORTIA.

Il y a dans cette lettre quelques nouvelles sinistres qui font disparaître la couleur des joues de Bassanio. La mort de quelqu'ami chéri. Nul autre malheur dans le monde ne peut changer à ce point la constitution d'un homme de courage!.... Quoi! de pis en pis?... Permettez, Bassanio. Je suis une moitié de vous-même, et je dois partager sans réserve avec vous tout ce que contient cette lettre.

BASSANIO.

O ma douce Portia! ici sont renfermés un petit nombre de mots les plus tristes qui jamais aient noirci le papier. Femme aimable, la première fois que je vous déclarai mon amour, je vous dis avec franchise que tout le bien que je possédais coulait dans mes veines, que j'étais gentilhomme, et je vous disais vrai. Cependant, chère madame, lorsque je m'évaluais à néant, voyez quel imposteur j'étais; au lieu de vous dire que mon bien n'était rien, j'aurais dû vous dire qu'il était au-dessous de rien; car, dans la vérité, je me suis engagé avec un tendre ami, et j'ai engagé cet ami avec le plus cruel de ses ennemis, pour me procurer des ressources. Voilà une lettre, madame, dont le papier me semble le corps de mon ami, et chaque mot une large blessure qui verse son sang vital. Mais est-il bien vrai, Salério? Tous ses vaisseaux ont-ils manqué? quoi! aucun n'est arrivé de Tripoli, du Mexique? de l'Angleterre, de Lisbonne, de la Barbarie, de l'Inde? Aucun bâtiment n'a pu éviter la terrible rencontre des rochers, ruine des marchands?

SALÉRIO.

Pas un seul, seigneur. D'ailleurs, il paraît qu'eût-il à présent l'argent du billet, le Juif ne voudrait pas le prendre. Je n'ai jamais vu de créature portant figure d'homme, aussi âpre, aussi acharnée à détruire un homme. Il assiége jour et nuit le duc, en appelle aux libertés de l'état du refus de lui rendre justice. Vingt marchands, le duc lui-même et les magnifiques (12) du grand port, ont tenté de le

persuader; mais sa haine ne veut pas sortir de là : une peine encourue, la justice, son billet.

JESSICA.

Quand j'étais avec lui, je l'ai entendu jurer à Tubal et à Chus, ses compatriotes, qu'il aimerait mieux avoir la chair d'Antonio, que vingt fois la somme qu'il lui avait prêtée; et j'ai la certitude, seigneur, que si les lois et l'autorité, et toute la force du pouvoir ne s'y opposent, il en ira bien mal pour le pauvre Antonio.

PORTIA.

C'est votre ami choisi qui se trouve dans ces angoisses?

BASSANIO.

Le plus cher de mes amis, le meilleur des hommes, l'âme la mieux faite et la plus infatigable à rendre service; enfin, l'homme qui nous retrace l'ancienne vertu romaine, plus qu'aucun autre qui respire l'air d'Italie.

PORTIA.

Combien doit-il au juif?

BASSANIO.

Il doit pour moi trois mille ducats.

PORTIA.

Quoi! pas davantage? Donnez-lui-en six mille, et annulez le billet. Doublez les six mille, triplez-les, plutôt qu'un ami de cette sorte perde un cheveu par la faute de Bassanio. Venez d'abord à l'église, nommez-moi votre épouse, et partez pour aller à Venise trouver votre ami; car vous ne reposerez point aux côtés

de Portia avec une âme inquiète. Je vous donnerai de l'or assez pour payer vingt fois cette petite dette. Quand elle sera acquittée, amenez avec vous votre fidèle ami. Cependant Nérissa ma suivante et moi, nous vivrons comme des filles et des veuves. Allons, venez; car vous allez partir le jour même de vos noces. Traitez bien vos amis, montrez-leur une mine joyeuse : puisque je vous ai acheté cher, je vous aimerai chèrement. — Mais voyons la lettre de votre ami.

BASSANIO lit.

« Mon cher Bassanio, tous mes vaisseaux se sont » perdus : mes créanciers deviennent cruels; ma » fortune est réduite à bien peu de chose. J'ai encouru » la peine portée dans l'obligation faite au Juif : et » puisqu'en remplissant cette clause, il est impossi- » ble que je vive, toutes vos dettes envers moi se- » ront acquittées si je puis vous voir avant ma » mort. Cependant faites ce que vous voudrez : si ce » n'est pas votre amitié qui vous engage à venir, » que ce ne soit pas ma lettre. »

PORTIA.

O mon amour, terminez promptement toute affaire, partez.

BASSANIO.

Puisque vous me donnez la permission de m'éloigner, je vais me hâter. Mais jusqu'à mon retour aucun lit n'aura à se reprocher de me retenir, aucun repos ne viendra se placer entre vous et moi.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

A Venise. — Une rue.

Entrent SHYLOCK, ANTONIO, SALANIO, un GEOLIER.

SHYLOCK.

Geôlier, veillez sur lui. Ne me parlez pas de pitié. Le voilà cet imbécile qui prêtait de l'argent gratis. — Geôlier, veillez sur lui.

ANTONIO.

Encore un mot, bon Shylock.

SHYLOCK.

Je veux qu'on satisfasse à mon billet; ne me parle pas contre mon billet. J'ai juré que mon billet serait acquitté. — Tu m'as appelé chien sans en avoir aucun sujet; mais puisque je suis un chien, prends garde à mes crocs. Le duc me fera justice. — Je m'étonne, coquin de geôlier, que tu aies la faiblesse de sortir avec lui à sa sollicitation.

ANTONIO.

Je te prie, laisse-moi te parler.

SHYLOCK.

Je veux qu'on satisfasse à mon billet : je ne veux point t'entendre; je veux qu'on acquitte mon billet. Ne me parle pas davantage : on ne fera pas de moi un imbécile au cœur tendre, aux yeux piteux, capable de secouer la tête, de se relâcher et de céder

en soupirant aux instances des chrétiens. Ne me suis pas : je ne veux point t'entendre ; je veux l'acquit de mon billet.

(Il sort.)

SALANIO.

C'est le mâtin le plus inflexible qui ait jamais vécu parmi les hommes.

ANTONIO.

Laissons-le ; je ne le poursuivrai plus de prières inutiles : il veut avoir ma vie ; j'en sais bien la raison. J'ai souvent arraché à ses poursuites plusieurs de ses débiteurs insolvables qui sont venus implorer mon secours ; voilà pourquoi il me hait.

SALANIO.

Non, j'en suis sûr, le duc ne souffrira jamais qu'un pareil engagement ait son effet.

ANTONIO.

Le duc ne peut refuser de suivre la loi : retrancher aux étrangers les sûretés dont ils jouissent à Venise, serait une injustice contre l'état ; car la richesse de son commerce est fondée sur l'abord de toutes les nations. Ainsi donc, allons ; mes chagrins et mes pertes m'ont tellement abattu, qu'à peine pourrai-je conserver jusqu'à demain une livre de chair pour mon sanguinaire créancier. A la bonne heure ; venez, geôlier. — Je prie Dieu que Bassanio vienne me voir acquitter sa dette, et je suis content.

(Ils sortent.

SCÈNE IV.

A Belmont. — Une pièce dans la maison de Portia.

Entrent PORTIA, NÉRISSA, LORENZO, JESSICA, BALTAZAR.

LORENZO.

Permettez-moi, madame, de le dire en votre présence, vous vous êtes formé une noble et juste idée de la divine amitié. Elle se montre puissamment dans la manière dont vous supportez l'absence de votre époux; mais si vous connaissiez celui à qui vous témoignez ces égards, à quel véritablement galant homme vous envoyez secours, combien il aime tendrement monsieur votre mari, je suis sûr que vous seriez plus fière de votre ouvrage, qu'un bienfait ordinaire ne saurait vous forcer de l'être.

PORTIA.

Je ne me suis jamais repentie d'avoir fait ce qui était bien, et je ne m'en repentirai pas aujourd'hui. Entre deux compagnons qui vivent et passent leurs jours ensemble, dont les âmes portent également le joug de l'affliction, il faut nécessairement qu'il se trouve un rapport parfait de caractères, de mœurs et de sentimens. C'est ce qui me fait penser que cet Antonio, étant l'ami de cœur de mon époux, doit ressembler à mon époux. S'il est ainsi, bien peu de chose est ce qu'il m'en a coûté pour arracher ma propre ressemblance de l'état où l'a réduite

une cruauté infernale. Mais ceci en reviendrait trop à me louer moi-même ; ainsi n'en parlons plus. Écoutez autre chose. Lorenzo, je remets en vos mains le soin et la conduite de ma maison jusqu'au retour de mon époux. Quant à moi, j'ai fait secrètement vœu au ciel de vivre dans la prière et la contemplation, accompagnée de la seule Nérissa, jusqu'au retour de son mari et de mon seigneur. Il y a un monastère à deux milles d'ici; c'est là que nous passerons le temps de leur absence. Je vous prie de ne pas refuser la charge que mon amitié et la nécessité vous imposent.

LORENZO.

Madame, je la reçois de bon cœur. J'obéirai toujours à vos honorables commandemens.

PORTIA.

Mes gens connaissent déjà ma volonté ; ils vous obéiront à vous et à Jessica, comme au seigneur Bassanio et à moi-même. Adieu, portez-vous bien, jusqu'au moment qui nous réunira.

LORENZO.

Puissiez-vous n'avoir que des pensées agréables et des momens heureux !

JESSICA.

Je vous souhaite, madame, toute satisfaction du cœur.

PORTIA.

Je vous remercie de vos vœux, et c'est avec plaisir que j'en fais de pareils pour vous. Adieu, Jessica. (*Lorenzo et Jessica sortent.*) Baltazar, je t'ai

toujours trouvé honnête et fidèle; que je te trouve toujours de même. Prends cette lettre, et fais tous tes efforts pour arriver à Padoue le plus tôt possible: remets-la en main propre au docteur Bellario, mon cousin; et fais bien attention, prends les habillemens et les papiers qu'il te donnera, et porte-les, je t'en prie, avec toute la célérité imaginable, au lieu où l'on passe ordinairement la barque pour aller à Venise. Ne perds point de temps en discours; pars, je m'y trouverai avant toi.

BALTAZAR.

Madame, je ferai toute la diligence possible.

(Il sort.)

PORTIA.

Écoute, Nérissa : je trame quelque chose que tu ignores. Nous reverrons nos maris plus tôt qu'ils ne s'y attendent.

NÉRISSA.

Nous verront-ils?

PORTIA.

Oui, Nérissa; mais sous des habits qui leur feront penser que nous sommes pourvues de ce qui nous manque. Je gage tout ce que tu voudras que, quand nous serons toutes deux équipées en jeunes gens, je suis le plus joli garçon des deux, et que ce sera moi qui porterai ma dague de meilleure grâce, qui saurai le mieux prendre cette voix flûtée qui marque le passage de l'enfance à l'âge d'homme, et changer de petits pas mignards en une démarche virile, et parler batailles comme un jeune fanfaron, et dire maints jolis mensonges, et comme quoi j'ai été requis d'amour par des femmes d'un rang distin-

gné, que mes refus ont rendues malades et fait mourir de douleur. Je ne pouvais pas satisfaire à toutes. Puis je m'en repentirai, et je regretterai d'avoir causé leur trépas. — J'aurai ainsi une vingtaine de petits mensonges, à faire jurer que je suis sorti des écoles depuis plus d'un an. — J'ai dans l'esprit un millier des jeunes gentillesses de ces petits fanfarons, dont je veux faire usage.

NÉRISSA.

Prendrons-nous donc tout ce qu'ont les hommes [13] ?

PORTIA.

Fi donc ! Quelle question, si tu la faisais à quelqu'un capable de l'interpréter dans un mauvais sens ! Mais viens, je te dirai tout mon projet quand nous serons dans ma voiture, qui nous attend à la porte du parc. Dépêchons-nous, car il faut que nous fassions vingt milles aujourd'hui.

(Elles sortent.)

SCÈNE V.

Toujours à Belmont.

Entrent LANCELOT et JESSICA.

LANCELOT.

Oui, en vérité. — Car, voyez-vous, les péchés du père retombent sur les enfans : aussi, je vous assure que j'ai peur pour vous. J'ai toujours été tout bonnement avec vous ; ainsi je vous dis comme cela toutes les pensées qui me viennent là-dessus : ainsi

tenez-vous en joie ; car, pour parler vrai, je crois que vous êtes damnée. Il ne reste qu'une seule espérance, qui peut encore vous sauver ; mais, pas moins, ce n'est qu'une espèce d'espérance bâtarde.

JESSICA.

Et quelle sorte d'espérance, je te prie?

LANCELOT.

Eh ! vraiment, vous pourriez espérer un peu que ce n'est pas votre père qui vous a engendrée, que vous n'êtes pas la fille du Juif.

JESSICA.

C'est là, en effet, une sorte d'espérance bâtarde ; mais alors ce seraient les péchés de ma mère qui seraient visités en moi.

LANCELOT.

Alors, ma foi, j'ai grand'peur que vous ne soyez damnée de père et de mère ; ainsi en voulant éviter Scylla votre père, je tombe en Charybde votre mère. Allons, vous êtes perdue des deux côtés.

JESSICA.

Je serai sauvée par mon mari, qui m'a fait chrétienne.

LANCELOT.

Vraiment, il n'en est que plus blâmable ; nous étions déjà bien assez de chrétiens ; tout autant qu'il en fallait pour pouvoir bien vivre les uns avec les autres. Cette fureur de faire des chrétiens haussera le prix des porcs ; si nous nous mettons tous à manger du porc, nous ne pourrons bientôt plus avoir une grillade sur les charbons pour notre argent.

(Entre Lorenzo.)

JESSICA.

Lancelot, je vais conter à mon mari ce que vous me dites ; le voilà qui vient.

LORENZO.

Savez-vous, Lancelot, que je deviendrai bientôt jaloux de vous, si vous attirez ainsi ma femme dans des coins ?

JESSICA.

Oh ! vous n'avez pas lieu de vous alarmer, Lorenzo. Lancelot et moi ne sommes pas bien ensemble. Il me dit tout net qu'il n'y a point de merci pour moi dans le ciel, parce que je suis la fille d'un Juif ; et il dit aussi que vous n'êtes pas un bon membre de la communauté, car, en convertissant les Juifs en chrétiens, vous faites augmenter le prix du porc.

LORENZO.

Je me justifierai mieux de cela envers la communauté, que vous ne pourrez vous justifier, vous, d'avoir grossi le ventre de la Négresse : la Mauresse est enceinte de vos œuvres, Lancelot.

LANCELOT.

C'est bien quelque chose que la fille maure ait cessé de l'être ; mais si c'est la mort d'une fille, ce sera toujours un enfant maure de plus (14).

LORENZO.

Comme il est aisé à tous les sots de jouer sur les mots ! Je crois, d'honneur, que bientôt le rôle qui siéra le mieux à l'esprit sera le silence, et que la

parole ne sera plus qu'aux perroquets. Allons, rentrez, et dites-leur de se préparer pour le dîner.

LANCELOT.

Cela est fait, monsieur; ils ont tous des estomacs.

LORENZO.

Bon Dieu! quel moulin à quolibets vous êtes! Allons, dites-leur de préparer le dîner.

LANCELOT.

Cela est fait aussi, monsieur : mais seulement couvrir est le mot [15].

LORENZO.

Hé bien, voulez-vous couvrir?

LANCELOT.

Non pas, monsieur; je connais mon devoir.

LORENZO.

Encore la guerre aux mots! Veux-tu donc montrer toute la richesse de ton esprit en un instant? Je t'en prie, entends tout uniment un homme qui parle tout uniment. Va trouver tes camarades : dis-leur de couvrir la table, de servir les plats, et nous allons entrer pour dîner.

LANCELOT.

Pour la table, monsieur, elle sera servie; pour les plats, monsieur, ils seront couverts; quant à votre entrée pour venir dîner, qu'elle soit selon votre idée et votre fantaisie.

(Il sort.)

LORENZO.

Béni soit le jugement! comme ses mots s'accordent! Le sot a entassé dans sa mémoire une armée

de bons termes; et j'en connais bien d'autres d'une condition plus relevée qui sont farcis de mots comme lui, et à qui il ne faut qu'une expression plaisante pour rompre un entretien. — Hé bien, Jessica, comment va la joie? Et dis-moi, ma chère, dis-moi ton opinion : comment goûtes-tu l'épouse de Bassanio ?

JESSICA.

Au delà de toute expression. Il est bien convenable que le seigneur Bassanio mène une vie régulière; car, ayant le bonheur de posséder une pareille épouse, il goûte ici-bas les félicités du ciel; et s'il n'était pas capable de les sentir ici sur la terre, il serait bien juste qu'il n'allât jamais dans le ciel. Oui, si deux divinités faisaient quelque gageure céleste, et que pour enjeu ils missent deux femmes de ce monde, et que Portia en fût une, il faudrait absolument ajouter quelque chose à l'autre : car ce pauvre et grossier univers n'a pas sa pareille.

LORENZO.

Hé bien, tu as en moi un époux pareil à ce qu'elle est en épouse.

JESSICA.

Oui! demande-moi donc aussi mon sentiment sur ce point.

LORENZO.

C'est ce que je ferai incessamment : mais d'abord allons dîner.

JESSICA.

Pas du tout, laissez-moi faire votre panégyrique, tandis que je suis en appétit.

LORENZO.

Non, je t'en prie ; réserve-le pour propos de table : une fois là, quoi que tu puisses dire, je le digérerai avec le reste.

JESSICA.

C'est bien, je vais vous en servir.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PRÈMIÈRE.

A Venise. — Un tribunal.

Entrent LE DUC, LES MAGNIFIQUES, ANTONIO, BASSANIO, GRATIANO, SALARINO, SALANIO et autres personnages.

LE DUC.

Antonio est-il ici?

ANTONIO.

Prêt à paraître, dès qu'il plaira à votre altesse.

LE DUC.

J'en suis fâché pour toi. Tu as affaire à un adversaire dur comme la pierre, à un misérable tout-à-fait inhumain et incapable de pitié, et dont le cœur n'a pas un grain de sensibilité.

ANTONIO.

Je sais que votre grâce a pris beaucoup de peines pour tâcher de modérer la rigueur de ses poursuites. Mais puisqu'il reste inexorable, et qu'il n'est aucun moyen légal de me soustraire à sa haine, j'oppose ma patience à sa fureur. Je suis armé de courage

pour souffrir avec une âme tranquille la cruauté et la rage de la sienne.

LE DUC.

Allez et faites entrer le Juif dans la chambre.

SALANIO.

Il est à la porte, seigneur; il entre.

(Entre Shylock.)

LE DUC.

Faites place : qu'il paraisse devant nous. — Shylock, tout le monde pense, et je le pense aussi, que tu ne feras que conduire cette invention de ta méchanceté jusqu'à son dernier période, et qu'alors, c'est ainsi du moins qu'on le pense, tu voudras déployer une clémence et une pitié plus extraordinaires encore que l'extraordinaire cruauté que tu sembles montrer; qu'au lieu d'exiger la condition du billet (qui est une livre de chair de ce pauvre marchand), tu ne te contenteras pas seulement de te désister de tes prétentions à cet égard; mais encore que, touché des sentimens de douceur et d'humanité, tu lui remettras la moitié de sa dette, et que tu jetteras un œil de pitié sur les pertes accumulées qui sont venues fondre sur lui en assez grand nombre pour écraser un marchand roi, et pour attendrir sur son sort des cœurs d'airain et les sauvages âmes de pierre des Turcs inflexibles et des Tartares, qui ne connurent jamais les devoirs de la douce courtoisie. Nous attendons de toi une réponse favorable, Juif.

SHYLOCK.

J'ai communiqué mes résolutions à votre grâce: j'ai juré, par le saint jour du sabbat, d'exiger mon

dû et l'accomplissement de l'obligation. Si vous me refusez, puissent les suites de cette infraction retomber sur votre constitution et les libertés de votre ville! Vous me demanderez pourquoi j'aime mieux prendre une livre de chair morte que de recevoir trois mille ducats? A cela je n'ai point d'autre réponse, sinon que c'est mon idée. N'est-ce pas là répondre? Eh bien, si un rat fait du dégât dans ma maison, ne suis-je pas le maître de donner dix mille ducats pour le faire empoisonner? Vous ne trouvez pas encore cette réponse suffisante? Il y a des gens qui n'aiment pas à voir sur cette table un cochon de lait la gueule béante; quelques-uns qui deviennent furieux quand ils y voient un chat; et d'autres, au nasillement de la cornemuse, ne peuvent retenir leur urine : car notre disposition, maîtresse de nos passions, influe souverainement sur les goûts et les dégoûts de l'homme. J'en viens à ma réponse. De même qu'il n'y a point de raison pourquoi l'un ne saurait supporter la vue d'un cochon la gueule béante, l'autre celle d'un chat, animal innocent et nécessaire, et l'autre le son de la cornemuse; mais qu'ils sont tous forcés de céder à cette faiblesse inévitable, d'offenser quand ils sont offensés : de même je ne peux ni ne veux donner d'autre raison de la poursuite d'un procès si préjudiciable pour moi, qu'une haine intime, une certaine aversion que je sens contre Antonio. Êtes-vous content de ma réponse?

BASSANIO.

Ce n'est pas là une réponse, homme insensible, qui soit capable d'excuser l'obstination de ta cruauté.

SHYLOCK.

Je ne me suis pas engagé à te donner une réponse qui te plût.

BASSANIO.

Tous les hommes cherchent-ils à tuer ce qu'ils n'aiment pas ?

SHYLOCK.

Est-ce haïr que de n'avoir pas envie de tuer ?

BASSANIO.

Toute offense n'engendre pas d'abord la haine.

SHYLOCK.

Comment ! voudrais-tu qu'un serpent te piquât deux fois ?

ANTONIO.

Faites attention, je vous prie, à ce que c'est que de raisonner avec ce Juif. Vous pourriez aussi bien vous tenir sur le rivage à prier la mer d'abaisser la hauteur de ses marées ordinaires; vous pourriez aussi bien demander au loup pourquoi il a fait bêler la brebis après son agneau ; vous pourriez aussi bien demander aux pins des montagnes de ne pas secouer leurs cimes avec bruit, quand ils sont battus par la tempête du ciel. Vous viendriez aussi facilement à bout des plus rudes entreprises, que d'amollir (car qu'y a-t-il de plus rude?) son cœur de Juif. Cessez de lui faire des offres, je vous en conjure ; ne tentez plus aucun moyen ; mais laissez-moi promptement et simplement, comme il convient, recevoir mon jugement, et le Juif ce qu'il désire.

BASSANIO.

Au lieu de trois mille ducats en voilà six mille.

SHYLOCK.

Chacun de ces six mille ducats fût-il divisé en six parties, et chaque partie fût-elle un ducat, je ne les prendrais pas; je veux qu'on accomplisse les termes du billet.

LE DUC.

Comment espéreras-tu miséricorde, si tu ne fais pas miséricorde ?

SHYLOCK.

Quel jugement ai-je à redouter, puisque je ne fais point de mal? Vous avez chez vous un grand nombre d'esclaves, que comme vos ânes, vos chiens et vos mulets, vous employez aux travaux les plus abjects et les plus vils, parce que vous les avez achetés. Irai-je vous dire : rendez-leur la liberté, faites, faites-leur épouser vos héritières? Pourquoi suent-ils sous des fardeaux? Donnez-leur des lits aussi doux que les vôtres. Que leur palais soit flatté par les mêmes mets que le vôtre. Vous me répondez : ces esclaves sont à nous. Je vous réponds de même : la livre de chair que j'exige de lui m'appartient : je l'ai chèrement payée, et je la veux. Si vous me refusez, honte à vos lois! Il n'y a plus aucune force dans les décrets du sénat de Venise. — J'attends que vous me rendiez justice. Parlez : l'aurai-je ?

LE DUC.

Mon pouvoir m'autorise à renvoyer l'assemblée, jusqu'à ce que Bellario, savant jurisconsulte, que j'ai mandé ici aujourd'hui pour résoudre cette question, soit arrivé.

SALANIO.

Seigneur, il y a à la porte un exprès nouvellement arrivé de Padoue, et qui apporte des lettres du docteur Bellario.

LE DUC.

Apportez-nous ces lettres, faites entrer le messager.

BASSANIO.

Espère, Antonio. Allons, reprends courage; le Juif aura ma chair, mon sang et mes os, et tout, avant que tu perdes pour moi une seule goutte de ton sang.

ANTONIO.

Je suis le bouc émissaire du troupeau, celui à qui se doit la mort. Le fruit le plus faible tombe le premier : laissez-moi tomber de même. — Vous n'avez rien de mieux à faire, Bassanio, que de vivre et de composer mon épitaphe.

(Entre Nérissa déguisée en clerc d'avocat.)

LE DUC.

Venez-vous de Padoue, et de la part de Bellario?

NÉRISSA.

Vous l'avez dit, seigneur : Bellario salue votre seigneurie.

(Elle lui présente une lettre.)

BASSANIO.

Pourquoi aiguiser ton couteau avec tant d'application?

SHYLOCK.

Pour couper ce qui me revient de ce banqueroutier.

GRATIANO.

O dur Juif, ce n'est pas sur le cuir de ton soulier, c'est bien plutôt sur ton cœur que tu en affiles le tranchant ; il n'est point de métal, pas même la hache du bourreau, qui ait à moitié l'âpreté de ta jalouse haine. N'est-il pas une prière capable de te toucher ?

SHYLOCK.

Non, pas une seule que tu puisses avoir assez d'esprit pour imaginer.

GRATIANO.

Puisses-tu être damné dans les enfers, chien inexorable ! Puisse-t-on faire un crime à la justice de te laisser la vie ! Tu m'as presque fait chanceler dans ma foi : j'ai été tenté d'embrasser l'opinion de Pythagore et de croire avec lui que les âmes des animaux passent dans des corps humains. Ton âme canine animait un loup pendu pour meurtre d'homme ; et son odieux esprit échappé du gibet, lorsque tu étais dans le ventre de ta profane mère, entra dans ton corps. Tes désirs sont ceux d'un loup sanguinaire, affamé et furieux.

SHYLOCK.

Tant que tu n'effaceras pas la signature de ce billet, tu n'offenseras que tes poumons à parler si haut. Remets ton esprit dans son assiette, jeune homme, ou tu vas le perdre sans ressources. J'attends ici justice.

LE DUC.

La lettre de Bellario recommande à la cour un jeune et savant docteur. Où est-il ?

NÉRISSA.

Ici près qui attend votre réponse, pour savoir si vous voulez le recevoir.

LE DUC.

De tout mon cœur. Allez le chercher, trois ou quatre d'entre vous, pour le conduire ici avec civilité. Je vais en attendant faire part à la cour de la lettre de Bellario. (*Il lit.*) « Votre altesse saura qu'à » la réception de sa lettre je me suis trouvé très- » malade. Mais au même moment que votre exprès » est arrivé, un jeune docteur de Rome, nommé » Baltazar, m'était venu rendre une visite d'amitié. » Je l'ai informé des particularités du procès pen- » dant entre le Juif et le marchand Antonio. Nous » avons feuilleté ensemble beaucoup de livres. Il est » muni de mon avis qu'il vous apporte perfectionné » par son savoir, dont je ne saurais trop louer l'é- » tendue, pour satisfaire à ma place, comme je l'en ai » pressé, à la demande de votre grâce. Que les an- » nées qui lui manquent ne le privent pas, je vous » prie, de la haute estime qui lui est due ; car je ne » vis jamais un corps si jeune avec une tête si mûre. » Je le recommande à votre gracieux accueil. C'est à » l'essai que se fera le mieux connaître son mérite. » Vous entendez ce que m'écrit Bellario. Mais voici, je crois, le docteur. (*Entre Portia vêtue en homme de loi.*) Donnez-moi votre main. Venez-vous de la part du vieux Bellario ?

PORTIA.

Oui, seigneur.

LE DUC.

Soyez le bienvenu. Prenez votre place. Êtes-vous

instruit de la question qui occupe aujourd'hui la cour?

PORTIA.

Je connais la cause de point en point. Quel est ici le marchand, et quel est le Juif?

LE DUC.

Antonio et le vieux Shylock. Approchez tous deux.

PORTIA.

Vous nommez-vous Shylock?

SHYLOCK.

Je me nomme Shylock.

PORTIA.

Le procès que vous avez intenté est d'étrange nature. Cependant vous êtes tellement en règle que les lois de Venise ne peuvent vous empêcher de le suivre. (*A Antonio.*) Vous courez risque d'être sa victime; n'est-il pas vrai?

ANTONIO.

Oui, il le dit.

PORTIA.

Reconnaissez-vous le billet?

ANTONIO.

Je le reconnais.

PORTIA.

Il faut donc que le Juif se montre miséricordieux.

SHYLOCK.

Qui pourrait m'y forcer, dites-moi?

PORTIA.

Le caractère de la clémence est de n'être point

forcée. Elle tombe comme la douce pluie du ciel sur le lieu placé au-dessous d'elle. Deux fois bienfaisante, elle fait le bien de celui qui donne et de celui qui reçoit. C'est la plus haute puissance du plus puissant. Elle sied au monarque sur le trône mieux que sa couronne. Son sceptre montre la force de son autorité temporelle ; c'est l'attribut du pouvoir qu'on révère et de la majesté ; mais la clémence est au-dessus de la domination du sceptre ; elle a son trône dans le cœur des rois. C'est un des attributs de Dieu lui-même, et les puissances de la terre se rapprochent d'autant plus de Dieu, qu'elles savent mieux mêler la clémence à la justice. Ainsi, Juif, quoique la justice soit l'argument que tu fais valoir, fais cette réflexion, qu'en ne suivant que la justice, nul de nous ne pourrait espérer de salut : nous prions pour obtenir miséricorde ; et cette prière nous enseigne à tous en même temps à pratiquer la miséricorde. Je me suis étendu sur ce sujet, dans le dessein de tempérer la rigueur de tes poursuites, qui, si tu les continues, forceront le tribunal de Venise à rendre d'après la loi un arrêt contre ce marchand.

SHYLOCK.

Que mes actions retombent sur ma tête ! Je réclame la loi. Je veux qu'on remplisse les clauses de mon billet.

PORTIA.

N'est-il pas en état de te rendre cet argent ?

BASSANIO.

Oui ; je le lui offre ici, aux yeux de la cour, et même le double de la somme. Si ce n'est pas assez,

je m'oblige à lui payer dix fois la somme, sous peine de perdre mes mains, ma tête et mon cœur. Si cela ne peut le satisfaire, il sera manifeste que c'est la méchanceté qui opprime l'innocence. Je vous en conjure donc, faites une fois plier la loi sous votre autorité. Permettez-vous une légère injustice pour faire une grande justice et forcer la volonté de ce cruel démon.

PORTIA.

Cela ne doit pas être; il n'est point d'autorité à Venise qui puisse changer un décret établi. Cela deviendrait un précédent, et on se prévaudrait de cet exemple pour introduire mille abus dans l'état. Cela ne se peut pas.

SHYLOCK·

C'est un Daniel venu pour nous juger! Oui, un Daniel! O jeune et sage juge, combien je t'honore!

PORTIA.

Laissez-moi voir le billet, je vous prie.

SHYLOCK.

Le voilà, révérendissime docteur; le voilà.

PORTIA.

Shylock, on t'offre le triple de la somme.

SHYLOCK.

Un serment, un serment! J'ai un serment dans le ciel; me mettrai-je un parjure sur la conscience? Non, pas pour tout Venise.

PORTIA.

Le délai fatal est expiré, et le Juif est en droit

d'exiger une livre de chair coupée tout près du cœur du marchand. Sois miséricordieux, prends le triple de la somme, et dis-moi de déchirer le billet.

SHYLOCK.

Quand il sera payé suivant sa teneur. Il paraît que vous êtes un digne juge: vous connaissez la loi, vous avez très-judicieusement exposé le cas; je vous somme, au nom de cette loi, dont vous êtes une des estimables colonnes, de procéder au jugement. Je jure sur mon âme que langue d'homme ne parviendra jamais à me faire changer. Je m'en tiens à mon billet.

ANTONIO.

Je supplie instamment la cour de rendre son jugement.

PORTIA.

Hé bien, puisqu'il en est ainsi, il faut préparer votre sein à recevoir son couteau.

SHYLOCK.

O noble juge! l'excellent jeune homme!

PORTIA.

L'intention et l'objet de la loi sont complétement d'accord avec la clause pénale qui, d'après le billet, doit être accomplie.

SHYLOCK.

Cela est juste. Oh! le bon et sage juge! Que tu es bien plus vieux que tu ne le parais!

PORTIA, à Antonio.

Ainsi, découvrez votre sein.

SHYLOCK.

Oui, son sein: le billet le dit. N'est-il pas vrai,

noble juge? tout près de son cœur; ce sont les propres mots.

PORTIA.

Oui. Avez-vous ici des balances pour peser la chair?

SHYLOCK.

J'en ai de toutes prêtes.

PORTIA.

Shylock, il faut avoir auprès de lui quelque chirurgien à vos frais pour bander sa plaie, de peur qu'il ne perde son sang jusqu'à mourir.

SHYLOCK.

Cela est-il spécifié dans le billet?

PORTIA.

Non, cela n'y est pas exprimé; mais qu'importe? il serait bien que vous le fissiez par charité.

SHYLOCK.

Je ne le pense pas ainsi. Cela n'est pas dans le billet.

PORTIA.

Approchez, marchand, avez-vous quelque chose à dire?

ANTONIO.

Peu de chose. — Je suis armé de courage et bien préparé. Donnez-moi votre main, Bassanio. Adieu, ne vous affligez point du malheur où je suis tombé pour vous; car en ceci la fortune se montre plus indulgente qu'à son ordinaire. Elle a toujours coutume de laisser les malheureux survivre à leurs biens, et contempler avec des yeux caves, et un

front chargé de rides, une vieillesse accablée sous la pauvreté. Elle me délivre des pénibles langueurs d'une pareille misère. — Parlez de moi à votre honorable épouse; racontez-lui comment est arrivée la mort d'Antonio; dites-lui combien je vous aimais; parlez bien de ma mort, et votre récit fini, qu'elle juge si Bassanio fut aimé. Ne vous repentez point de la cause qui vous fait perdre votre ami, comme il ne se repent point de satisfaire pour votre dette; car si le Juif enfonce son couteau autant que je le désire, je vais la payer de tout mon cœur.

BASSANIO.

Antonio, j'ai épousé une femme qui m'est aussi chère que la vie : mais ma vie, ma femme et l'univers entier ne me sont pas plus précieux que vos jours. Je consentirais à tout perdre, oui, à tout sacrifier à ce démon pour vous délivrer.

PORTIA.

Si votre femme était là pour vous entendre, elle vous remercîrait assez peu de cette offre.

GRATIANO.

J'ai une femme que j'aime, je vous le proteste. Je voudrais qu'elle fût dans le ciel si elle y pouvait obtenir les moyens de changer le cœur de ce mâtin de Juif!

NÉRISSA.

Vous faites bien de dire cela en arrière d'elle, sans quoi votre vœu pourrait troubler la paix du ménage.

SHYLOCK, à part.

Voilà nos époux chrétiens. J'ai une fille; j'aurais

mieux aimé qu'elle prît pour mari un rejeton de la race de Barrabas, qu'un chrétien. (*Haut.*) Nous perdons le temps en bagatelles. Je te prie, fais exécuter la sentence.

PORTIA.

Une livre de chair de ce marchand t'appartient: la cour te l'adjuge et la loi te la donne.

SHYLOCK.

O juge équitable!

PORTIA.

Et vous devez couper cette chair sur son sein : la loi le permet et la cour vous l'accorde.

SHYLOCK.

Le savant juge! Voilà une sentence! — Allons, préparez-vous.

PORTIA.

Arrête un instant. Ce n'est pas tout. Le billet ne t'accorde pas une goutte de sang : les termes sont exprès ; une livre de chair. Prends ce qui t'est dû : prends ta livre de chair. Mais si, en la coupant, tu verses une seule goutte de sang chrétien, les lois de Venise ordonnent la confiscation de tes terres et de tes biens au profit de la république.

GRATIANO.

O le juge équitable! Vois, Juif, le savant juge!

SHYLOCK.

Est-ce là la loi?

PORTIA.

Tu en verras le texte; et, puisque tu veux absolument qu'on te fasse justice, sois certain qu'on te la fera plus que tu ne voudras.

GRATIANO.

O le savant juge ! Regarde donc, Juif ! le savant juge !

SHYLOCK.

En ce cas-là, j'accepte son offre. Qu'on me compte trois fois le montant de l'obligation, et qu'on relâche le chrétien.

BASSANIO.

Voici ton argent.

PORTIA.

Tout doucement : on rendra pleine justice au Juif. Doucement : ne vous pressez pas ; il n'aura pas autre chose que ce que porte le billet.

GRATIANO.

O Juif ! Un juge équitable, un savant juge !

PORTIA.

Ainsi, prépare-toi à couper la chair. Ne verse point de sang ; ne coupe ni plus ni moins, mais tout juste une livre de chair. Si tu coupes plus ou moins d'une livre précise, quand ce ne serait que la vingtième partie d'un misérable grain ; bien plus, si la balance penche de la valeur d'un cheveu, tu es mort, et tous tes biens sont confisqués.

GRATIANO.

Un second Daniel, un Daniel, Juif. Infidèle, te voilà pris maintenant.

PORTIA.

Pourquoi le Juif balance-t-il? Prends ce qui te revient.

SHYLOCK.

Donnez-moi mon principal, et laissez-moi aller.

BASSANIO.

Le voici tout prêt : tiens.

PORTIA.

Il l'a refusé en présence de la cour; il n'obtiendra que simple justice et ce que porte son billet.

GRATIANO.

Un Daniel, te dis-je, un second Daniel! Je te remercie, Juif, de m'avoir appris ce mot.

SHYLOCK.

N'aurai-je pas mon principal pur et simple?

PORTIA.

Tu n'auras rien que ce que porte l'obligation, Juif; tu peux le prendre à tes risques et périls.

SHYLOCK.

Eh bien! que le diable lui en donne l'acquit, je ne resterai pas plus long-temps ici à disputer.

PORTIA.

Arrêtez, Juif, la justice a d'autres droits sur vous. Il est porté dans les lois de Venise, que lorsqu'il sera prouvé qu'un étranger aura attenté, par des voies directes ou indirectes, à la vie d'un citoyen, la moitié de ses biens sera saisie au profit de celui contre qui il aura tramé quelque entreprise, que l'autre moitié entrera dans les coffres particuliers de l'état; enfin, que le duc seul peut lui faire grâce de la mort à laquelle tous les autres juges devront

le condamner : je déclare que tu te trouves dans le cas. Il est notoire que tu as travaillé indirectement et même directement à faire périr le défendeur. Ainsi tu as encouru les peines que je viens de mentionner : à genoux donc, et implore la clémence du duc.

GRATIANO.

Demande qu'il te soit permis de te pendre toi-même. Cependant, comme tes biens appartiennent à la république, tu n'as pas de quoi t'acheter une corde ; il faut que tu sois pendu aux frais de l'état.

LE DUC.

Afin que tu voies la différence de l'esprit qui nous anime, je te fais grâce de la vie sans que tu me la demandes. Quant à la moitié de tes biens, elle appartient à Antonio, l'autre moitié revient à l'état. Mais tu peux, en te soumettant humblement, obtenir qu'on se restreigne à une amende.

PORTIA.

Oui, pour l'état et non pour Antonio.

SHYLOCK.

Eh bien ! prenez ma vie et tout, ne me faites grâce de rien. Vous m'ôtez ma famille quand vous m'ôtez les moyens de soutenir ma famille ; vous m'ôtez ma vie quand vous m'ôtez les ressources avec quoi je vis.

PORTIA.

Que doit-il attendre de votre pitié, Antonio?

GRATIANO.

Une corde gratis. Rien de plus, au nom de Dieu !

ANTONIO.

Je demanderai à monseigneur le duc et à la cour, qu'on lui laisse la moitié de ses biens sans exiger d'amende. Je serai satisfait s'il me laisse disposer de l'autre moitié, pour la rendre, à sa mort, au gentilhomme qui a enlevé sa fille. Et cela sous deux conditions; la première, c'est qu'en faveur de ce qu'on lui accorde il se fera chrétien sur-le-champ; l'autre, qu'il fera une donation en présence de la cour, par laquelle tout ce qui lui appartient passera, après sa mort, à son gendre Lorenzo et à sa fille.

LE DUC.

Il y souscrira, sinon je révoque le pardon que j'ai accordé.

PORTIA.

Es-tu content, Juif? que réponds-tu?

SHYLOCK.

Je suis content.

PORTIA.

Clerc, dressèz un acte de donation.

SHYLOCK.

Je vous en conjure, laissez-moi sortir d'ici. Je ne me sens pas bien. Envoyez l'acte chez moi : je signerai.

LE DUC.

Va-t'en, mais signe.

GRATIANO.

Tu auras deux parrains à ton baptême. Si j'avais été juge, tu en aurais eu dix de plus pour te conduire à la potence, et non pas aux fonts baptismaux.

(Shylock sort.)

LE DUC, à Portia.

Monsieur, je vous invite à venir dîner chez moi.

PORTIA.

Je supplie humblement votre grâce de m'excuser. Il faut que je me rende ce soir à Padoue, et que je parte sur-le-champ.

LE DUC.

Je suis fâché que vous ne soyez pas de loisir. — Antonio, reconnaissez les peines de monsieur; vous lui avez, à mon gré, de grandes obligations.

(Sortent le duc, les magnifiques et la suite.)

BASSANIO.

Très-digne gentilhomme! vous avez arraché aujourd'hui mon ami et moi-même à des peines cruelles. C'est de grand cœur que nous payons vos obligeans services, avec les trois mille ducats qui étaient dus au Juif.

ANTONIO.

Et que de plus nous reconnaîtrons vous devoir à jamais notre attachement et nos services.

PORTIA.

On est payé, quand on est satisfait; je le suis d'avoir réussi à vous délivrer; ainsi donc, je me regarde comme très-bien payé. Mon âme n'a jamais été plus mercenaire que cela. Je vous prie de me reconnaître, quand il nous arrivera de nous rencontrer. Je vous souhaite toute sorte de bonheur et prends congé de vous.

BASSANIO.

Mon cher monsieur, je ne puis m'empêcher de

faire encore mes efforts pour que vous acceptiez de nous quelque souvenir à titre de tribut et non de salaire. Accordez-moi deux choses, je vous prie, de ne me pas refuser, et de m'excuser.

PORTIA.

Vous me faites tant d'instances, que j'y cède. Donnez-moi vos gants, je les porterai en mémoire de vous : et, pour marque de votre amitié, je prendrai cette bague.... Ne retirez donc pas votre main, je ne veux rien de plus ! Votre amitié ne me la refusera pas.

BASSANIO.

Cette bague, mon bon monsieur ! eh ! c'est une bagatelle ; je rougirais de vous faire un pareil présent.

PORTIA.

Je ne veux rien de plus que cette bague, et maintenant je me sens une grande envie de l'avoir.

BASSANIO.

Elle est pour moi d'une importance bien au-dessus de sa valeur. Je ferai chercher à son de trompe la plus belle bague de Venise, et je vous l'offrirai : pour celle-ci, je ne le puis, excusez-moi, de grâce.

PORTIA.

Je vois, monsieur, que vous êtes libéral en offre. Vous m'avez d'abord appris à demander, et maintenant, à ce qu'il me semble, vous m'apprenez comment on doit répondre à celui qui demande.

BASSANIO.

Mon bon monsieur, je tiens cette bague de ma

femme ; lorsqu'elle la mit à mon doigt, elle me fit jurer de ne jamais la vendre, ni la donner, ni la perdre.

PORTIA.

Cette excuse sauve aux hommes bien des présens. A moins que votre femme ne soit folle, lorsqu'elle saura combien j'ai mérité cette bague, elle ne se brouillera pas avec vous à tout jamais, pour me l'avoir donnée. C'est bien ; la paix soit avec vous !

(Sortent Portia et Nérissa.)

ANTONIO.

Seigneur Bassanio, donnez-lui cette bague. Que ses services et mon amitié l'emportent sur l'ordre de votre femme.

BASSANIO.

Allons. Va, Gratiano, tâche de le joindre. Donne-lui la bague, et, s'il se peut, engage-le à venir chez Antonio. Cours, dépêche-toi (*Gratiano sort.*) Rendons-nous-y de ce pas. Demain de grand matin nous volerons à Belmont. Venez, Antonio.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Toujours à Venise. — Une rue.

Entrent PORTIA et NÉRISSA.

PORTIA.

Demande où est la maison du Juif; donne-lui cet acte à signer. Nous partirons ce soir, et nous arrive-

rons un jour avant nos maris. — Cet acte sera fort bien reçu de Lorenzo.

(Entre Gratiano.)

GRATIANO.

Mon beau monsieur, soyez le bien retrouvé. Le seigneur Bassanio, après de plus amples réflexions, vous envoie cette bague et vous invite à dîner.

PORTIA.

Je ne le puis. J'accepte sa bague; dites-le-lui ainsi de ma part, je vous prie. — Enseignez, de plus, je vous prie, encore à ce jeune homme la demeure du vieux Shylock.

GRATIANO.

Je vais vous l'indiquer.

NÉRISSA.

Monsieur, je voudrais vous dire un mot. (*A Portia.*) Je veux essayer si je pourrai ravoir de mon mari la bague que je lui ai fait jurer de conserver toujours.

PORTIA.

Tu y parviendras, je t'en réponds. — Ils vont nous faire des sermens de l'autre monde, qu'ils ont donné leurs bagues à des hommes; mais nous leur tiendrons tête, et leur en donnerons le démenti. Allons, dépêche-toi; tu sais où je t'attends.

NÉRISSA, à Gratiano.

Venez, mon bon monsieur. Voulez-vous me montrer cette maison?

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Belmont. — Avenue de la maison de Portia.

Entrent LORENZO et JESSICA.

LORENZO.

Que la lune est brillante ! — Ce fut dans une nuit semblable, tandis qu'un doux zéphir caressait légèrement les feuillages sans y exciter le moindre frémissement, que Troïle, si je m'en souviens, escalada les murs de Troie, et adressa les soupirs de son âme vers les tentes des Grecs, où reposait Cresside.

JESSICA.

Ce fut dans une pareille nuit que Thisbé, craintive et foulant d'un pied léger la rosée du gazon, aperçut l'ombre d'un lion avant de le voir lui-même, et s'enfuit éperdue de frayeur.

LORENZO.

C'était dans une nuit semblable que Didon, seule sur le rivage d'une mer en furie, une branche de saule à la main, rappelait du geste son amant vers Carthage.

JESSICA.

Ce fut dans une semblable nuit que Médée cueillit les plantes enchantées qui rajeunirent le vieux Æson.

LORENZO.

C'est dans une nuit pareille que Jessica s'est évadée de la maison du riche Juif, et, des pas emportés de l'amour, a couru depuis Venise jusqu'à Belmont.

JESSICA.

Et c'est dans une pareille nuit que le jeune Lorenzo lui a juré qu'il l'aimait tendrement, et qu'il a dérobé son cœur par mille sermens d'amour, dont aucun n'est sincère.

LORENZO.

Et c'est dans une pareille nuit que la jolie Jessica, comme une petite mauvaise qu'elle est, calomnia son amant qui lui pardonna.

JESSICA.

Je voudrais vous faire passer la nuit en ce lieu, si personne ne devait venir. — Mais écoutez... j'entends les pas d'un homme.

(Entre un domestique.)

LORENZO.

Qui s'avance là d'un pas si précipité dans le silence de la nuit ?

LE DOMESTIQUE.

Ami.

LORENZO.

Un ami ? Quel ami ? Votre nom, je vous prie, l'ami ?

LE DOMESTIQUE.

Stéphano est mon nom. Et je viens annoncer, que ma maîtresse sera de retour à Belmont avant le point du jour. Elle erre dans les environs, s'agenouillant au pied de toutes les croix sacrées où elle prie Dieu de lui accorder d'heureux jours dans son mariage.

LORENZO.

Qui vient avec elle?

LE DOMESTIQUE.

Personne, qu'un saint ermite, et sa suivante. Dites-moi, je vous prie; mon maître est-il de retour?

LORENZO.

Pas encore? et nous n'en avons pas eu de nouvelles. — Mais entrons, Jessica, je t'en prie, et faisons quelques préparatifs pour recevoir honorablement la maîtresse du logis.

(Entre Lancelot.)

LANCELOT chantant.

Sol, la, sol la, ho, ha, sol la, hola, sol la.

LORENZO.

Qui appelle?

LANCELOT.

Sol la. Avez-vous vu M. Lorenzo et Mme. Lorenzo?

LORENZO.

Cesse tes holà. Par-ici.

LANCELOT.

Sol la. — Où? où?

LORENZO.

Ici.

LANCELOT.

Dis-lui qu'il vient d'arriver un courrier de la part de mon maître, son cornet plein de bonnes nouvelles. Mon maître sera ici avant le matin.

(Il sort.)

LORENZO.

Entrons, ma chère âme, et attendons leur arrivée; et cependant ce n'est pas la peine... Pourquoi entrerions-nous? — Ami Stephano, annoncez, je vous prie, dans le château, que votre maîtresse est près d'arriver, et amenez ici les musiciens en plein air. (*Le domestique sort.*) Que la clarté de la lune dort doucement sur ce banc de gazon! Nous nous y assiérons et les sons de la musique s'insinueront dans notre oreille. Ce doux silence et cette nuit si belle conviennent aux accords d'une gracieuse harmonie. Assieds-toi, Jessica; vois comme la voûte des cieux est incrustée de disques brillans. Parmi tous ces globes que tu vois, il n'y a pas jusqu'au plus petit, dont les mouvemens ne produisent une musique angélique en accord avec les concerts des chérubins, à l'œil plein de jeunesse. Telle est l'harmonie qui se révèle aux âmes immortelles : mais tant que notre âme est enclose dans cette grossière enveloppe d'une argile périssable, nous sommes incapables de l'entendre. (*Entrent les musiciens.*) — Allons, éveillez Diane par un hymne; pénétrez des sons les plus mélodieux l'oreille de votre maîtresse, et entraînez-la vers sa demeure par le charme de la musique.

JESSICA.

Jamais je ne suis gaie quand j'entends une musique agréable.

LORENZO.

La raison en est que vos esprits sont fortement attentifs; car voyez un sauvage et folâtre troupeau, une bande de jeunes étalons qui n'ont point encore senti la main de l'homme, bondissant avec folie, et faisant retentir leurs voix par de bruyans hennissemens, effet de l'ardeur de leur sang; si par hasard ils viennent à entendre le son d'une trompette, ou que leurs oreilles soient frappées de quelque mélodie, vous les verrez aussitôt s'arrêter tout court, et leurs yeux farouches prendre un regard plus adouci, par la douce puissance de la musique. Voilà pourquoi les poëtes ont feint qu'Orphée attirait les arbres, les rochers et les fleuves, parce qu'il n'est rien dans la nature de si insensible, de si dur, de si furieux, dont la musique ne change pour quelques instans le caractère; l'homme qui n'a en lui-même aucune musique, et qui n'est pas ému par le doux accord des sons, est propre aux trahisons, aux perfidies, aux rapines; les mouvemens de son âme sont mornes comme la nuit, et ses penchans ténébreux comme l'Érèbe; ne vous fiez point à un tel homme. — Écoutons la musique.

(Entrent Portia, Nérissa, à quelque distance.)

PORTIA.

Cette lumière que nous voyons, brûle dans ma salle. Que ce petit flambeau jette loin ses rayons!

C'est ainsi qu'une belle action reluit dans un monde corrompu.

NÉRISSA.

Quand la lune brillait, nous n'apercevions pas ce flambeau.

PORTIA.

Ainsi une petite gloire est obscurcie par une plus grande. Le délégué du pouvoir jette autant d'éclat qu'un roi jusqu'à ce que le roi paraisse. Alors sa pompe va se perdre comme un ruisseau dans l'immensité des mers. — De la musique? Écoutons.

NÉRISSA.

Ce sont vos musiciens, madame; cela vient de la maison.

PORTIA.

Je le vois ; il n'y a rien de bon que par relation. Cette musique me semble beaucoup plus douce que pendant le jour.

NÉRISSA.

Madame, c'est le silence qui lui prête ce charme.

PORTIA.

Le corbeau a d'aussi doux sons que l'alouette, pour qui ne fait pas attention à leur voix ; et je crois que si le rossignol chantait pendant le jour au milieu des cris aigus des canards, il ne passerait pas pour meilleur musicien que le roitelet. Combien de choses doivent à l'à-propos les justes éloges qu'elles obtiennent et leur véritable perfection ! Silence, paix ! la lune dort avec Endymion, et ne voudrait pas être réveillée.

(La musique cesse.)

LORENZO.

C'est la voix de Portia, ou je suis bien trompé.

PORTIA.

Il m'a reconnue, comme l'aveugle reconnaît le coucou, à ma mauvaise voix.

LORENZO.

Ma chère dame, soyez la bienvenue chez vous.

PORTIA.

Nous avons employé le temps à prier Dieu pour nos époux. Nous espérons que c'est avec succès et que nos paroles leur auront été de quelque avantage. Sont-ils de retour ?

LORENZO.

Pas encore, madame ; mais il vient d'arriver un messager pour les annoncer.

PORTIA.

Entrez, Nérissa ; recommandez à mes domestiques de ne point parler du tout de l'absence que nous avons faite. N'en parlez pas non plus, Lorenzo, ni vous, Jessica.

(On entend une fanfare.)

LORENZO.

Votre mari n'est pas loin, j'entends sa trompette. — Nous ne sommes pas des rediseurs, madame ; ne craignez rien.

PORTIA.

Cette nuit ressemble au jour, mais au jour malade ; elle est un peu plus pâle que lui. C'est le jour tel qu'il est lorsque le soleil se cache.

(Entrent Bassanio, Antonio, Gratiano et leur suite.)

BASSANIO, à Portia.

Nous aurions le jour en même temps que les antipodes, si vous vous promeniez en l'absence du soleil.

PORTIA.

Si j'éclaire, que ce ne soit pas comme l'inconstant éclair (16); car une femme légère rend pesant le pouvoir d'un mari, et puisse n'être jamais ainsi pour moi celui de Bassanio ! mais Dieu dispose de tout. Soyez le bienvenu chez vous, seigneur.

BASSANIO.

Je vous rends grâce, madame. Faites bon accueil à mon ami : c'est Antonio, c'est l'homme à qui j'ai tant d'obligations.

PORTIA.

Vous lui avez dans tous les sens, en effet, de grandes obligations, car, à ce que j'apprends, il en avait contracté pour vous de bien considérables.

ANTONIO.

Aucune qu'il n'ait bien acquittée.

PORTIA.

Seigneur, vous êtes le très-bienvenu dans notre maison. Je veux vous le prouver autrement que par des paroles ; c'est pourquoi j'abrége les discours de politesse.

GRATIANO, à Nérissa, qui lui parlait à part.

Par cette lune, je vous proteste que vous me faites injure. En honneur, je l'ai donnée au clerc du juge. Quant à moi, mon amour, puisque vous prenez la chose si fort à cœur, je voudrais que celui qui l'a fût eunuque.

PORTIA.

Une querelle ! Comment? déjà ? De quoi s'agit-il ?

GRATIANO.

D'un anneau d'or, d'une méchante bague qu'elle m'a donnée, avec une devise, de par l'univers, de la force de celles que les couteliers mettent sur les couteaux : « Aimez-moi, et ne m'abandonnez pas. »

NÉRISSA.

Que parlez-vous de sa devise ou de sa valeur? Vous m'avez juré, lorsque je vous la donnai, de la garder jusqu'à votre dernière heure, et de l'emporter avec vous dans le tombeau. Quand ce n'eût pas été en ma considération, au moins par respect pour vos ardentes protestations, vous auriez dû la conserver. Il l'a donnée au clerc de l'avocat! Mais je sais bien, moi, que ce clerc qui l'a reçue n'aura jamais de poil au menton.

GRATIANO.

Il en aura, s'il vit, pour devenir homme.

NÉRISSA.

Dites, si une femme vit assez long-temps pour devenir homme.

GRATIANO.

Par cette main, je te jure que je l'ai donnée à un jeune homme, une espèce d'enfant, un chétif petit garçon pas plus grand que toi, le clerc du juge, un petit jaseur, qui me l'a demandée pour ses peines. En conscience, je ne pouvais pas la refuser.

PORTIA.

Je vous le dirai franchement, vous êtes blâmable de vous être défait aussi légèrement du premier présent de votre femme. Un don attaché sur votre doigt par des sermens, et scellé sur votre chair par la foi conjugale ! J'ai donné une bague à mon bien-aimé, et je lui ai fait jurer de ne s'en jamais séparer. Le voilà; j'oserais bien répondre pour lui qu'il ne s'en défera jamais, qu'il ne l'ôterait pas de son doigt pour tous les trésors que possède le monde. En vérité, Gratiano, vous donnez à votre femme un trop cruel sujet de chagrin. Si pareille chose m'arrivait, j'en perdrais la raison.

BASSANIO, à part.

D'honneur, il vaudrait mieux me couper la main gauche, et dire que j'ai perdu l'anneau à mon corps défendant.

GRATIANO.

Le seigneur Bassanio a donné sa bague à l'avocat qui la lui demandait, et qui, en vérité, la méritait bien. Et alors le petit jeune homme, son clerc, qui avait eu la peine de faire quelques écritures, m'a demandé la mienne; et ni le maître ni le clerc n'ont rien voulu accepter que nos deux bagues.

PORTIA.

Quelle bague avez-vous donnée, seigneur? J'espère que ce n'est pas celle que vous tenez de moi.

BASSANIO.

Si j'étais capable d'ajouter un mensonge à une faute, je nierais le fait. Mais, vous le voyez, mon doigt ne porte plus la bague; je ne l'ai plus.

PORTIA.

Et votre cœur perfide est également dépourvu de foi. Je jure devant le ciel que je n'entrerai pas dans votre lit que je ne revoie ma bague.

NÉRISSA.

Ni moi dans le vôtre que je ne revoie la mienne.

BASSANIO.

Chère Portia, si vous saviez à qui j'ai donné la bague, si vous saviez pour qui j'ai donné la bague, si vous pouviez concevoir pour quel service j'ai donné la bague, et avec quelle répugnance j'ai abandonné la bague, lorsqu'on ne voulait recevoir autre chose que la bague, vous calmeriez la vivacité de votre indignation.

PORTIA.

Si vous eussiez connu la valeur de la bague, ou la moitié du prix de celle qui vous a donné la bague, ou combien votre honneur était intéressé à conserver la bague, vous ne vous seriez jamais défait de la bague. Quel homme assez déraisonnable, s'il vous avait plu de la défendre avec quelque zèle, eût eu assez peu d'honnêteté pour exiger une chose qu'on conservait avec un respect religieux? Nérissa m'apprend ce que je dois penser. J'en mourrai; c'est quelque femme qui a ma bague.

BASSANIO.

Non, madame, sur mon honneur, sur ma vie, ce n'est point une femme; c'est un honnête docteur qui n'a pas voulu recevoir de moi trois mille ducats, et qui m'a demandé la bague. Je la lui ai re-

fusée. J'ai eu la constance de le voir se retirer mécontent, lui qui avait défendu la vie de mon plus cher ami. Que vous dirai-je, ma douce amie? Je me suis cru obligé d'envoyer sur ses pas : j'étais poursuivi de honte et de bienfaits; je ne voulais pas laisser sur mon honneur la tache d'une si noire ingratitude. Pardonnez-moi, chère épouse ; j'en prends à témoin ces sacrés flambeaux de la nuit; je suis convaincu que, si vous vous y fussiez trouvée, vous m'auriez demandé la bague pour la donner au docteur.

PORTIA.

Ne laissez pas ce docteur approcher de ma maison : puisqu'il possède le bijou que je chérissais, et que vous aviez juré de garder pour l'amour de moi, je deviendrai aussi libérale que vous. Je ne lui refuserai rien de ce qui est en ma puissance; non, ni ma personne, ni le lit de mon époux. Je saurai le reconnaître, j'en suis sûre; ne vous absentez pas une seule nuit; veillez sur moi comme un Argus; si vous y manquez, si vous me laissez seule, par mon honneur, qui m'appartient encore, ce docteur sera mon compagnon de lit!

NÉRISSA.

Et son clerc le mien; ainsi prenez bien garde de m'abandonner à moi-même.

GRATIANO.

Fort bien, faites ce que vous voudrez, mais que je ne l'y trouve pas, car je gâterais la plume du jeune clerc.

ANTONIO.

Je suis le malheureux sujet de ces querelles.

PORTIA.

Ne vous en chagrinez pas, seigneur; vous n'en êtes pas moins le bienvenu.

BASSANIO.

Portia, pardonne-moi ce tort inévitable, et en présence de tous mes amis, je te jure par tes beaux yeux, où je me vois moi-même...

PORTIA.

Entendez-vous? il se voit double dans mes deux yeux; un Bassanio dans chacun. — Allons, jurez sur la foi d'un homme double; ce sera un serment bien propre à inspirer la confiance.

BASSANIO.

Non, mais écoute-moi. Pardonne-moi cette faute, et je jure sur mon âme de ne jamais violer aucun des sermens que je t'aurai faits.

ANTONIO, à Portia.

J'ai une fois engagé mon corps pour la fortune de mon ami; j'étais perdu sans le secours de celui qui a la bague : j'ose m'engager encore une fois, et répondre sur mon âme que votre époux ne violera jamais volontairement sa foi.

PORTIA.

Servez-lui donc de caution! donnez-lui cette autre bague, et recommandez-lui de la garder mieux que la première.

ANTONIO.

Tenez, seigneur Bassanio, jurez de garder cette bague.

BASSANIO.

Par le ciel! c'est celle que j'ai donnée au docteur.

PORTIA.

Je la tiens de lui. Pardonnez-moi, Bassanio; pour cette bague, le docteur a passé la nuit avec moi.

NÉRISSA.

Excusez-moi aussi, mon aimable Gratiano; ce chétif petit garçon, le clerc du docteur, en retour de cet anneau, a couché avec moi la nuit dernière.

GRATIANO.

Vraiment, c'est comme si l'on raccommodait les grands chemins en été, où ils n'en ont pas besoin. Quoi! serions-nous déjà cocus avant de mériter de l'être?

PORTIA.

Allons, pas de grossièretés. — Vous êtes tous confondus. Prenez cette lettre; lisez-la à votre loisir: elle vient de Padoue, de Bellario; vous y apprendrez que Portia était le docteur, et Nérissa son clerc. Lorenzo vous attestera que je suis partie d'ici presque aussitôt que vous. Je ne suis même pas encore rentrée chez moi. — Antonio, vous êtes le bienvenu. J'ai en réserve pour vous de meilleures nouvelles que vous n'en attendez. Ouvrez promptement cette lettre; vous y verrez que trois de vos vaisseaux, richement chargés, viennent d'arriver à bon port.

Vous ne saurez pas par quel étrange événement cette lettre m'est tombée dans les mains.

(Il lui donne la lettre.)

ANTONIO.

Je demeure muet.

BASSANIO.

Vous étiez le docteur, et je ne vous ai pas reconnue?

GRATIANO.

Vous étiez donc le clerc qui doit me faire cocu?

NÉRISSA.

Oui, mais le clerc qui ne le voudra jamais, à moins qu'il ne vive assez long-temps pour devenir homme.

BASSANIO.

Aimable docteur, vous serez mon camarade de lit. En mon absence, couchez avec ma femme.

ANTONIO.

Aimable dame, vous m'avez rendu la vie et de quoi vivre; car j'apprends ici avec certitude que mes vaisseaux sont arrivés à bon port.

PORTIA.

Lorenzo, mon clerc a aussi quelque chose de consolant pour vous.

NÉRISSA.

Oui, et je vous le donnerai sans demander de salaire. Je vous remets à vous et à Jessica un acte en bonne forme, par lequel le riche Juif vous fait donation de tout ce qu'il se trouvera posséder à sa mort.

LORENZO.

Mes belles dames, vous répandez la manne sur le chemin des gens affamés.

PORTIA.

Il est bientôt jour, et cependant je suis sûre que vous n'êtes pas encore pleinement satisfaits sur ces événemens. Entrons ; attaquez-nous de questions, et nous répondrons fidèlement à toute chose.

GRATIANO.

Volontiers : la première que je demanderai sous serment à ma chère Nérissa, c'est de me dire si elle aime mieux rester sur pied jusqu'à ce soir, ou s'aller coucher à présent, qu'il est deux heures du matin. Si le jour était venu, je désirerais qu'il s'obscurcît pour me mettre au lit avec le clerc de l'avocat. Oui, tant que je vivrai, je ne m'inquiéterai de rien aussi vivement que de conserver en sûreté l'anneau de Nérissa.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

LE MARCHAND DE VENISE.

---

(1) NOM apparemment d'un des plus gros vaisseaux d'Antonio.

(2) *A colt. Colt* signifie un jeune cheval qui n'est pas encore instruit, et aussi un étourdi sans éducation. On ne pouvait rendre en français le double sens de l'expression, il a fallu choisir celui qui allait le mieux au reste de la phrase.

(3) *Usance* est un terme de banque; il signifie une échéance à trente jours de date, et l'intérêt produit par ces trente jours. *Usance* et *usure* s'employaient également pour désigner le prêt à intérêt, que réprouvaient les anciennes maximes des théologiens. *Usure* est demeuré le mot odieux employé pour signifier un intérêt excessif; et le mot *usance* a été préféré par les prêteurs pour signifier ce que les emprunteurs nommaient *usure*. Le Juif se sert toujours ici du mot *usance*, pour éviter celui d'*intérêt* qu'Antonio emploie toujours dans un sens de reproche.

(4) *Catch him upon the hip.* — Le prendre sur la hanche. Expression proverbiale qui n'a pas son équivalent en français.

(5) *More than sand-blind, high gravel blind. Sand-blind* désigne une maladie de la vue, qui fait voir habituellement devant les yeux comme des grains de sable. Lancelot, dans son langage bouffon, pour exprimer que son père est presque aveugle, dit qu'il n'est pas seulement *sand-blind* (aveugle de sable); mais *gravel blind* (aveugle de gravier) : ce qui aurait été inintelligible en français.

(6) *Your reproach* (reproche, honte); c'est probablement une balourdise de Lancelot pour *approach* (approche); *reproach* est pris ici par le Juif dans le sens de *honte*, qui n'a aucun rapport de son avec aucun mot qui puisse être dans l'intention de Lancelot. On y a substitué *déconvenue*, qu'il peut dire pour *venue*.

(7) Le lundi de Pâques. En 1360, le lundi de pâques, 14 avril, Édouard III faisant avec son armée le siége de Paris, il survint un froid si brumeux et si violent, que plusieurs soldats moururent de froid sur leurs chevaux, et que le lundi de Pâques en conserva le nom de lundi noir.

(8) *The patch. Patch* était, à ce qu'il paraît, le fou du cardinal Wolsey, dont le nom était apparemment devenu proverbial, comme l'est parmi nous celui de Jeannot ou de Jocrisse.

(9) *Ding dong bell.* Ce refrain est destiné à imiter le son de la cloche qui ne se pourrait rendre en français en traduisant *bell* par *cloche*, qui est le mot correspondant. On y a substitué *vole*, qui exprime une des manières de sonner la cloche, et produit à peu près le même effet imitatif.

(10) *Making them lightest that wear more of it.*

Light est ici employé dans son double sens de brillant, et de léger. L'or, en rendant plus brillant (*lightest*) ceux qui en portent le plus, rend plus légers (*lightest*) ceux, etc. Le jeu de mots était intraduisible.

(11) *That royal merchant.* Lors de la prise de Constantinople par les croisés, la république permit à ses sujets de faire, pour leur propre compte, dans les îles de l'Archipel, des conquêtes dont il fut stipulé qu'ils jouiraient en toute souveraineté, sous la condition d'en faire hommage à la république. Plusieurs des grandes familles de la république firent des établissemens de ce genre qui leur valurent le titre de *marchands rois*. Il paraît que ce titre a été donné aussi en Angleterre à plusieurs négocians.

(12) On sait que c'était le titre des grands de Venise, les magnifiques seigneurs.

(13) *Shall we turn to men?*

Turn to men signifie *se changer en homme*, et *se tourner vers les hommes*. L'équivoque était impossible à faire passer littéralement en français.

(14) *It is much, that the* moor *should be* more *than reason: but if she be less than an honest woman, she is indeed* more *than I took her for.*

« C'est bien quelque chose que la fille *maure* soit plus (*more*) grosse que de raison; mais si elle est moins qu'une honnête femme, elle est au fait plus (*more*) que ce pourquoi je l'ai prise. »

Ce jeu de mots qui porte sur la consonnance de *moor* (maure) avec *more* (plus) était impossible à faire passer en français, en conservant la phrase de Lancelot; il a fallu lui en substituer une autre, afin de donner quelque sens à la réflexion de Lorenzo.

(15) *Cover*, couvrir la table, et ensuite *cover*, se couvrir.

(16) *Let me give light, but let me not be light:*

« Que je donne de la lumière (*light*), mais que je ne sois point légère (*light*). » Jeu de mots familier à Shakspeare et aux auteurs de son temps, et qu'il a fallu remplacer par un équivalent pour donner un sens à ce qui suit.

FIN DU TREIZIÈME ET DERNIER VOLUME.




P 29 1930

